COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME QUINZIEME.

COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME QUINZIEME.

Contenant les pieces de *Théâtre* & les Ouvrages de *Poësie.*

A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

PRÉFACE.

J'AI écrit cette Comédie à l'âge de dix-huit ans, & je me suis gardé de la montrer, aussi long-tems que j'ai tenu quelque compte de la réputation d'Auteur. Je me suis enfin senti le courage de la publier, mais je n'aurai jamais celui d'en rien dire. Ce n'est donc pas de ma piece, mais de moi-même qu'il s'agit ici.

Il faut, malgré ma répugnance, que je parle de moi; il faut que je convienne des torts que l'on m'attribue, ou que je m'en justifie. Les armes ne feront pas égales, je le sens bien; car on m'attaquera avec des plaisanteries, & je ne me défendrai qu'avec des raisons : mais pourvu que je convainque mes adversaires, je me soucie très-peu de les persuader; en travaillant à mériter ma propre estime, j'ai appris à me passer de celle des au-

tres, qui, pour la plupart, se passent bien de la mienne. Mais s'il ne m'importe gueres qu'on pense bien ou mal de moi, il m'importe que personne n'ait droit d'en mal penser, & il importe à la vérité que j'ai soutenue, que son défenseur ne soit point accusé justement de ne lui avoir prêté son secours que par caprice ou par vanité, sans l'aimer & sans la connoître.

Le parti que j'ai pris dans la question que j'examinois il y a quelques années, n'a pas manqué de me susciter une multitude d'adversaires (a) plus

(a) On m'assure que plusieurs trouvent mauvais que j'appelle mes adversaires mes adversaires, & cela me paroît assez croyable dans un siecle où l'on n'ose plus rien appeller par son nom. J'apprends aussi que chacun de mes adversaires se plaint, quand je réponds à d'autres objections que les siennes, que je perds mon tems à me battre contre des chimeres; ce qui me prouve une chose dont je me doutois déjà bien, savoir qu'ils ne perdent point le leur à se lire ou à s'écouter les uns les autres. Quant à moi, c'est une peine que j'ai cru devoir prendre, & j'ai lu les nombreux écrits

attentifs peut-être à l'intérêt des gens de lettres qu'à l'honneur de la littérature. Je l'avois prévu, & je m'étois bien douté que leur conduite en cette

---

qu'ils ont publiés contre moi, depuis la premiere réponse dont je fus honoré, jusqu'aux quatre sermons Allemands dont l'un commence à-peu-près de cette maniere : *Mes freres, si Socrate revenoit parmi nous & qu'il vît l'état florissant où les sciences sont en Europe ; que dis-je, en Europe ? en Allemagne ; que dis-je, en Allemagne ? en Saxe ; que dis-je, en Saxe ? à Leipsic ; que dis-je, à Leipsic ? dans cette Université. Alors saisi d'étonnement, & pénétré de respect, Socrate s'assieroit modestement parmi nos écoliers ; & recevant nos leçons avec humilité, il perdroit bientôt avec nous cette ignorance dont il se plaignoit si justement.* J'ai lu tout cela & n'y ai fait que peu de réponses ; peut-être en ai-je encore trop fait, mais je suis fort aise que ces Messieurs les aient trouvées assez agréables pour être jaloux de la préférence. Pour les gens qui sont choqués du mot d'*adversaires*, je consens de bon cœur à le leur abandonner, pourvu qu'ils veuillent bien m'en indiquer un autre par lequel je puisse désigner, non-seulement tous ceux qui ont combattu mon sentiment soit par écrit, soit plus prudemment & plus à leur aise dans les cercles de femmes &

occaſion prouveroit en ma faveur plus que tous mes diſcours. En effet, ils n'ont déguiſé ni leur ſurpriſe ni leur chagrin de ce qu'une Académie s'étoit montrée integre ſi mal-à-propos. Ils n'ont épargné contre elle ni les invectives indiſcretes, ni même les fauſſetés (*b*) pour tâcher d'affoiblir le poids de ſon jugement. Je n'ai pas non plus été oublié dans leurs déclamations.

---

de beaux-eſprits, où ils étoient bien ſurs que je n'irois pas me défendre, mais encore ceux qui feignant aujourd'hui de croire que je n'ai point d'adverſaires, trouvoient d'abord ſans réplique les réponſes de mes adverſaires, puis quand j'ai répliqué, m'ont blâmé de l'avoir fait, parce que, ſelon eux, on ne m'avoit point attaqué. En attendant, ils permettront que je continue d'appeller mes adverſaires mes adverſaires; car, malgré la politeſſe de mon ſiecle, je ſuis groſſier comme les Macédoniens de Philippe.

(*b*) On peut voir dans le Mercure d'Août 1752 le déſaveu de l'Académie de Dijon au ſujet de je ne ſais quel écrit attribué fauſſement par l'Auteur à l'un des membres de cette Académie.

Plusieurs ont entrepris de me réfuter hautement : les sages ont pu voir avec quelle force, & le public avec quel succès ils l'ont fait. D'autres plus adroits, connoissant le danger de combattre directement des vérités démontrées, ont habilement détourné sur ma personne une attention qu'il ne falloit donner qu'à mes raisons, & l'examen des accusations qu'ils m'ont intentées a fait oublier les accusations plus graves que je leur intentois moi-même. C'est donc à ceux-ci qu'il faut répondre une fois.

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues, & qu'en démontrant une proposition je ne laissois pas de croire le contraire. C'est-à-dire que j'ai prouvé des choses si extravagantes, qu'on peut affirmer que je n'ai pu les soutenir que par jeu. Voilà un bel honneur qu'ils font en cela à la science qui sert de fondement à toutes les autres ;

& l'on doit croire que l'art de raisonner sert de beaucoup à la découverte de la vérité, quand on le voit employer avec succès à démontrer des folies!

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues; c'est sans doute de leur part une maniere nouvelle & commode de répondre à des argumens sans réponse, de réfuter les démonstrations mêmes d'Euclide, & tout ce qu'il y a de démontré dans l'univers. Il me semble, à moi, que ceux qui m'accusent si témérairement de parler contre ma pensée, ne se font pas eux-mêmes un grand scrupule de parler contre la leur : car ils n'ont assurément rien trouvé dans mes Ecrits ni dans ma conduite qui ait dû leur inspirer cette idée, comme je le prouverai bientôt; & il ne leur est pas permis d'ignorer que dès qu'un homme parle sérieusement, on doit penser qu'il croit

ce qu'il dit, à moins que ses actions ou ses discours ne le démentent, encore cela même ne suffit-il pas toujours pour s'assurer qu'il n'en croit rien.

Ils peuvent donc crier autant qu'il leur plaira qu'en me déclarant contre les sciences j'ai parlé contre mon sentiment; à une assertion aussi téméraire, dénuée également de preuve & de vraisemblance, je ne sais qu'une réponse; elle est courte & énergique, & je les prie de se la tenir pour faite.

Ils prétendent encore que ma conduite est en contradiction avec mes principes, & il ne faut pas douter qu'ils n'emploient cette seconde instance à établir la premiere; car il y a beaucoup de gens qui savent trouver des preuves à ce qui n'est pas. Ils diront donc qu'en faisant de la musique & des vers, on a mauvaise grace à déprimer les beaux-arts, & qu'il y a dans les belles-lettres que

j'affecte de méprifer mille occupations plus louables que d'écrire des Comédies. Il faut répondre auffi à cette accufation.

Premiérement, quand même on l'admettroit dans toute fa rigueur, je dis qu'elle prouveroit que je me conduis mal, mais non que je ne parle pas de bonne-foi. S'il étoit permis de tirer des actions des hommes la preuve de leurs fentimens, il faudroit dire que l'amour de la juftice eft banni de tous les cœurs & qu'il n'y a pas un feul chrétien fur la terre. Qu'on me montre des hommes qui agiffent toujours conféquemment à leurs maximes, & je paffe condamnation fur les miennes. Tel eft le fort de l'humanité, la raifon nous montre le but & les paffions nous en écartent. Quand il feroit vrai que je n'agis pas felon mes principes, on n'auroit donc pas raifon de m'accufer pour cela feul de parler contre

mon ſentiment, ni d'accuſer mes principes de fauſſeté.

Mais ſi je voulois paſſer condamnation ſur ce point, il me ſuffiroit de comparer les tems pour concilier les choſes. Je n'ai pas toujours eu le bonheur de penſer comme je fais. Longtems ſéduit par les préjugés de mon ſiecle, je prenois l'étude pour la ſeule occupation digne d'un ſage, je ne regardois les ſciences qu'avec reſpect & les ſavans qu'avec admiration *(c)*. Je ne comprenois pas qu'on pût s'égarer

---

(c) Toutes les fois que je ſonge à mon ancienne ſimplicité, je ne puis m'empêcher d'en rire. Je ne liſois pas un livre de Morale ou de Philoſophie, que je ne cruſſe y voir l'ame & les principes de l'Auteur. Je regardois tous ces graves Ecrivains comme des hommes modeſtes, ſages, vertueux, irréprochables. Je me formois de leur commerce des idées angéliques, & je n'aurois approché de la maiſon de l'un d'eux que comme d'un ſanctuaire. Enfin je les ai vus; ce préjugé puérile s'eſt diſſipé, & c'eſt la ſeule erreur dont ils m'aient guéri.

en démontrant toujours, ni mal faire en parlant toujours de ſageſſe. Ce n'eſt qu'après avoir vu les choſes de près que j'ai appris à les eſtimer ce qu'elles valent; & quoique dans mes recherches j'aye toujours trouvé, *ſatis loquentiæ, ſapientiæ parum*, il m'a fallu bien des réflexions, bien des obſervations & bien du tems pour détruire en moi l'illuſion de toute cette vaine pompe ſcientifique. Il n'eſt pas étonnant que durant ces tems de préjugés & d'erreurs où j'eſtimois tant la qualité d'Auteur j'aye quelquefois aſpiré à l'obtenir moi-même. C'eſt alors que furent compoſés les Vers & la plupart des autres Ecrits qui ſont ſortis de ma plume & entre autres cette petite Comédie. Il y auroit peut-être de la dureté à me reprocher aujourd'hui ces amuſemens de ma jeuneſſe, & on auroit tort au moins de m'accuſer d'avoir contredit

en cela des principes qui n'étoient pas encore les miens. Il y a long-tems que je ne mets plus à toutes ces choſes aucune eſpece de prétention; & hazarder de les donner au Public dans ces circonſtances, après avoir eu la prudence de les garder ſi long-tems, c'eſt dire aſſez que je dédaigne également la louange & le blâme qui peuvent leur être dûs; car je ne penſe plus comme l'Auteur dont ils ſont l'ouvrage. Ce ſont des enfans illégitimes que l'on careſſe encore avec plaiſir en rougiſſant d'en être le pere, à qui l'on fait ſes derniers adieux, & qu'on envoie chercher fortune, ſans beaucoup s'embarraſſer de ce qu'ils deviendront.

Mais c'eſt trop raiſonner d'après des ſuppoſitions chimériques. Si l'on m'accuſe ſans raiſon de cultiver les lettres que je mépriſe, je m'en défends ſans néceſſité; car quand le

fait feroit vrai, il n'y auroit en cela aucune inconféquence : c'eft ce qui me refte à prouver.

Je fuivrai pour cela, felon ma coutume, la méthode fimple & facile qui convient à la vérité. J'établirai de nouveau l'état de la queftion, j'expoferai de nouveau mon fentiment, & j'attendrai que fur cet expofé on veuille me montrer en quoi mes actions démentent mes difcours. Mes adverfaires de leur côté n'auront garde de demeurer fans réponfe, eux qui poffedent l'art merveilleux de difputer pour & contre fur toutes fortes de fujets. Ils commenceront, felon leur coutume, par établir une autre queftion à leur fantaifie ; ils me la feront réfoudre comme il leur conviendra : pour m'attaquer plus commodément, ils me feront raifonner, non à ma maniere mais à la leur : ils détourneront habilement les yeux du Lecteur

Lecteur de l'objet essentiel pour les fixer à droite & à gauche; ils combattront un fantôme & prétendront m'avoir vaincu : mais j'aurai fait ce que je dois faire, & je commence.

« La science n'est bonne à rien, & » ne fait jamais que du mal, car elle » est mauvaise par sa nature. Elle n'est » pas moins inséparable du vice que » l'ignorance de la vertu. Tous les » peuples lettrés ont toujours été cor» rompus; tous les peuples ignorans » ont été vertueux : en un mot, il n'y » a de vices que parmi les savans, ni » d'homme vertueux que celui qui ne » fait rien. Il y a donc un moyen pour » nous de redevenir honnêtes-gens; » c'est de nous hâter de proscrire la » science & les savans, de brûler nos » bibliotheques, fermer nos Acadé» mies, nos Colleges, nos Universi» tés, & de nous replonger dans toute » la barbarie des premiers siecles ».

Voilà ce que mes adverſaires ont très-bien réfuté : auſſi jamais n'ai-je dit ni penſé un ſeul mot de tout cela, & l'on ne ſauroit rien imaginer de plus oppoſé à mon ſyſtême que cette abſurde doctrine qu'ils ont la bonté de m'attribuer. Mais voici ce que j'ai dit & qu'on n'a point réfuté.

Il s'agiſſoit de ſavoir ſi le rétabliſſement des ſciences & des arts a contribüé à épurer nos mœurs.

En montrant, comme je l'ai fait, que nos mœurs ne ſe ſont point épurées *(d)*, la queſtion étoit à-peu-près réſolue.

(d) Quand j'ai dit que nos mœurs s'étoient corrompues, je n'ai pas prétendu dire pour cela que celles de nos aïeux fuſſent bonnes, mais ſeulement que les nôtres étoient encore pires. Il y a parmi les hommes mille ſources de corruption; & quoique les ſciences ſoient peut-être la plus abondante & la plus rapide, il s'en faut bien que ce ſoit la ſeule. La ruine de l'Empire Romain, les invaſions d'une multi-

Mais elle en renfermoit implicitement une autre plus générale & plus importante fur l'influence que la culture des fciences doit avoir en toute occafion fur les mœurs des peuples.

---

tude de Barbares, ont fait un mélange de tous les peuples, qui a dû néceffairement détruire les mœurs & les coutumes de chacun d'eux. Les croifades, le commerce, la découverte des Indes, la navigation, les voyages de long cours, & d'autres caufes encore que je ne veux pas dire, ont entretenu & augmenté le défordre. Tout ce qui facilite la communication entre les diverfes nations porte aux unes, non les vertus des autres, mais leurs crimes, & altere chez toutes, les mœurs qui font propres à leur climat & à la conftitution de leur gouvernement. Les fciences n'ont donc pas fait tout le mal; elles y ont feulement leur bonne part; & celui fur-tout qui leur appartient en propre, c'eft d'avoir donné à nos vices une couleur agréable, un certain air honnête qui nous empêche d'en avoir horreur. Quand on joua pour la premiere fois la Comédie du Méchant, je me fouviens qu'on ne trouvoit pas que le rôle principal répondît au titre. Cléon ne parut qu'un homme ordinaire; il étoit, difoit-on, comme tout le monde. Ce fcélérat abominable,

C'eſt celle-ci, dont la premiere n'eſt qu'une conſéquence, que je me propoſai d'examiner avec ſoin.

Je commençai par les faits, & je montrai que les mœurs ont dégénéré chez tous les peuples du monde, à meſure que le goût de l'étude & des lettres s'eſt étendu parmi eux.

Ce n'étoit pas aſſez; car ſans pouvoir nier que ces choſes euſſent toujours marché enſemble, on pouvoit nier que l'une eût amené l'autre: je m'appliquai donc à montrer cette liaiſon néceſſaire. Je fis voir que la ſource de nos erreurs ſur ce point vient de ce que nous confondons nos vaines & trompeuſes connoiſſances avec

---

dont le caractere ſi bien expoſé auroit dû faire frémir ſur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui reſſembler, parut un caractere tout-à-fait manqué, & ſes noirceurs paſſerent pour des gentilleſſes, parce que tel qui ſe croyoit un fort honnête-homme, s'y reconnoiſſoit trait pour trait.

la ſouveraine intelligence qui voit d'un coup-d'œil la vérité de toutes choſes. La ſcience priſe d'une maniere abſtraite mérite toute notre admiration. La folle ſcience des hommes n'eſt digne que de riſée & de mépris.

Le goût des Lettres annonce toujours chez un peuple un commencement de corruption qu'il accélere très-promptement. Car ce goût ne peut naître ainſi dans toute une nation que de deux mauvaiſes ſources que l'étude entretient & groſſit à ſon tour, ſavoir l'oiſiveté & le deſir de ſe diſtinguer. Dans un Etat bien conſtitué, chaque citoyen a ſes devoirs à remplir ; & ces ſoins importans lui ſont trop chers pour lui laiſſer le loiſir de vaquer à de frivoles ſpéculations. Dans un Etat bien conſtitué, tous les citoyens ſont ſi bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus ſavant ni même comme le plus habile ;

mais tout au plus comme le meilleur: encore cette derniere diſtinction eſt-elle ſouvent dangereuſe; car elle fait des fourbes & des hypocrites.

Le goût des Lettres, qui naît du deſir de ſe diſtinguer, produit néceſſairement dés maux infiniment plus dangereux que tout le bien qu'elles font n'eſt utile; c'eſt de rendre à la fin ceux qui s'y livrent très-peu ſcrupuleux ſur les moyens de réuſſir. Les premiers Philoſophes ſe firent une grande réputation en enſeignant aux hommes la pratique de leurs devoirs & les principes de la vertu. Mais bientôt ces préceptes étant devenus communs, il fallut ſe diſtinguer en frayant des routes contraires. Telle eſt l'origine des ſyſtêmes abſurdes des Leucippe, des Diogènes, des Pyrrhon, des Protagore, des Lucrece. Les Hobbes, les Mandeville & mille autres ont affecté de ſe diſtinguer de même parmi nous;

& leur dangereuſe doctrine a tellement fructifié, que quoiqu'il nous reſte de vrais Philoſophes, ardens à rappeller dans nos cœurs les loix de l'humanité & de la vertu, on eſt épouvanté de voir juſqu'à quel point notre ſiecle raiſonneur a pouſſé dans ſes maximes le mépris des devoirs de l'homme & du citoyen.

Le goût des Lettres, de la Philoſophie & des beaux-arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dûs à la vertu, chacun veut être un homme agréable, & nul ne ſe ſoucie d'être homme de bien. De-là naît encore cette autre inconſéquence qu'on ne récompenſe dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux : car nos talens naiſſent avec nous, nos vertus ſeules nous appartiennent.

Les premiers & preſque les uniques

ſoins qu'on donne à notre éducation ; ſont les fruits & les ſemences de ces ridicules préjugés. C'eſt pour nous enſeigner les Lettres qu'on tourmente notre miſérable jeuneſſe : nous ſavons toutes les regles de la grammaire avant que d'avoir ouï parler des devoirs de l'homme : nous ſavons tout ce qui s'eſt fait juſqu'à préſent avant qu'on nous ait dit un mot de ce que nous devons faire ; & pourvu qu'on exerce notre babil, perſonne ne ſe ſoucie que nous ſachions agir ni penſer. En un mot, il n'eſt preſcrit d'être ſavant que dans les choſes qui ne peuvent nous ſervir de rien ; & nos enfans ſont préciſément élevés comme les anciens athletes des jeux publics, qui, deſtinant leurs membres robuſtes à un exercice inutile & ſuperflu, ſe gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Le goût des Letttres, de la philoſophie & des beaux-arts amollit les corps

& les ames. Le travail du cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament, & l'ame garde difficilement sa vigueur quand le corps a perdu la sienne. L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, énerve le courage, & cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous : c'est ainsi qu'on devient lâche & pusillanime, incapable de résister également à la peine & aux passions. Chacun sait combien les habitans des villes sont peu propres à soutenir les travaux de la guerre, & l'on n'ignore pas quelle est la réputation des gens de lettres en fait de bravoure (*e*). Or rien n'est plus justement

(*e*) Voici un exemple moderne pour ceux qui me reprochent de n'en citer que d'anciens. La République de Genes, cherchant à subjuguer plus aisément les Corses, n'a pas trouvé de moyen plus sûr que d'établir chez eux une Académie. Il ne me seroit pas difficile d'alonger cette Note; mais ce seroit faire tort à l'intelligence des seuls Lecteurs dont je me soucie.

ſuſpect que l'honneur d'un poltron.

Tant de réflexions ſur la foibleſſe de notre nature ne ſervent ſouvent qu'à nous détourner des entrepriſes généreuſes. A force de méditer ſur les miſeres de l'humanité, notre imagination nous accable de leur poids, & trop de prévoyance nous ôte le courage en nous ôtant la ſécurité. C'eſt bien en vain que nous prétendons nous munir contre les accidens imprévus, « ſi la ſcience eſſayant de nous » armer de nouvelles défenſes contre » les inconvéniens naturels, nous a » plus imprimé en la fantaiſie leur » grandeur & poids qu'elle n'a ſes » raiſons & vaines ſubtilités à nous » en couvrir.

Le goût de la philoſophie relâche tous les liens d'eſtime & de bienveillance qui attachent les hommes à la ſociété, & c'eſt peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le

charme de l'étude rend bientôt insipide tout autre attachement. De plus, à force de réfléchir sur l'humanité, à force d'observer les hommes, le Philosophe apprend à les apprécier selon leur valeur, & il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en sa personne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs semblables: son mépris pour les autres tourne au profit de son orgueil: son amour-propre augmente en même proportion que son indifférence pour le reste de l'univers. La famille, la patrie deviennent pour lui des mots vuides de sens: il n'est ni parent, ni citoyen, ni homme; il est philosophe.

En même tems que la culture des sciences retire en quelque sorte de la presse le cœur du philosophe, elle y engage en un autre sens celui de l'homme de Lettres & toujours avec un égal

préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agréables veut plaire, être admiré, & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudiſſemens publics appartiennent à lui ſeul : je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faiſoit encore plus pour en priver ſes concurrens. De-là naiſſent d'un côté les rafinemens du goût & de la politeſſe ; vile & baſſe flatterie, ſoins ſéducteurs, inſidieux, puériles, qui, à la longue, rappetiſſent l'ame & corrompent le cœur ; & de l'autre, les jalouſies, les rivalités, les haines d'artiſtes ſi renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahiſon, & tout ce que le vice a de plus lâche & de plus odieux. Si le philoſophe mépriſe les hommes, l'artiſte s'en fait bientôt mépriſer, & tous deux concourent enfin à les rendre mépriſables.

Il y a plus ; & de toutes les véri-

tés que j'ai propofées à la confidération des fages, voici la plus étonnante & la plus cruelle. Nos Ecrivains regardent tous comme le chef-d'œuvre de la politique de notre fiecle les fciences, les arts, le luxe, le commerce, les loix, & les autres liens qui refferrant entre les hommes les nœuds de le fociété (*f*) par l'intérêt perfonnel, les mettent tous dans une dépendance mutuelle, leur donnent des befoins réciproques, & des intérêts communs, & obligent chacun d'eux de concourir au bonheur des autres pour pouvoir faire le fien. Ces idées

(*f*) Je me plains de ce que la Philofophie relâche les liens de la fociété qui font formés par l'eftime & la bienveillance mutuelle, & je me plains de ce que les fciences, les arts & tous les autres objets de commerce refferrent les liens de la fociété par l'intérêt perfonnel. C'eft qu'en effet on ne peut refferrer un de ces liens que l'autre ne fe relâche d'autant. Il n'y a donc point en ceci de contradiction.

ſont belles, ſans doute, & préſentées ſous un jour favorable : mais en les examinant avec attention & ſans partialité, on trouve beaucoup à rabattre des avantages qu'elles ſemblent préſenter d'abord.

C'eſt donc une choſe bien merveilleuſe que d'avoir mis les hommes dans l'impoſſibilité de vivre entre eux ſans ſe prévenir, ſe ſupplanter, ſe tromper, ſe trahir, ſe détruire mutuellement! Il faut déſormais ſe garder de nous laiſſer jamais voir tels que nous ſommes : car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur ſont oppoſés, & il n'y a d'autre moyen pour réuſſir que de tromper ou perdre tous ces gens-là. Voilà la ſource funeſte des violences, des trahiſons, des perfidies, & de toutes les horreurs qu'exige néceſſairement un état de choſes où chacun feignant de travailler à la fortune ou

à la réputation des autres, ne cherche qu'à élever la ſienne au-deſſus d'eux & à leurs dépens.

Qu'avons-nous gagné à cela? Beaucoup de babil, des riches & des raiſonneurs, c'eſt-à-dire, des ennemis de la vertu & du ſens-commun. En revanche, nous avons perdu l'innocence & les mœurs. La foule rampe dans la miſere ; tous ſont les eſclaves du vice. Les crimes non commis ſont déjà dans le fond des cœurs, & il ne manque à leur exécution que l'aſſurance de l'impunité.

Etrange & funeſte conſtitution où les richeſſes accumulées facilitent toujours les moyens d'en accumuler de plus grandes, & où il eſt impoſſible à celui qui n'a rien d'acquérir quelque choſe ; où l'homme de bien n'a nul moyen ds ſortir de la miſere ; où les plus fripons ſont les plus honorés, & où il faut néceſſairement re-

noncer à la vertu pour devenir un honnête-homme ! Je ſais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela ; mais ils le diſoient en déclamant, & moi je le dis ſur des raiſons ; ils ont apperçu le mal, & moi j'en découvre les cauſes, & je fais voir ſurtout une choſe très-conſolante & très-utile en montrant que tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme, qu'à l'homme mal gouverné (*g*).

(*g*) Je remarque qu'il regne actuellement dans le monde une multitude de petites maximes qui ſéduiſent les ſimples par un faux air de philoſophie, & qui, outre cela, ſont très-commodes pour terminer les diſputes d'un ton important & déciſif, ſans avoir beſoin d'examiner la queſtion. Telle eſt celle-ci : « Les hommes ont » par-tout les mêmes paſſions ; par-tout l'amour-» propre & l'intérêt les conduiſent ; donc ils » ſont par-tout les mêmes ». Quand les Géometres ont fait une ſuppoſition qui de raiſonnement en raiſonnement les conduit à une abſurdité, ils reviennent ſur leurs pas & démontrent ainſi la ſuppoſition fauſſe. La même mé-

Telles

Telles sont les vérités que j'ai développées & que j'ai tâché de prouver dans les divers Ecrits que j'ai publiés sur cette matiere. Voici mainte-

---

thode appliquée à la maxime en question en montreroit aisément l'absurdité : mais raisonnons autrement. Un Sauvage est un homme, & un Européen est un homme. Le demi-philosophe conclut aussi-tôt que l'un ne vaut pas mieux que l'autre ; mais le philosophe dit : En Europe, le gouvernement, les loix, les coutumes, l'intérêt, tout met les particuliers dans la nécessité de se tromper mutuellement & sans cesse ; tout leur fait un devoir du vice ; il faut qu'ils soient méchans pour être sages, car il n'y a point de plus grande folie que de faire le bonheur des fripons aux dépens du sien. Parmi les Sauvages, l'intérêt personnel parle aussi fortement que parmi nous, mais il ne dit pas les mêmes choses : l'amour de la société & le soin de leur commune défense sont les seuls liens qui les unissent : ce mot de *propriété* qui coûte tant de crimes à nos honnêtes gens, n'a presque aucun sens parmi eux : ils n'ont entre eux nulle discussion d'intérêt qui les divise ; rien ne les porte à se tromper l'un l'autre ; l'estime publique est le seul bien auquel chacun aspire, & qu'ils méritent tous. Il est très-possible qu'un Sauvage fasse une mauvaise

nant les conclusions que j'en ai tirées.

La science n'est point faite pour l'homme en général. Il s'égare sans cesse dans sa recherche; & s'il l'obtient quelquefois, ce n'est presque jamais qu'à son préjudice. Il est né pour agir & penser, & non pour réfléchir. La réflexion ne sert qu'à le ren-

---

action, mais il n'est pas possible qu'il prenne l'habitude de mal faire, car cela ne lui seroit bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très-juste estimation des mœurs des hommes sur la multitude des affaires qu'ils ont entre eux : plus ils commercent ensemble, plus ils admirent leurs talens & leur industrie, plus ils se friponnent décemment & adroitement, & plus ils sont dignes de mépris. Je le dis à regret; l'homme de bien est celui qui n'a besoin de tromper personne, & le Sauvage est cet homme-là.

Illum non populi fasces, non purpura Regum
Flexit, & infidos agitans discordia fratres;
Non res Romanæ, perituraque regna. Neque ille
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.

dre malheureux ſans le rendre meilleur ni plus ſage : elle lui fait regretter les biens paſſés & l'empêche de jouir du préſent : elle lui préſente l'avenir heureux pour le ſéduire par l'imagination & le tourmenter par les deſirs, & l'avenir malheureux pour le lui faire ſentir d'avance. L'étude corrompt ſes mœurs, altere ſa ſanté, détruit ſon tempérament, & gâte ſouvent ſa raiſon : ſi elle lui apprenoit quelque choſe, je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies ſublimes qui ſavent pénétrer à travers les voiles dont la vérité s'enveloppe, quelques ames privilégiées, capables de réſiſter à la bêtiſe de la vanité, à la baſſe jalouſie, & aux autres paſſions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités, eſt la lumiere & l'honneur du genre-hu-

main; c'eſt à eux ſeuls qu'il convient pour le bien de tous de s'exercer à l'étude, & cette exception même confirme la regle; car ſi tous les hommes étoient des Socrates, la ſcience alors ne leur ſeroit pas nuiſible, mais ils n'auroient aucun beſoin d'elle.

Tout peuple qui a des mœurs, & qui par conſéquent reſpecte ſes loix & ne veut point rafiner ſur ſes anciens uſages, doit ſe garantir avec ſoin des ſciences, & ſur-tout des ſavans, dont les maximes ſentencieuſes & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriſer ſes uſages & ſes loix; ce qu'une nation ne peut jamais faire ſans ſe corrompre. Le moindre changement dans les coutumes, fût-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs. Car les coutumes ſont la morale du peuple; & dès qu'il ceſſe de les reſpecter, il n'a plus de regle que ſes paſſions ni de frein que

les loix, qui peuvent quelquefois contenir les méchans, mais jamais les rendre bons. D'ailleurs quand la philosophie a une fois appris au peuple à méprifer fes coutumes, il trouve bientôt le fecret d'éluder fes loix. Je dis donc qu'il en eft des mœurs d'un peuple comme de l'honneur d'un homme; c'eft un tréfor qu'il faut conferver, mais qu'on ne recouvre plus quand on l'a perdu (*h*).

(*h*) Je trouve dans l'hiftoire un exemple unique, mais frappant, qui femble contredire cette maxime : c'eft celui de la fondation de Rome faite par une troupe de bandits, dont les defcendans devinrent en peu de générations le plus vertueux peuple qui ait jamais exifté. Je ne ferois pas en peine d'expliquer ce fait fi c'en étoit ici le lieu : mais je me contenterai de remarquer que les fondateurs de Rome étoient moins des hommes dont les mœurs fuffent corrompues, que des hommes dont les mœurs n'étoient point formées : ils ne méprifoient pas la vertu, mais ils ne la connoiffoient pas encore ; car ces mots *vertus* & *vices* font des notions collectives qui

Mais quand un peuple eſt une fois corrompu à un certain point, ſoit que les ſciences y aient contribué ou non, faut-il les bannir ou l'en préſerver pour le rendre meilleur ou pour l'empêcher de devenir pire? C'eſt une autre queſtion dans laquelle je me ſuis poſitivement déclaré pour la négative. Car premiérement, puiſqu'un peuple vicieux ne revient jamais à la vertu, il ne s'agit pas de rendre bons ceux qui ne le ſont plus, mais de conſerver tels ceux qui ont le bonheur de l'être. En ſecond lieu, les mêmes cauſes qui ont corrompu les peuples ſervent quelque-

---

ne naiſſent que de la fréquentation des hommes. Au ſurplus, on tireroit un mauvais parti de cette objection en faveur des ſciences; car des deux premiers Rois de Rome qui donnerent une forme à la République & inſtituerent ſes coutumes & ſes mœurs, l'un ne s'occupoit que de guerres, l'autre que de rites ſacrés; les deux choſes du monde les plus éloignées de la philoſophie.

fois à prévenir une plus grande corruption; c'eſt ainſi que celui qui s'eſt gâté le tempérament par un uſage indiſcret de la médecine, eſt forcé de recourir encore aux médecins pour ſe conſerver en vie; & c'eſt ainſi que les arts & les ſciences après avoir fait éclore les vices, ſont néceſſaires pour les empêcher de ſe tourner en crimes; elles les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poiſon de s'exhaler auſſi librement. Elles détruiſent la vertu, mais elles en laiſſent le ſimulacre public (*i*) qui eſt toujours

---

(*i*) Ce ſimulacre eſt une certaine douceur de mœurs qui ſupplée quelquefois à leur pureté, une certaine apparence d'ordre qui prévient l'horrible confuſion, une certaine admiration des belles choſes qui empêche les bonnes de tomber tout-à-fait dans l'oubli. C'eſt le vice qui prend le maſque de la vertu, non comme l'hypocriſie pour tromper & trahir, mais pour s'ôter ſous cette aimable & ſacrée effigie l'horreur qu'il a de lui-même quand il ſe voit à découvert.

une belle chofe. Elles introduifent à fa place la politeffe & les bienféances, & à la crainte de paroître méchant elles fubftituent celle de paroître ridicule.

Mon avis eft donc, & je l'ai déjà dit plus d'une fois, de laiffer fubfifter & même d'entretenir avec foin les Académies, les Colleges, les Univerfités, les Bibliotheques, les Spectacles, & tous les autres amufemens qui peuvent faire quelque diverfion à la méchanceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oifiveté à des chofes plus dangereufes. Car dans une contrée où il ne feroit plus queftion d'honnêtes gens ni de bonnes mœurs, il vaudroit encore mieux vivre avec des fripons qu'avec des brigands.

Je demande maintenant où eft la contradiction de cultiver moi-même des goûts dont j'approuve le progrès? Il ne s'agit plus de porter les peuples à bien faire, il faut feulement les dif-

traire de faire le mal; il faut les occuper à des niaiſeries pour les détourner des mauvaiſes actions; il faut les amuſer au lieu de les prêcher. Si mes Ecrits ont édifié le petit nombre des bons, je leur ai fait tout le bien qui dépendoit de moi, & c'eſt peut-être les ſervir utilement encore que d'offrir aux autres des objets de diſtraction qui les empêchent de ſonger à eux. Je m'eſtimerois trop heureux d'avoir tous les jours une Piece à faire ſiffler, ſi je pouvois à ce prix contenir pendant deux heures les mauvais deſſeins d'un ſeul des Spectateurs, & ſauver l'honneur de la fille ou de la femme de ſon ami, le ſecret de ſon confident, ou la fortune de ſon créancier. Lorſqu'il n'y a plus de mœurs, il ne faut ſonger qu'à la police; & l'on ſait aſſez que la Muſique & les Spectacles en ſont un des plus importans objets.

S'il reſte quelque difficulté à ma juſ-

tification, j'ose le dire hardiment, ce n'eſt vis-à-vis ni du public ni de mes adverſaires ; c'eſt vis-à-vis de moi ſeul : car ce n'eſt qu'en m'obſervant moi-même que je puis juger ſi je dois me compter dans le petit nombre, & ſi mon ame eſt en état de ſoutenir le faix des exercices littéraires. J'en ai ſenti plus d'une fois le danger ; plus d'une fois je les ai abandonnés dans le deſſein de ne les plus reprendre, & renonçant à leur charme ſéducteur, j'ai ſacrifié à la paix de mon cœur les ſeuls plaiſirs qui pouvoient encore le flatter. Si dans les langueurs qui m'accablent, ſi ſur la fin d'une carriere pénible & douloureuſe, j'ai oſé les reprendre encore quelques momens pour charmer mes maux, je crois au moins n'y avoir mis ni aſſez d'intérêt ni aſſez de prétention, pour mériter à cet égard les juſtes repro ches que j'ai faits aux gens de lettres.

Il me falloit une épreuve pour ache-

ver la connoiſſance de moi-même, & je l'ai faite ſans balancer. Après avoir reconnu la ſituation de mon ame dans les ſuccès littéraires, il me reſtoit à l'examiner dans les revers. Je ſais maintenant qu'en penſer, & je puis mettre le public au pire. Ma Piece a eu le ſort qu'elle méritoit & que j'avois prévu; mais, à l'ennui près qu'elle m'a cauſé, je ſuis ſorti de la repréſentation bien plus content de moi & à plus juſte titre que ſi elle eût réuſſi.

Je conſeille donc à ceux qui ſont ſi ardens à chercher des reproches à me faire, de vouloir mieux étudier mes principes & mieux obſerver ma conduite, avant que de m'y taxer de contradiction & d'inconſéquence. S'ils s'apperçoivent jamais que je commence à briguer les ſuffrages du public, ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies chanſons, ou que je rougiſſe d'avoir écrit de mauvaiſes Comédies,

ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrens, ou que j'affecte de mal parler des grands hommes de mon ſiecle pour tâcher de m'élever à leur niveau en les rabaiſſant au mien, ou que j'aſpire à des places d'Académie, ou que j'aille faire ma cour aux femmes qui donnent le ton, ou que j'encenſe la ſottiſe des Grands, ou que ceſſant de vouloir vivre du travail de mes mains, je tienne à ignominie le métier que je me ſuis choiſi & faſſe des pas vers la fortune, s'ils remarquent en un mot que l'amour de la réputation me faſſe oublier celui de la vertu, je les prie de m'en avertir & même publiquement, & je leur promets de jetter à l'inſtant au feu mes Ecrits & mes Livres, & de convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira de me reprocher.

En attendant, j'écrirai des Livres, je ferai des Vers & de la Muſique, ſi

j'en ai le talent, le tems, la force & la volonté : je continuerai à dire très-franchement tout le mal que je pense des Lettres & de ceux qui les cultivent (*k*), & croirai n'en valoir pas moins pour cela. Il est vrai qu'on

---

(*k*) J'admire combien la plupart des gens de Lettres ont pris le change dans cette affaire-ci. Quand ils ont vu les sciences & les arts attaqués, ils ont cru qu'on en vouloit personnellement à eux, tandis que sans se contredire eux-mêmes, ils pourroient tous penser comme moi, que, quoique ces choses aient fait beaucoup de mal à la société, il est très-essentiel de s'en servir aujourd'hui comme d'une médecine au mal qu'elles ont causé, ou comme de ces animaux malfaisans qu'il faut écraser sur la morsure. En un mot, il n'y a pas un homme de Lettres qui, s'il peut soutenir dans sa conduite l'examen de l'article précédent, ne puisse dire en sa faveur ce que je dis en la mienne ; & cette maniere de raisonner me paroît leur convenir d'autant mieux, qu'entre nous, ils se soucient fort peu des sciences, pourvu qu'elles continuent de mettre les savans en honneur. C'est comme les prêtres du paganisme, qui ne tenoient à la religion qu'autant qu'elle les faisoit respecter.

pourra dire quelque jour : cet ennemi ſi déclaré des ſciences & des arts, fit pourtant & publia des Pieces de Théâtre ; & ce diſcours ſera, je l'avoue, une ſatire très-amere, non de moi, mais de mon ſiecle.

NARCISSE

OU

L'AMANT

DE LUI-MÊME,

COMEDIE.

ACTEURS.

LISIMON.

VALERE. / LUCINDE. } Enfans de Lisimon.

ANGELIQUE. / LEANDRE. } Frere & sœur, pupilles de Lisimon.

MARTON, Suivante.

FRONTIN, Valet de Valere.

La Scene est dans l'Appartement de Valere.

L'AMANT

L'AMANT
DE LUI-MÊME,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCINDE, MARTON.

LUCINDE.

JE viens de voir mon frere se promener dans le jardin ; hâtons-nous, avant son retour, de placer son portrait sur sa toilette.

MARTON.

Le voilà, Mademoiselle, changé dans ses ajustemens de maniere à le rendre méconnoissable. Quoiqu'il soit le plus joli homme du monde, il brille ici en femme encore avec de nouvelles graces.

LUCINDE.

Valere est, par sa délicatesse & par l'affectation de sa parure, une espece de femme cachée sous des habits d'homme,

& ce portrait, ainſi traveſti, ſemble moins le déguiſer que le rendre à ſon état naturel.

MARTON.

Eh bien, où eſt le mal? Puiſque les femmes aujourd'hui cherchent à ſe rapprocher des hommes, n'eſt-il pas convenable que ceux-ci faſſent la moitié du chemin & qu'ils tâchent de gagner en agrémens autant qu'elles en ſolidité? Grace à la mode, tout s'en mettra plus aiſément de niveau.

LUCINDE.

Je ne puis me faire à des modes auſſi ridicules. Peut-être notre ſexe aura-t-il le bonheur de n'en plaire pas moins quoiqu'il devienne plus eſtimable. Mais pour les hommes, je plains leur aveuglement. Que prétend cette jeuneſſe étourdie en uſurpant tous nos droits? Eſperent-ils de mieux plaire aux femmes en s'efforçant de leur reſſembler?

MARTON.

Pour celui-là, ils auroient tort, & les femmes ſe haïſſent trop mutuellement pour aimer ce qui leur reſſemble. Mais

revenons au portrait. Ne craignez-vous point que cette petite raillerie ne fâche Monſieur le Chevalier?

LUCINDE.

Non, Marton; mon frere eſt naturellement bon: il eſt même raiſonnable à ſon défaut près. Il ſentira qu'en lui faiſant par ce portrait un reproche muet & badin, je n'ai ſongé qu'à le guérir d'un travers qui choque juſqu'à cette tendre Angélique, cette aimable pupille de mon pere que Valere épouſe aujourd'hui. C'eſt lui rendre ſervice que de corriger les défauts de ſon amant, & tu ſais combien j'ai beſoin des ſoins de cette chere amie pour me délivrer de Léandre ſon frere que mon pere veut auſſi me faire épouſer.

MARTON.

Si bien que ce jeune inconnu, ce Cléonte que vous vîtes l'été dernier à Paſſy, vous tient toujours fort au cœur?

LUCINDE.

Je ne m'en défends point; je compte même ſur la parole qu'il m'a donnée de reparoître bientôt, & ſur la promeſſe que m'a faite Angélique d'engager ſon frere à renoncer à moi.

MARTON.

Bon ; renoncer ! Songez que vos yeux auront plus de force pour ferrer cet engagement, qu'Angélique n'en fauroit avoir pour le rompre.

LUCINDE.

Sans difputer fur tes flatteries, je te dirai que comme Léandre ne m'a jamais vue, il fera aifé à fa fœur de le prévenir, & de lui faire entendre que ne pouvant être heureux avec une femme dont le cœur eft engagé ailleurs, il ne fauroit mieux faire que de s'en dégager par un refus honnête.

MARTON.

Un refus honnête ! Ah ! Mademoifelle ; refufer une femme faite comme vous avec quarante mille écus, c'eft une honnêteté dont jamais Léandre ne fera capable. *à part.* Si elle favoit que Léandre & Cléonte ne font que la même perfonne, un tel refus changeroit bien d'épithete.

LUCINDE.

Ah ! Marton, j'entends du bruit ; cachons vîte ce portrait. C'eft, fans doute, mon frere qui revient, & en nous amu-

ſant à jaſer, nous nous ſommes ôté le loiſir d'exécuter notre projet.

MARTON.

Non, c'eſt Angélique.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

MA chere Lucinde, vous ſavez avec quelle répugnance je me prêtai à votre projet quand vous fîtes changer la parure du portrait de Valere en des ajuſtemens de femme. A préſent que je vous vois prête à l'exécuter, je tremble que le déplaiſir de ſe voir jouer ne l'indiſpoſe contre nous. Renonçons, je vous prie, à ce frivole badinage. Je ſens que je ne puis trouver de goût à m'égayer au riſque du repos de mon cœur.

LUCINDE.

Que vous êtes timide ! Valere vous aime trop pour prendre en mauvaiſe part tout ce qui viendra de la vôtre, tant

que vous ne ſerez que ſa maîtreſſe. Songez que vous n'avez plus qu'un jour à donner carriere à vos fantaiſies, & que le tour des ſiennes ne viendra que trop tôt. D'ailleurs, il eſt queſtion de le guérir d'un foible qui l'expoſe à la raillerie, & voilà proprement l'ouvrage d'une maîtreſſe. Nous pouvons corriger les défauts d'un amant. Mais, hélas! il faut ſupporter ceux d'un mari.

ANGÉLIQUE.

Que lui trouvez-vous après tout de ſi ridicule? Puiſqu'il eſt aimable, a-t-il ſi grand tort de s'aimer, & ne lui en donnons-nous pas l'exemple? Il cherche à plaire. Ah! ſi c'eſt un défaut, quelle vertu plus charmante un homme pourroit-il apporter dans la ſociété!

MARTON.

Sur-tout dans la ſociété des femmes.

ANGÉLIQUE.

Enfin, Lucinde, ſi vous m'en croyez, nous ſupprimerons, & le portrait, & tout cet air de raillerie qui peut auſſi-bien paſſer pour une inſulte que pour une correction.

LUCINDE.

Oh! non. Je ne perds pas ainſi les frais de mon induſtrie. Mais je veux bien courir ſeule les riſques du ſuccès, & rien ne vous oblige d'être complice dans une affaire dont vous pouvez n'être que témoin.

MARTON.

Belle diſtinction !

LUCINDE.

Je me réjouis de voir la contenance de Valere. De quelque maniere qu'il prenne la choſe, cela ſera toujours une ſcene aſſez plaiſante.

MARTON.

J'entends. Le prétexte eſt de corriger Valere : mais le vrai motif eſt de rire à ſes dépens. Voilà le génie & le bonheur des femmes. Elles corrigent ſouvent les ridicules en ne ſongeant qu'à s'en amuſer.

ANGÉLIQUE.

Enfin, vous le voulez, mais je vous avertis que vous me répondrez de l'événement.

LUCINDE.

Soit.

ANGÉLIQUE.

Depuis que nous sommes ensemble, vous m'avez fait cent pieces dont je vous dois la punition. Si cette affaire-ci me cause la moindre tracasserie avec Valere, prenez-garde à vous.

LUÇINDE.

Oui, oui.

ANGÉLIQUE.

Songez un peu à Léandre.

LUCINDE.

Ah ! ma chere Angélique....

ANGÉLIQUE.

Oh ! si vous me brouillez avec votre frere, je vous jure que vous épouserez le mien. *bas.* Marton, vous m'avez promis le secret.

MARTON.

bas. Ne craignez rien.

LUÇINDE.

Enfin, je...

MARTON.

J'entends la voix du Chevalier. Prenez au plutôt votre parti, à moins que vous ne vouliez lui donner un cercle de filles à sa toilette.

LUCINDE.

Il faut bien éviter qu'il nous apperçoive, *elle met le portrait sur la toilette.* Voilà le piege tendu.

MARTON.

Je veux un peu guetter mon homme pour voir . . .

LUCINDE.

Paix. Sauvons-nous.

ANGÉLIQUE.

Que j'ai de mauvais pressentimens de tout ceci.

SCENE III.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

SANGARIDE, ce jour est un grand jour pour vous.

FRONTIN.

Sangaride; c'est-à-dire, Angélique. Oui, c'est un grand jour que celui de la noce, & qui même alonge diablement tous ceux qui le suivent.

VALERE.

Que je vais goûter de plaisir à rendre Angélique heureuse !

FRONTIN.

Auriez-vous envie de la rendre veuve ?

VALERE.

Mauvais plaisant.... Tu sais à quel point je l'aime. Dis-moi ; que connois-tu qui puisse manquer à sa félicité ? Avec beaucoup d'amour, quelque peu d'esprit, & une figure... comme tu vois ; on peut, je pense, se tenir toujours assez sûr de plaire.

FRONTIN.

La chose est indubitable, & vous en avez fait sur vous-même la premiere expérience.

VALERE.

Ce que je plains en tout cela, c'est je ne sais combien de petites personnes que mon mariage fera sécher de regret, & qui vont ne savoir plus que faire de leur cœur.

FRONTIN.

Oh ! que si. Celles qui vous ont aimé, par exemple, s'occuperont à bien détester

votre chere moitié. Les autres... Mais où diable les prendre, ces autres-là ?

VALERE.

La matinée s'avance ; il eſt tems de m'habiller pour aller voir Angélique. Allons. *il ſe met à ſa toilette.* Comment me trouves-tu ce matin ? Je n'ai point de feu dans les yeux ; j'ai le teint battu ; il me ſemble que je ne ſuis point à l'ordinaire.

FRONTIN.

A l'ordinaire ! Non, vous êtes ſeulement à votre ordinaire.

VALERE.

C'eſt une fort méchante habitude que l'uſage du rouge ; à la fin je ne pourrai m'en paſſer & je ſerai du dernier mal ſans cela. Où eſt donc ma boîte à mouches ? Mais que vois-je là ? un portrait... Ah ! Frontin ; le charmant objet... où as-tu pris ce portrait ?

FRONTIN.

Moi ? Je veux être pendu ſi je ſais de quoi vous me parlez.

VALERE.

Quoi ! ce n'eſt pas toi qui as mis ce portrait ſur ma toilette ?

FRONTIN.

Non, que je meure.

VALERE.

Qui feroit-ce donc?

FRONTIN.

Ma foi, je n'en fais rien. Ce ne peut être que le diable ou vous.

VALERE.

A d'autres. On t'a payé pour te taire... Sais-tu bien que la comparaifon de cet objet nuit à Angélique? ... Voilà d'honneur la plus jolie figure que j'aye vue de ma vie. Quels yeux, Frontin!... je crois qu'ils reffemblent aux miens.

FRONTIN.

C'eft tout dire.

VALERE.

Je lui trouve beaucoup de mon air... Elle eft ma foi charmante... Ah! fi l'efprit foutient tout cela... Mais fon goût me répond de fon efprit. La friponne eft connoiffeufe en mérite!

FRONTIN.

Que Diable! Voyons donc toutes ces merveilles.

VALERE.

Tiens, tiens. Penfes-tu me duper avec

ton air niais ? me crois-tu novice en aventures ?

FRONTIN.

Ne me trompé-je point ! C'est lui... c'est lui-même. Comme le voilà paré ! Que de fleurs ! que de pompons ! C'est sans doute quelque tour de Lucinde ; Marton y sera tout au moins de moitié. Ne troublons point leur badinage. Mes indiscrétions précédentes m'ont coûté trop cher.

VALERE.

Hé bien ? Monsieur Frontin reconnoîtroit-il l'original de cette peinture ?

FRONTIN.

Pouh ! si je le connois ! Quelques centaines de coups de pied-au-cul, & autant de soufflets que j'ai eu l'honneur d'en recevoir en détail, ont bien cimenté la connoissance.

VALERE.

Une fille, des coups de pieds ! Cela est un peu gaillard.

FRONTIN.

Ce sont des petites impatiences domestiques qui la prennent à propos de rien.

VALERE.

Comment l'aurois-tu fervie ?

FRONTIN.

Oui, Monfieur ; & j'ai même l'honneur d'être toujours fon très-humble ferviteur.

VALERE.

Il feroit affez plaifant qu'il y eût dans Paris une jolie femme qui ne fût pas de ma connoiffance ! ... Parle-moi fincérement. L'original eft-il auffi aimable que le portrait ?

FRONTIN.

Comment, aimable ! favez-vous, Monfieur, que fi quelqu'un pouvoit approcher de vos perfections, je ne trouverois qu'elle feule à vous comparer.

VALERE *confidérant le portrait.*

Mon cœur n'y réfifte pas .... Frontin ; dis-moi le nom de cette belle.

FRONTIN, *à part.*

Ah ! ma foi, me voilà pris fans verd.

VALERE.

Comment s'appelle-t-elle ? Parle donc.

FRONTIN.

Elle s'appelle... elle s'appelle ... elle

ne s'appelle point. C'eſt une fille anonyme, comme tant d'autres.

VALERE.

Dans quels triſtes ſoupçons me jette ce coquin! Se pourroit-il que des traits auſſi charmans ne fuſſent que ceux d'une griſette?

FRONTIN.

Pourquoi non? La beauté ſe plaît à parer des viſages qui ne tirent leur fierté que d'elle.

VALERE.

Quoi, c'eſt...

FRONTIN.

Une petite perſonne bien coquette; bien minaudiere, bien vaine ſans grand ſujet de l'être; en un mot, un vrai petit-maître femelle.

VALERE.

Voilà comment ces faquins de valets parlent des gens qu'ils ont ſervis. Il faut voir cependant. Dis-moi où elle demeure?

FRONTIN.

Bon, demeurer? Eſt-ce que cela demeure jamais?

VALERE.

Si tu m'impatientes... Où loge-t-elle, maraut ?

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, à ne vous point mentir, vous le ſavez tout auſſi bien que moi.

VALERE.

Comment ?

FRONTIN.

Je vous jure que je ne connois pas mieux que vous l'original de ce portrait.

VALERE.

Ce n'eſt pas toi qui l'as placé-là ?

FRONTIN.

Non, la peſte m'étouffe.

VALERE.

Ces idées que tu m'en as données...

FRONTIN.

Ne voyez-vous pas que vous me les fourniſſiez vous-même ? Eſt-ce qu'il y a quelqu'un dans le monde auſſi ridicule que cela ?

VALERE.

Quoi ! je ne pourrai découvrir d'où vient ce portrait ? Le myſtere & la difficulté irritent mon empreſſement. Car, je

je te l'avoue, j'en ſuis très-réellement épris.

FRONTIN *à part.*

La choſe eſt impayable ! Le voilà amoureux de lui-même.

VALERE.

Cependant, Angélique, la charmante Angélique... En vérité, je ne comprends rien à mon cœur, & je veux voir cette nouvelle maîtreſſe avant que de rien déterminer ſur mon mariage.

FRONTIN.

Comment, Monſieur ? Vous ne... Ah ! vous vous moquez.

VALERE.

Non, je te dis très-ſérieuſement que je ne ſaurois offrir ma main à Angélique, tant que l'incertitude de mes ſentimens ſera un obſtacle à notre bonheur mutuel. Je ne puis l'épouſer aujourd'hui ; c'eſt un point réſolu.

FRONTIN.

Oui, chez vous. Mais Monſieur votre pere qui a fait auſſi ſes petites réſolutions à part, eſt l'homme du monde le moins propre à céder aux vôtres ; vous

savez que son foible n'est pas la complaisance.

VALERE.

Il faut la trouver à quelque prix que ce soit. Allons, Frontin, courons, cherchons par-tout.

FRONTIN.

Allons, courons, volons; faisons l'inventaire & le signalement de toutes les jolies filles de Paris. Peste, le bon petit livre que nous aurions-là ! Livre rare, dont la lecture n'endormiroit pas !

VALERE.

Hâtons-nous. Viens achever de m'habiller.

FRONTIN.

Attendez, voici tout-à-propos Monsieur votre pere. Proposons lui d'être de la partie.

VALERE.

Tais-toi, bourreau. Le malheureux contre-tems !

SCENE IV.

LISIMON, VALERE, FRONTIN.

LISIMON, *qui doit toujours avoir le ton brusque.*

HÉBEN, mon fils ?

VALERE.

Frontin, un siege à Monsieur.

LISIMON.

Je veux rester debout. Je n'ai que deux mots à te dire.

VALERE.

Je ne saurois, Monsieur, vous écouter que vous ne soyez assis.

LISIMON.

Que diable ! il ne me plaît pas, moi. Vous verrez que l'impertinent fera des complimens avec son pere.

VALERE.

Le respect...

LISIMON.

Oh ! le respect consiste à m'obéir & à ne me point gêner. Mais, qu'est-ce ? en-

core en déshabillé ? un jour de noces ? Voilà qui eſt joli ? Angélique n'a donc point encore reçu ta viſite ?

VALERE.

J'achevois de me coëffer, & j'allois m'habiller pour me préſenter décemment devant elle.

LISIMON.

Faut-il tant d'appareil pour nouer des cheveux & mettre un habit. Parbleu, dans ma jeuneſſe, nous uſions mieux du tems, & ſans perdre les trois quarts de la journée à faire la roue devant un miroir, nous ſavions à plus juſte titre avancer nos affaires auprès des belles.

VALERE.

Il ſemble, cependant, que quand on veut être aimé, on ne ſauroit prendre trop de ſoin pour ſe rendre aimable, & qu'une parure ſi négligée ne devoit pas annoncer des amans bien occupés du ſoin de plaire.

LISIMON.

Pure ſottiſe. Un peu de négligence ſied quelquefois bien quand on aime. Les femmes nous tenoient plus de compte de

nos empressemens que du tems que nous aurions perdu à notre toilette, & sans affecter tant de délicatesse dans la parure, nous en avions davantage dans le cœur. Mais laissons cela. J'avois pensé à différer ton mariage jusqu'à l'arrivée de Léandre, afin qu'il eût le plaisir d'y assister, & que j'eusse, moi, celui de faire tes noces & celles de ta sœur en un même jour.

VALERE *bas.*

Frontin, quel bonheur!

FRONTIN.

Oui, un mariage reculé; c'est toujours autant de gagné sur le repentir.

LISIMON.

Qu'en dis-tu, Valere? Il semble qu'il ne seroit pas séant de marier la sœur sans attendre le frere; puisqu'il est en chemin.

VALERE.

Je dis, mon pere, qu'on ne peut rien de mieux pensé.

LISIMON.

Ce délai ne te feroit donc pas de peine?

VALERE.

L'empressement de vous obéir surmontera toujours toutes mes répugnances.

LISIMON.

C'étoit pourtant dans la crainte de te mécontenter que je ne te l'avois pas proposé.

VALERE.

Votre volonté n'est pas moins la regle de mes desirs que celle de mes actions. *bas.* Frontin, quel bon-homme de pere!

LISIMON.

Je suis charmé de te trouver si docile, tu en auras le mérite à bon marché; car, par une lettre que je reçois à l'instant, Léandre m'apprend qu'il arrive aujourd'hui.

VALERE.

Hé bien, mon pere?

LISIMON.

Hé bien, mon fils; par ce moyen rien ne sera dérangé.

VALERE.

Comment, vous voudriez le marier en arrivant?

FRONTIN.

Marier un homme tout botté!

LISIMON.

Non pas cela; puisque, d'ailleurs, Lucinde & lui ne s'étant jamais vus, il faut

bien leur laiſſer le loiſir de faire connoiſſance : mais il aſſiſtera au mariage de ſa ſœur, & je n'aurai pas la dureté de faire languir un fils auſſi complaiſant.

VALERE.

Monſieur...

LISIMON.

Ne crains rien ; je connois & j'approuve trop ton empreſſement pour te jouer un auſſi mauvais tour.

VALERE.

Mon pere...

LISIMON.

Laiſſons cela, te dis-je, je devine tout ce que tu pourrois me dire.

VALERE.

Mais, mon pere... j'ai fait... des réflexions...

LISIMON.

Des réflexions, toi ? J'avois tort : je n'aurois pas deviné celui-là. Sur quoi donc, s'il vous plaît, roulent vos méditations ſublimes ?

VALERE.

Sur les inconvéniens du mariage.

FRONTIN.

Voilà un texte qui fournit.

LISIMON.

Un ſot peut réfléchir quelquefois; mais ce n'eſt jamais qu'après la ſottiſe. Je reconnois-là mon fils.

VALERE.

Comment, après la ſottiſe? mais je ne ſuis pas encore marié.

LISIMON.

Apprenez, monſieur le philoſophe, qu'il n'y a nulle différence de ma volonté à l'acte. Vous pouviez moraliſer quand je vous propoſai la choſe, & que vous en étiez vous-même ſi empreſſé. J'aurois de bon cœur écouté vos raiſons. Car, vous ſavez ſi je ſuis complaiſant.

FRONTIN.

Oh! oui Monſieur, nous ſommes là-deſſus en état de vous rendre juſtice.

LISIMON.

Mais aujourd'hui que tout eſt arrêté, vous pouvez ſpéculer à votre aiſe, ce ſera, s'il vous plaît, ſans préjudice de la noce.

VALERE.

La contrainte redouble ma répugnance. Songez, je vous ſupplie, à l'importance de l'affaire. Daignez m'accorder quelques jours...

LISIMON.

Adieu, mon fils; tu feras marié ce foir, ou..... tu m'entends. Comme j'étois la dupe de la fauffe déférence du pendard!

SCENE V.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

CIEL! dans quelle peine me jette fon inflexibilité!

FRONTIN.

Oui; marié ou deshérité! époufer une femme ou la mifere! on balanceroit à moins.

VALERE.

Moi, balancer! Non; mon choix étoit encore incertain, l'opiniâtreté de mon pere l'a déterminé.

FRONTIN.

En faveur d'Angélique?

VALERE.

Tout au contraire.

FRONTIN.

Je vous félicite, Monfieur, d'une réfo-

lution aussi héroïque. Vous allez mourir de faim en digne martyr de la liberté. Mais s'il étoit question d'épouser le portrait ? hem ! le mariage ne vous paroîtroit plus si affreux ?

VALERE.

Non; mais si mon pere prétendoit m'y forcer, je crois que j'y résisterois avec la même fermeté, & je sens que mon cœur me rameneroit vers Angélique si-tôt qu'on m'en voudroit éloigner.

FRONTIN.

Quelle docilité ! Si vous n'héritez pas des biens de Monsieur vôtre pere, vous hériterez au moins de ses vertus. *regardant le portrait.* Ah !

VALERE.

Qu'as-tu ?

FRONTIN.

Depuis notre disgrace, ce portrait me semble avoir pris une physionomie famélique, un certain air alongé.

VALERE.

C'est trop perdre de tems à des impertinences. Nous devrions déjà avoir couru la moitié de Paris. *Il sort.*

FRONTIN.

Au train dont vous allez, vous courrez bientôt les champs. Attendons, cependant, le dénouement de tout ceci; & pour feindre de mon côté une recherche imaginaire, allons-nous cacher dans un cabaret.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, MARTON.

MARTON.

AH! ah, ah, ah! la plaisante scene! qui l'eût jamais prévue? Que vous avez perdu, Mademoiselle, à n'être point ici cachée avec moi quand il s'est si bien épris de ses propres charmes!

ANGÉLIQUE.

Il s'est vu par mes yeux.

MARTON.

Quoi! vous auriez la foiblesse de conserver des sentimens pour un homme capable d'un pareil travers?

ANGÉLIQUE.

Il te paroît donc bien coupable! Qu'a-

t-on, cependant, à lui reprocher que le vice universel de son âge ? Ne crois pas pourtant qu'insensible à l'outrage du Chevalier, je souffre qu'il me préfere ainsi le premier visage qui le frappe agréablement. J'ai trop d'amour pour n'avoir pas de la délicatesse, & Valere me sacrifiera ses folies dès ce jour, ou je sacrifierai mon amour à ma raison.

MARTON.

Je crains bien que l'un ne soit aussi difficile que l'autre.

ANGELIQUE.

Voici Lucinde. Mon frere doit arriver aujourd'hui. Prends bien garde qu'elle ne le soupçonne d'être son inconnu jusqu'à ce qu'il en soit tems.

SCENE VII.

LUCINDE, ANGÉLIQUE, MARTON.

MARTON.

JE gage, Mademoiselle, que vous ne devineriez jamais quel a été l'effet du Portrait ? vous en rirez surement.

LUCINDE.

Eh! Marton, laiſſons-là le portrait; j'ai bien d'autres choſes en tête. Ma chere Angélique, je ſuis déſolée, je ſuis mourante. Voici l'inſtant où j'ai beſoin de tout votre ſecours. Mon pere vient de m'annoncer l'arrivée de Léandre. Il veut que je me diſpoſe à le recevoir aujourd'hui & à lui donner la main dans huit jours.

ANGELIQUE.

Que trouvez-vous donc-là de ſi terrible?

MARTON.

Comment, terrible! Vouloir marier une belle perſonne de dix-huit ans avec un homme de vingt-deux, riche & bienfait! En vérité, cela fait peur, & il n'y a point de fille en âge de raiſon à qui l'idée d'un tel mariage ne donnât la fievre.

LUCINDE.

Je ne veux rien vous cacher; j'ai reçu en même tems une lettre de Cléonte; il ſera inceſſamment à Paris; il va faire agir auprès de mon pere; il me conjure de différer mon mariage : enfin, il m'aime toujours. Ah! ma chere, ſerez-vous inſen-

fible aux alarmes de mon cœur & cette amitié que vous m'avez jurée.....

ANGELIQUE.

Plus cette amitié m'eft chere, & plus je dois fouhaiter d'en voir refferrer les nœuds par votre mariage avec mon frere. Cependant, Lucinde votre repos eft le premier de mes defirs, & mes vœux font encore plus conformes aux vôtres que vous ne penfez.

LUCINDE.

Daignez donc vous rappeller vos promeffes. Faites-bien comprendre à Léandre que mon cœur ne fauroit être à lui; que...

MARTON.

Mon Dieu! ne jurons de rien. Les hommes ont tant de reffources & les femmes tant d'inconftance, que fi Léandre fe mettoit bien dans la tête de vous plaire, je parie qu'il en viendroit à bout malgré vous.

LUCINDE.

Marton!

MARTON.

Je ne lui donne pas deux jours pour

ſupplanter votre inconnu ſans vous en laiſſer même le moindre regret.

LUCINDE.

Allons, continuez... Chere Angélique, je compte ſur vos ſoins ; & dans le trouble qui m'agite, je cours tout tenter auprès de mon pere pour différer, s'il eſt poſſible, un hymen que la préoccupation de mon cœur me fait enviſager avec effroi. *Elle ſort.*

ANGELIQUE.

Je devrois l'arrêter. Mais Liſimon n'eſt pas homme à céder aux ſollicitations de ſa fille, & toutes ſes prieres ne feront qu'affermir ce mariage qu'elle-même ſouhaite d'autant plus qu'elle paroît le craindre. Si je me plais à jouir pendant quelques inſtans de ſes inquiétudes, c'eſt pour lui en rendre l'événement plus doux. Quelle autre vengeance pourroit être autoriſée par l'amitié ?

MARTON.

Je vais la ſuivre ; & ſans trahir notre ſecret l'empêcher, s'il ſe peut, de faire quelque folie ;

SCENE VIII.

ANGELIQUE.

INSENSÉE que je fuis ! mon efprit s'occupe à des badineries pendant que j'ai tant d'affaires avec mon cœur. Hélas ! peut-être qu'en ce moment Valere confirme fon infidélité. Peut-être qu'inftruit de tout & honteux de s'être laiffé furprendre, il offre par dépit fon cœur à quelqu'autre objet. Car voilà les hommes: ils ne fe vengent jamais avec plus d'emportement que quand ils ont le plus de tort. Mais le voici, bien occupé de fon portrait.

SCENE IX.

ANGELIQUE, VALERE.

VALERE *fans voir Angélique.*

JE cours fans favoir où je dois chercher cet objet charmant. L'amour ne guidera-t-il point mes pas ?

ANGELIQUE.

ANGELIQUE *à part.*

Ingrat! il ne les conduit que trop bien.

VALERE.

Ainſi l'amour a toujours ſes peines. Il faut que je les éprouve à chercher la beauté que j'aime, ne pouvant en trouver à me faire aimer.

ANGELIQUE *à part.*

Quelle impertinence! Hélas! comment peut-on être ſi fat & ſi aimable tout à la fois?

VALERE.

Il faut attendre Frontin; il aura peut-être mieux réuſſi. En tout cas, Angélique m'adore...

ANGELIQUE *à part.*

Ah, traître! tu connois trop mon foible.

VALERE.

Après tout, je ſens toujours que je ne perdrai rien auprès d'elle: le cœur, les appas, tout s'y trouve.

ANGELIQUE *à part.*

Il me fera l'honneur de m'agréer pour ſon pis-aller.

VALERE.

Que j'éprouve de bizarrerie dans mes ſentimens ! Je renonce à la poſſeſſion d'un objet charmant & auquel, dans le fond, mon penchant me ramene encore. Je m'expoſe à la diſgrace de mon pere pour m'entêter d'une belle, peut-être indigne de mes ſoupirs, peut-être imaginaire, ſur la ſeule foi d'un portrait tombé des nues & flatté à coup sûr. Quel caprice ! quelle folie ! Mais quoi : la folie & les caprices ne ſont-ils pas le relief d'un homme aimable ? *regardant le portrait.* Que de graces !... Quels traits !... Que cela eſt enchanté !... Que cela eſt divin ! Ah ! qu'Angélique ne ſe flatte pas de ſoutenir la comparaiſon avec tant de charmes.

ANGELIQUE *ſaiſiſſant le portrait.*

Je n'ai garde aſſurément. Mais qu'il me ſoit permis de partager votre admiration. La connoiſſance des charmes de cette heureuſe rivale adoucira du moins la honte de ma défaite.

VALERE.

O ciel !

ANGELIQUE.

Qu'avez-vous donc ? vous paroiſſez

tout interdit Je n'aurois jamais cru qu'un petit-maître fût si aisé à décontenancer.

VALERE.

Ah! cruelle, vous connoissez tout l'ascendant que vous avez sur moi, & vous m'outragez sans que je puisse répondre.

ANGELIQUE.

C'est fort mal fait, en vérité; & régulièrement vous devriez me dire des injures. Allez, Chevalier, j'ai pitié de votre embarras. Voilà votre portrait; & je suis d'autant moins fâchée que vous en aimiez l'original, que vos sentimens sont sur ce point tout-à-fait d'accord avec les miens.

VALERE.

Quoi! vous connoissez la personne...?

ANGELIQUE.

Non-seulement je la connois, mais je puis vous dire qu'elle est ce que j'ai de plus cher au monde.

VALERE.

Vraiment, voici du nouveau, & le langage est un peu singulier dans la bouche d'une rivale.

ANGELIQUE.

Je ne fais ! mais il eſt ſincere. *à part.* S'il ſe pique, je triomphe.

VALERE.

Elle a donc bien du mérite ?

ANGELIQUE.

Il ne tient qu'à elle d'en avoir infiniment.

VALERE.

Point de défaut, ſans doute.

ANGELIQUE.

Oh ! beaucoup. C'eſt une petite perſonne bizarre, capricieuſe, éventée, étourdie, volage, & ſur-tout d'une vanité inſupportable. Mais quoi ! elle eſt aimable avec tout cela, & je prédis d'avance que vous l'aimerez juſqu'au tombeau.

VALERE.

Vous y conſentez donc ?

ANGELIQUE.

Oui.

VALERE.

Cela ne vous fâchera point ?

ANGELIQUE.

Non.

VALERE *à part.*

Son indifférence me déſeſpere. *haut.* Oſerai-je me flatter qu'en ma faveur vous

voudrez bien resserrer encore votre union avec elle ?

ANGELIQUE.

C'est tout ce que je demande.

VALERE *outré.*

Vous dites tout cela avec une tranquillité qui me charme.

ANGELIQUE.

Comment donc ? vous vous plaigniez tout-à-l'heure de mon enjouement, & à présent vous vous fâchez de mon sang-froid. Je ne sais plus quel ton prendre avec vous.

VALERE.

bas. Je creve de dépit. *haut.* Mademoiselle m'accordera-t-elle la faveur de me faire faire connoissance avec elle ?

ANGELIQUE.

Voilà, par exemple, un genre de service que je suis bien sûre que vous n'attendez pas de moi : mais je veux passer votre espérance, & je vous le promets encore.

VALERE.

Ce sera bientôt, au moins ?

ANGELIQUE.

Peut-être dès aujourd'hui.

VALERE.

Je n'y puis plus tenir. *il veut s'en aller.*

ANGELIQUE *à part.*

Je commence à bien augurer de tout ceci; il a trop de dépit pour n'avoir plus d'amour. *haut.* Où allez-vous, Valere ?

VALERE.

Je vois que ma préfence vous gêne, & je vais vous céder la place.

ANGELIQUE.

Ah! point. Je vais me retirer moi-même : il n'eft pas jufte que je vous chaffe de chez vous.

VALERE.

Allez, allez; fouvenez-vous que qui n'aime rien ne mérite pas d'être aimée.

ANGELIQUE.

Il vaut encore mieux n'aimer rien que d'être amoureux de foi-même.

SCENE X.

VALERE.

AMOUREUX de ſoi-même ! Eſt-ce un crime de ſentir un peu ce qu'on vaut? Je ſuis cependant bien piqué. Eſt-il poſſible qu'on perde un amant tel que moi ſans douleur? On diroit qu'elle me regarde comme un homme ordinaire. Hélas ! je me déguiſe en vain le trouble de mon cœur, & je tremble de l'aimer encore après ſon inconſtance. Mais non ; tout mon cœur n'eſt qu'à ce charmant objet. Courons tenter de nouvelles recherches, & joignons au ſoin de faire mon bonheur, celui d'exciter la jalouſie d'Angelique. Mais voici Frontin.

SCENE XI.

VALERE, FRONTIN *ivre.*

FRONTIN.

QUE diable! je ne sais pourquoi je ne puis me tenir; j'ai pourtant fait de mon mieux pour prendre des forces.

VALERE.

Eh bien, Frontin, as-tu trouvé...

FRONTIN.

Oh! oui, Monsieur.

VALERE.

Ah! ciel! seroit-il possible?

FRONTIN.

Aussi j'ai bien eu de la peine.

VALERE.

Hâte-toi donc de me dire...

FRONTIN.

Il m'a fallu courir tous les cabarets du quartier.

VALERE.

Des cabarets!

FRONTIN.

Mais j'ai réussi au-delà de mes espérances.

VALERE.

Conte-moi donc...

FRONTIN.

C'étoit un feu... une mouſſe...

VALERE.

Que diable barbouille cet animal?

FRONTIN.

Attendez que je reprenne la choſe par ordre.

VALERE.

Tais-toi, ivrogne, faquin; ou réponds-moi ſur les ordres que je t'ai donnés au ſujet de l'original du portrait.

FRONTIN.

Ah! oui, l'original. Juſtement. Réjouiſſez-vous, réjouiſſez-vous, vous dis-je.

VALERE.

Hé bien?

FRONTIN.

Il n'eſt déja ni à la Croix blanche, ni au Lyon d'or, ni à la Pomme de pin, ni...

VALERE.

Bourreau, finiras-tu?

FRONTIN.

Patience. Puiſqu'il n'eſt pas-là, il faut qu'il ſoit ailleurs; &... oh, je le trouverai, je le trouverai...

VALERE.

Il me prend des demangeaiſons de l'aſſommer ; ſortons.

SCENE XII.

FRONTIN.

ME voilà, en effet, aſſez joli garçon... Ce plancher eſt diablement raboteux. Où en étois-je? Ma foi, je n'y ſuis plus. Ah! ſi-fait...

SCENE XIII.

LUCINDE, FRONTIN.

LUCINDE.

FRONTIN, où eſt ton maître ?

FRONTIN.

Mais, je crois qu'il ſe cherche actuellement.

LUCINDE.

Comment, il ſe cherche ?

FRONTIN.

Oui, il se cherche pour s'épouser.

LUCINDE.

Qu'est-ce que c'est que ce galimathias?

FRONTIN.

Ce galimathias! vous n'y comprenez donc rien?

LUCINDE.

Non, en vérité.

FRONTIN.

Ma foi, ni moi non plus : je vais pourtant vous l'expliquer, si vous voulez.

LUCINDE.

Comment m'expliquer ce que tu ne comprends pas?

FRONTIN.

Oh! dame, j'ai fait mes études, moi.

LUCINDE.

Il est ivre, je crois. Eh! Frontin, je t'en prie, rappelle un peu ton bon sens; tâche de te faire entendre.

FRONTIN.

Pardi rien n'est plus aisé. Tenez. C'est un portrait... métamor... non, métaphor... oui, métaphorisé. C'est mon maître, c'est une fille... vous avez fait un certain mélange... Car j'ai deviné tout

ça, moi. Hé bien, peut-on parler plus clairement ?

LUCINDE.

Non, cela n'eſt pas poſſible.

FRONTIN.

Il n'y a que mon maître qui n'y comprenne rien. Car il eſt devenu amoureux de ſa reſſemblance.

LUCINDE.

Quoi ! ſans ſe reconnoître ?

FRONTIN.

Oui, & c'eſt bien ce qu'il y a d'extraordinaire.

LUCINDE.

Ah ! je comprends tout le reſte. Et qui pouvoit prévoir cela ? Cours vîte, mon pauvre Frontin, vole chercher ton maître, & dis-lui que j'ai les choſes les plus preſſantes à lui communiquer. Prends garde, ſur-tout, de ne lui point parler de tes devinations. Tiens, voilà pour...

FRONTIN.

Pour boire, n'eſt-ce pas ?

LUCINDE.

Oh non, tu n'en as pas de beſoin.

FRONTIN.

Ce ſera par précaution.

SCENE XIV.

LUCINDE.

NE balançons pas un inſtant, avouons tout; & quoi qu'il m'en puiſſe arriver, ne ſouffrons pas qu'un frere ſi cher ſe donne un ridicule par les moyens mêmes que j'avois employés pour l'en guérir. Que je ſuis malheureuſe! J'ai déſobligé mon frere; mon pere irrité de ma réſiſtance n'en eſt que plus abſolu; mon amant abſent n'eſt point en état de me ſecourir; je crains les trahiſons d'une amie, & les précautions d'un homme que je ne puis ſouffrir : car je le hais ſurement, & je ſens que je préférerois la mort à Léandre.

SCENE XV.

ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGELIQUE.

CONSOLEZ-VOUS, Lucinde, Léandre ne veut pas vous faire mourir. Je vous avoue, cependant, qu'il a voulu vous voir ſans que vous le ſuſſiez.

LUCINDE.

Hélas, tant pis.

ANGELIQUE.

Mais ſavez-vous bien que voilà un tant pis qui n'eſt pas trop modeſte?

MARTON.

C'eſt une petite veine du ſang fraternel.

LUCINDE.

Mon Dieu, que vous êtes méchantes! Après cela, qu'a-t-il dit?

ANGELIQUE.

Il m'a dit qu'il ſeroit au déſeſpoir de vous obtenir contre votre gré.

MARTON.

Il a même ajouté que votre réſiſtance lui faiſoit plaiſir en quelque maniere. Mais

il a dit cela d'un certain air.... Savez-vous qu'à bien juger de vos ſentimens pour lui, je gagerois qu'il n'eſt gueres en reſte avec vous. Haïſſez-le toujours de même, il ne vous rendra pas mal le change.

LUCINDE.

Voilà une façon de m'obéir qui n'eſt pas trop polie.

MARTON.

Pour être poli avec nous autres femmes, il ne faut pas toujours être ſi obéiſſant.

ANGELIQUE.

Le ſeule condition qu'il a miſe à ſa renonciation eſt que vous recevrez ſa viſite d'adieu.

LUCINDE.

Oh, pour cela non; je l'en quitte.

ANGELIQUE.

Ah! vous ne ſauriez lui refuſer cela. C'eſt d'ailleurs un engagement que j'ai pris avec lui. Je vous avertis même confidemment qu'il compte beaucoup ſur le ſuccès de cette entrevue, & qu'il oſe eſpérer qu'après avoir paru à vos yeux vous ne réſiſterez plus à cette alliance.

LUCINDE.

Il a donc bien de la vanité.

MARTON.

Il ſe flatte de vous apprivoiſer.

ANGELIQUE.

Et ce n'eſt que ſur cet eſpoir qu'il a conſenti au traité que je lui ai propoſé.

MARTON.

Je vous réponds qu'il n'accepte le marché que parce qu'il eſt bien ſûr que vous ne le prendrez pas au mot.

LUCINDE.

Il faut être d'une fatuité bien inſupportable. Hé bien, il n'a qu'à paroître : je ſerai curieuſe de voir comment il s'y prendra pour étaler ſes charmes ; & je vous donne ma parole qu'il ſera reçu d'un air... faites-le venir. Il a beſoin d'une leçon ; comptez qu'il la recevra... inſtructive.

ANGELIQUE.

Voyez-vous, ma chere Lucinde, on ne tient pas tout ce qu'on ſe propoſe ; je gage que vous vous radoucirez.

MARTON.

Les hommes ſont furieuſement adroits ; vous verrez qu'on vous appaiſera.

LUCINDE.

LUCINDE.

Soyez en repos là-dessus.

ANGELIQUE.

Prenez-y garde, au moins; vous ne direz pas qu'on ne vous a point avertie.

MARTON.

Ce ne sera pas notre faute si vous vous laissez surprendre.

LUCINDE.

En vérité, je crois que vous voulez me faire devenir folle.

ANGELIQUE.

bas à Marton. La voilà au point. *haut.* Puisque vous le voulez donc, Marton va vous l'amener.

LUCINDE.

Comment?

MARTON.

Nous l'avons laissé dans l'antichambre, il va être ici à l'instant.

LUCINDE.

O cher Cléonte! que ne peux-tu voir la maniere dont je reçois tes rivaux.

SCENE XVI.

ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON, LÉANDRE.

ANGELIQUE.

APPROCHEZ, Léandre, venez apprendre à Lucinde à mieux connoître son propre cœur; elle croit vous haïr, & va faire tous ses efforts pour vous mal recevoir : mais je vous réponds, moi, que toutes ces marques apparentes de haine sont en effet autant de preuves réelles de son amour pour vous.

LUCINDE *toujours sans regarder Léandre.*

Sur ce pied-là, il doit s'estimer bien favorisé, je vous assure; le mauvais petit esprit !

ANGELIQUE.

Allons, Lucinde, faut-il que la colere vous empêche de regarder les gens ?

LÉANDRE.

Si mon amour excite votre haine, connoissez combien je suis criminel. *Il se jette aux genoux de Lucinde.*

LUCINDE.

Ah! Cléonte! Ah! méchante Angélique!

LÉANDRE.

Léandre vous a trop déplu pour que j'ose me prévaloir sous ce nom des graces que j'ai reçues sous celui de Cléonte. Mais si le motif de mon déguisement en peut justifier l'effet, vous le pardonnerez à la délicatesse d'un cœur dont le foible est de vouloir être aimé pour lui-même.

LUCINDE.

Levez-vous, Léandre; un excès de délicatesse n'offense que les cœurs qui en manquent, & le mien est aussi content de l'épreuve, que le vôtre doit l'être du succès. Mais vous, Angélique! ma chere Angélique a eu la cruauté de se faire un amusement de mes peines?

ANGELIQUE.

Vraiment il vous sieroit bien de vous plaindre! Hélas! vous êtes heureux l'un & l'autre, tandis que je suis en proie aux alarmes.

LÉANDRE.

Quoi! ma chere sœur, vous avez songé à mon bonheur, pendant même que

vous aviez des inquiétudes sur le vôtre? Ah ! c'est une bonté que je n'oublierai jamais. *Il lui baise la main.*

SCENE XVII.

LÉANDRE, VALERE, ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON.

VALERE.

QUE ma présence ne vous gêne point. Comment, Mademoiselle? je ne connoissois pas toutes vos conquêtes ni l'heureux objet de votre préférence, & j'aurai soin de me souvenir par humilité qu'après avoir soupiré le plus constamment, Valere a été le plus maltraité.

ANGELIQUE.

Ce seroit mieux fait que vous ne pensez, & vous auriez besoin en effet de quelques leçons de modestie.

VALERE.

Quoi! vous osez joindre la raillerie à l'outrage, & vous avez le front de vous applaudir quand vous devriez mourir de honte?

ANGELIQUE.

Ah! vous vous fâchez; je vous laisse; je n'aime pas les injures.

VALERE.

Non, vous demeurerez; il faut que je jouisse de toute votre honte.

ANGELIQUE.

Hé bien, jouissez.

VALERE.

Car, j'espere que vous n'aurez pas la hardiesse de tenter votre justification.

ANGELIQUE.

N'ayez pas peur.

VALERE.

Et que vous ne vous flattez pas que je conserve encore les moindres sentimens en votre faveur.

ANGELIQUE.

Mon opinion là-dessus ne changera rien à la chose.

VALERE.

Je vous déclare que je ne veux plus avoir pour vous que de la haine.

ANGELIQUE.

C'est fort bien fait.

VALERE *tirant le portrait.*

Et voici désormais l'unique objet de tout mon amour.

ANGELIQUE.

Vous avez raiſon. Et moi je vous déclare que j'ai pour Monſieur, *montrant ſon frere*, un attachement qui n'eſt de gueres inférieur au vôtre pour l'original de ce portrait.

VALERE.

L'ingrate ! Hélas, il ne me reſte plus qu'à mourir !

ANGELIQUE.

Valere, écoutez. J'ai pitié de l'état où je vous vois. Vous devez convenir que vous êtes le plus injuſte des hommes, de vous emporter ſur une apparence d'infidélité dont vous m'avez vous-même donné l'exemple ; mais ma bonté veut bien encore aujourd'hui paſſer par-deſſus vos travers.

VALERE.

Vous verrez qu'on me fera la grace de me pardonner !

ANGELIQUE.

En vérité, vous ne le méritez gueres. Je vais cependant vous apprendre à quel prix je puis m'y réſoudre. Vous m'avez ci-devant témoigné des ſentimens que j'ai payés d'un retour trop tendre pour un in-

grat. Malgré cela, vous m'avez indignement outragée par un amour extravagant, conçu ſur un ſimple portrait, avec toute la légéreté, & j'oſe dire, toute l'étourderie de votre âge & de votre caractere. Il n'eſt pas tems d'examiner ſi j'ai dû vous imiter, & ce n'eſt pas à vous qui êtes coupable qu'il conviendroit de blâmer ma conduite.

VALERE.

Ce n'eſt pas à moi, grands dieux! Mais voyons où tendent ces beaux diſcours.

ANGELIQUE.

Le voici. Je vous ai dit que je connoiſſois l'objet de votre nouvel amour, & cela eſt vrai. J'ai ajouté que je l'aimois tendrement, & cela n'eſt encore que trop vrai. En vous avouant ſon mérite, je ne vous ai point déguiſé ſes défauts. J'ai fait plus, je vous ai promis de vous le faire connoître, & je vous engage à préſent ma parole de le faire dès aujourd'hui, dès cette heure même : car je vous avertis qu'il eſt plus près de vous que vous ne penſez.

VALERE.

Qu'entends-je? quoi, la...

ANGELIQUE.

Ne m'interrompez point, je vous prie. Enfin, la vérité me force encore à vous répéter que cette perſonne vous aime avec ardeur, & je puis vous répondre de ſon attachement comme du mien propre. C'eſt à vous maintenant de choiſir entr'elle & moi, celle à qui vous deſtinez toute votre tendreſſe : choiſiſſez, Chevalier ; mais choiſiſſez dès cet inſtant & ſans retour.

MARTON.

Le voilà, ma foi, bien embarraſſé. L'alternative eſt plaiſante. Croyez-moi, Monſieur, choiſiſſez le portrait ; c'eſt le moyen d'être à l'abri des rivaux.

LUCINDE.

Ah ! Valere, faut-il balancer ſi longtems pour ſuivre les impreſſions du cœur ?

VALERE *aux pieds d'Angélique & jettant le portrait.*

C'en eſt fait ; vous avez vaincu, belle Angélique, & je ſens combien les ſentimens qui naiſſent du caprice ſont inférieurs à ceux que vous inſpirez. (*Marton ramaſſe le portrait.*) Mais, hélas ! quand tout mon cœur revient à vous, puis-je me flatter qu'il me ramenera le vôtre ?

ANGELIQUE.

Vous pourrez juger de ma reconnoiſſance par le ſacrifice que vous venez de me faire. Levez-vous, Valere, & conſidérez bien ces traits.

LÉANDRE *regardant auſſi.*

Attendez donc ! Mais je crois reconnoître cet objet-là... c'eſt... oui, ma foi, c'eſt lui....

VALERE.

Qui, lui ? Dites donc, elle. C'eſt une femme à qui je renonce, comme à toutes les femmes de l'univers, ſur qui Angélique l'emportera toujours.

ANGELIQUE.

Oui, Valere, c'étoit une femme juſqu'ici : mais j'eſpere que ce ſera déſormais un homme, ſupérieur à ces petites foibleſſes qui dégradoient ſon ſexe & ſon caractere.

VALERE.

Dans quelle étrange ſurpriſe vous me jettez !

ANGELIQUE.

Vous devriez d'autant moins méconnoître cet objet que vous avez eu avec lui le commerce le plus intime, & qu'aſ-

ſurément on ne vous accuſera pas de l'avoir négligé. Otez à cette tête cette parure étrange que votre ſœur y a fait ajouter...

VALERE.

Ah ! que vois-je ?

MARTON.

La choſe n'eſt-elle pas claire ? vous voyez le portrait, & voilà l'original.

VALERE.

O ciel ! & je ne meurs pas de honte !

MARTON.

Eh, Monſieur, vous êtes peut-être le ſeul de votre ordre qui la connoiſſiez.

ANGELIQUE.

Ingrat ! avois-je tort de vous dire que j'aimois l'original de ce portrait ?

VALERE.

Et moi je ne veux plus l'aimer que parce qu'il vous adore.

ANGELIQUE.

Vous voulez bien que pour affermir notre réconciliation je vous préſente Léandre mon frere.

LÉANDRE.

Souffrez, Monſieur...

VALERE.

Dieu ! quel comble de félicité ! Quoi ! même quand j'étois ingrat, Angélique n'étoit pas infidelle ?

LUCINDE.

Que je prends de part à votre bonheur ! & que le mien même en est augmenté !

SCENE XVIII.

LISIMON. *Les Acteurs de la Scene précédente.*

LISIMON.

AH ! vous voici tous rassemblés fort à propos. Valere & Lucinde ayant tous deux résisté à leurs mariages, j'avois d'abord résolu de les y contraindre. Mais j'ai réfléchi qu'il faut quelquefois être bon pere, & que la violence ne fait pas toujours des mariages heureux. J'ai donc pris le parti de rompre dès aujourd'hui tout ce qui avoit été arrêté ; & voici les nouveaux arrangemens que j'y substitue. Angelique m'épousera; Lucinde ira dans un

Couvent ; Valere ſera déshérité ; & quant à vous, Léandre, vous prendrez patience, s'il vous plaît.

MARTON.

Fort bien, ma foi ! voilà qui eſt toiſé, on ne peut pas mieux.

LISIMON.

Qu'eſt-ce donc ? vous voilà tous interdits ! Eſt-ce que ce projet ne vous accommode pas ?

MARTON.

Voyez ſi pas un d'eux deſſerrera les dents ! La peſte des ſots amans & de la ſotte jeuneſſe dont l'inutile babil ne tarit point, & qui ne ſavent trouver un mot dans une occaſion néceſſaire !

LISIMON.

Allons, vous ſavez tous mes intentions ; vous n'avez qu'à vous y conformer.

LÉANDRE.

Eh, Monſieur ! daignez ſuſpendre votre courroux. Ne liſez-vous pas le repentir des coupables dans leurs yeux. & dans leur embarras, & voulez-vous confondre les innocens dans la même punition ?

LISIMON.

Ça, je veux bien avoir la foibleſſe

d'éprouver leur obéiſſance encore une fois Voyons un peu. Eh bien, Monſieur Valere, faites-vous toujours des réflexions ?

VALERE.

Oui mon pere; mais au lieu des peines du mariage, elles ne m'en offrent plus que les plaiſirs.

LISIMON.

Oh, oh! vous avez bien changé de langage! Et toi, Lucinde, aimes-tu toujours bien ta liberté?

LUCINDE.

Je ſens, mon pere, qu'il peut être doux de la perdre ſous les loix du devoir.

LISIMON.

Ah! les voilà tous raiſonnables. J'en ſuis charmé. Embraſſez-moi, mes enfans, & allons conclure ces heureux hyménées. Ce que c'eſt qu'un coup d'autorité frappé à propos!

VALERE.

Venez, belle Angelique; vous m'avez guéri d'un ridicule qui faiſoit la honte de ma jeuneſſe : & je vais déſormais éprouver près de vous que quand on aime bien, on ne ſonge plus à ſoi-même.

L'ENGAGEMENT
TÉMÉRAIRE,
COMEDIE EN VERS.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

Rien n'est plus plat que cette Piece. Cependant j'ai gardé quelque attachement pour elle, à cause de la gaîté du troisieme Acte & de la facilité avec laquelle elle fut faite en trois jours, grace à la tranquillité & au contentement d'esprit, où je vivois alors sans connoître l'art d'écrire & sans aucune prétention. Si je fais moi-même l'Édition générale, j'espere avoir assez de raison pour en retrancher ce barbouillage, sinon je laisse à ceux que j'aurai chargé de cette entreprise le soin de juger de ce qu'il convient, soit à ma mémoire, soit au goût présent du Public.

ACTEURS.

DORANTE, } Amis.
VALERE, }

ISABELLE, Veuve.

ÉLIANTE, Cousine d'Isabelle.

LISETTE, Suivante d'Isabelle.

CARLIN, Valet de Dorante.

UN NOTAIRE.

UN LAQUAIS.

La Scene est dans le Château d'Isabelle.

L'ENGAGEMENT
TÉMÉRAIRE,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, ELIANTE.

ISABELLE.

L'HYMEN va donc, enfin, ſerrer des nœuds ſi doux :
Valere, à ſon retour, doit être votre époux,
Vous allez être heureuſe. Ah! ma chere Eliante!

ELIANTE.

Vous ſoupirez ? Hé bien! Si l'exemple vous tente,

Dorante vous adore & vous le voyez bien.
Pourquoi gêner ainſi votre cœur & le ſien?
Car, vous l'aimez un peu : du moins, je
le ſoupçonne.

ISABELLE.

Non, l'hymen n'aura plus de droits ſur
ma perſonne,
Couſine ; un premier choix m'a trop mal
réuſſi.

ELIANTE.

Prenez votre revanche en faiſant celui-ci.

ISABELLE.

Je veux ſuivre la loi que j'ai ſu me preſ-
crire ;
Ou du moins...... Car Dorante a voulu
me ſéduire,
Sous le feint nom d'ami s'emparer de mon
cœur.
Serois-je donc ainſi la dupe d'un trompeur,
Qui par le ſuccès même en ſeroit plus cou-
pable ?
Et qui l'eſt trop, peut-être.

ELIANTE.

Il eſt donc pardonnable.

ISABELLE.

Point ; il ne m'aura pas trompée impu-
nément.

Il vient. Éloignons-nous, ma Cousine, un moment.

Il n'est pas de son but aussi près qu'il le pense,

Et je veux à loisir méditer ma vengeance.

SCENE II.

DORANTE.

ELLE m'évite encor ! Que veut dire ceci ?

Sur l'état de son cœur quand ferai-je éclairci ?

Hazardons de parler...... Son humeur m'épouvante....

Carlin connoît beaucoup sa nouvelle Suivante ;

Je veux...... *Il apperçoit Carlin.* Carlin ?

SCENE III.

CARLIN, DORANTE.

CARLIN.

MONSIEUR?

DORANTE.

Vois-tu bien ce château?

CARLIN.

Oui, depuis fort long-tems.

DORANTE.

Qu'en dis-tu?

CARLIN.

Qu'il eſt beau.

DORANTE.

Mais encor?

CARLIN.

Beau, très-beau, plus beau qu'on ne peut être.

Que diable!

DORANTE.

Et ſi bientôt j'en devenois le maître,
T'y plairois-tu?

CARLIN.

Selon; s'il nous reſtoit garni.

Cuisine foisonnante, & cellier bien fourni.
Pour vos amusemens, Isabelle, Eliante.
Pour ceux du sieur Carlin, Lisette la suivante :
Mais, oui, je m'y plairois.

DORANTE.

Tu n'es pas dégoûté.
Hé bien, réjouis-toi, car il est......

CARLIN.

acheté ?

DORANTE.

Non, mais gagné bientôt.

CARLIN.

Bon! par quelle aventure?
Isabelle n'est pas d'âge ni de figure
A perdre ses châteaux en quatre coups de dé.

DORANTE.

Il est à nous, te dis-je, & tout est décidé
Déjà dans mon esprit....

CARLIN.

Peste! la belle emplette!
Résolue à part-vous? c'est une affaire faite,
Le château désormais ne sauroit nous manquer.

DORANTE.

Songe à me seconder au lieu de te moquer.

CARLIN.

Oh! Monſieur, je n'ai pas une tête ſi vive;
Et j'ai tant de lenteur dans l'imaginative,
Que mon eſprit groſſier toujours dans l'embarras,
Ne fait jamais jouir des biens que je n'ai pas :
Je ſerois un Créſus ſans cette mal-adreſſe.

DORANTE.

Sais-tu mon tendre ami, qu'avec ta gentilleſſe
Tu pourrois bien, pour prix de ta moralité :
Attirer ſur ton dos quelque réalité

CARLIN.

Ah! de moraliſer je n'ai plus nulle envie.
Comme on te traite, hélas! pauvre philoſophie!
Çà, vous pouvez parler; j'écoute ſans ſouffler.

DORANTE.

Apprends-donc un ſecret qu'à tous il faut céler,
Si tu le peux, du moins.

CARLIN.

Rien ne m'eſt plus facile.

DORANTE.

Dieu le veuille! En ce cas tu pourras m'être utile.

CARLIN.

Voyons.

DORANTE.

J'aime Isabelle.

CARLIN.

Oh ! quel secret ! Ma foi
Je le savois sans vous.

DORANTE.

Qui te l'a dit ?

CARLIN.

Vous.

DORANTE.

Moi ?

CARLIN.

Oui, vous : vous conduisez avec tant de mystere
Vos intrigues d'amour, qu'en cherchant à les taire,
Vos airs mystérieux, tous vos tours & retours
En instruisent bientôt la ville & les faux-bourgs.
Passons. A votre amour la Belle répond-elle ?

DORANTE.

Sans doute.

CARLIN.

Vous croyez être aimé d'Isabelle ?
Quelle preuve avez-vous du bonheur de vos feux ?

DORANTE.

Parbleu ! Messeu Carlin, vous êtes curieux !

CARLIN.

Oh ! ce ton-là, ma foi, sent la bonne fortune ;
Mais trop de confiance en fait manquer plus d'une,
Vous le savez fort bien.

DORANTE.

Je suis sûr de mon fait,
Isabelle en tout lieu me fuit.

CARLIN.

Mais en effet
C'est de sa tendre ardeur une preuve constante !

DORANTE.

Ecoute jusqu'au bout. Cette veuve charmante
A la fin de son deuil déclara sans retour
Que son cœur pour jamais renonçoit à l'amour.
Presque dès ce moment mon ame en fut touchée ;

Je la vis, je l'aimai; mais toujours attachée
Au vœu qu'elle avoit fait, je ſentis qu'il faudroit
Ménager ſon eſprit par un détour adroit :
Je feignis pour l'hymen beaucoup d'antipathie,
Et réglant mes diſcours ſur ſa philoſophie,
Sous le tranquille nom d'une douce amitié,
Dans ſes amuſemens je fus mis de moitié.

CARLIN.

Peſte ! ceci va bien. En amuſant les Belles
On vient au ſérieux. Il ſaut rire auprès d'elles ;
Ce qu'on fait en riant eſt autant d'avancé.

DORANTE.

Dans ces ménagemens plus d'un an s'eſt paſſé.
Tu peux bien te douter qu'après toute une année
On eſt plus familier qu'après une journée ;
Et mille aimables jeux ſe paſſent entre amis,
Qu'avec un étranger on n'auroit pas permis.
Or, depuis quelque tems j'apperçois qu'Iſabelle
Se comporte avec moi d'une façon nouvelle.

Sa coufine toujours me reçoit de même
œil ;
Mais fous l'air affecté d'un favorable ac-
cueil,
Avec tant de réferve Ifabelle me traite ;
Qu'il faut, ou qu'en fecret prévoyant fa
défaite,
Elle veuille éviter de m'en faire l'aveu,
Ou que d'un autre amant elle approuve
le feu.

CARLIN.

Eh ! qui voudriez-vous qui pût ici lui
plaire ?
Il n'entre en ce Château que vous feul &
Valere,
Qui près de la coufine en efclave enchaîné,
Va bientôt par l'hymen voir fon feu cou-
ronné.

DORANTE.

Moi donc, n'appercevant aucun rival à
craindre,
Ne dois-je pas juger que, voulant fe con-
traindre,
Ifabelle aujourd'hui cherche à m'en im-
pofer
Sur le progrès d'un feu qu'elle veut dé-
guifer ?

Mais avec quelque ſoin qu'elle cache ſa
flamme ,
Mon cœur a pénétré le ſecret de ſon ame ,
Ses yeux ont ſur les miens lancé ces traits
charmans ,
Préſages fortunés du bonheur des amans.
Je ſuis aimé , te dis-je , un retour plein de
charmes
Paye enfin mes ſoupirs , mes tranſports
& mes larmes.

CARLIN.

Economiſez mieux ces exclamations ;
Il eſt , pour les placer , d'autres occaſions
Où cela fait merveille. Or , quant à notre
affaire ,
Je ne vois pas encor ce que mon miniſtere ,
Si vous êtes aimé , peut en votre faveur ;
Que vous faut-il de plus ?

DORANTE.

L'aveu de mon bonheur.
Il faut qu'en ce Château...... Mais j'ap-
perçois Liſette.
Va m'attendre au logis. Sur-tout , bouche
diſcrette.

CARLIN.

Vous offenſez , Monſieur , les droits de
mon métier.

On doit choisir son monde & puis s'y confier.

DORANTE *le rappellant.*

Ah ! j'oubliois.... Carlin ? j'ai reçu de Valere
Une Lettre d'avis que pour certaine affaire
Qu'il ne m'explique pas, il arrive aujourd'hui,
S'il vient, cours aussi-tôt m'en avertir ici.

SCENE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

AH ! c'est toi belle enfant ? Et bon jour ma Lisette,
Comment vont les galans ? A ta mine coquette
On pourroit bien gager au moins pour deux ou trois :
Plus le nombre en est grand & mieux on fait son choix.

LISETTE.

Vous me prêtez, Monsieur, un petit caractere,

Mais fort joli, vraiment !

DORANTE.

Bon, bon ! point de colere.
Tiens, avec ces traits-là, Lisette, par ta foi
Peux-tu défendre aux gens d'être amoureux de toi ?

LISETTE.

Fort bien. Vous débitez la fleurette à merveilles,
Et vos galans discours enchantent les oreilles.
Mais au fait, croyez-moi.

DORANTE.

Parbleu ! tu me ravis ;

Feignant de vouloir l'embrasser.

J'aime à te prendre au mot.

LISETTE.

Tout doux, Monsieur !

DORANTE.

Tu ris

Et je veux rire aussi.

LISETTE.

Je le vois. Malepeste !
Comme à m'interpréter, Monsieur, vous êtes leste !
Je m'entends autrement, & sais qu'auprès de nous

Ce jargon féduifant de Meffieurs tels que
vous,
Montre, par ricochet, où le difcours
s'adreffe.

DORANTE.

Quoi ! tu penferois donc qu'épris de ta
maîtreffe......

LISETTE.

Moi ? je ne penfe rien, mais fi vous m'en
croyez
Vous porterez ailleurs des feux trop mal
payés.

DORANTE, *vivement.*

Ah ! je l'avois prévu ! l'ingrate a vu ma
flamme,
Et c'eft pour m'accabler qu'elle a lu dans
mon ame.

LISETTE.

Qui vous a dit cela ?

DORANTE.

Qui me l'a dit ! c'eft toi.

LISETTE.

Moi ? je n'y fonge pas.

DORANTE.

Comment ?

LISETTE.

Non, par ma foi.

DORANTE.

DORANTE.

Et ces feux mal payés eſt-ce un rêve ? eſt-ce un conte ?

LISETTE.

Diantre ! comme au cerveau d'abord le feu vous monte !
Je ne m'y frotte plus.

DORANTE.

Ah ! daigne m'éclaircir.
Quel plaiſir peux-tu prendre à me faire ſouffrir ?

LISETTE.

Et pourquoi ſi long-tems, vous, me faire myſtere
D'un ſecret dont je dois être dépoſitaire ?
J'ai voulu vous punir par un peu de ſouci.
Iſabelle n'a rien apperçu juſqu'ici.

à part. *haut.*

C'eſt mentir. Mais gardez qu'elle ne vous ſoupçonne ;
Car je doute en ce cas que ſon cœur vous pardonne.
Vous ne ſauriez penſer juſqu'où va ſa fierté.

DORANTE.

Me voilà retombé dans ma perplexité.

LISETTE.

Elle vient. Essayez de lire dans son ame;
Et sur-tout avec soin cachez lui votre flâme;
Car vous êtes perdu si vous la laissez voir.

DORANTE.

Hélas! tant de lenteur me met au déses-poir.

SCENE V.

ISABELLE, DORANTE, LISETTE.

ISABELLE.

AH! Dorante, bon jour. Quoi! tous deux tête-à-tête!
Eh mais! vous faisiez donc votre cour à Lisette?
Elle est vraiment gentille & de bon en-tretien.

DORANTE.

Madame, il me suffit qu'elle vous appar-tient
Pour rechercher en tout le bonheur de lui plaire.

ISABELLE.

Si c'eſt-là votre objet, rien ne vous reſte
à faire,
Car Liſette s'attache à tous mes ſentimens.

DORANTE.

Ah ! Madame !.....

ISABELLE.

Oh ! ſur-tout, quittons les complimens;
Et laiſſons aux amans ce vulgaire langage.
La ſincere amitié de ſon froid étalage
A toujours dédaigné le fade & vain ſecours:
On n'aime point aſſez quand on le dit tou-
jours.

DORANTE.

Ah ! du moins une fois, heureux qui peut
le dire.

LISETTE, *bas.*

Taiſez-vous donc, jaſeur.

ISABELLE.

J'oſerois bien prédire
Que, ſur le ton touchant dont vous vous
exprimez,
Vous aimerez bientôt, ſi déjà vous n'aimez.

DORANTE.

Moi, Madame?

ISABELLE.

Oui, vous.

DORANTE.

Vous me raillez, fans doute.

LISETTE, *à part.*

Oh ! ma foi, pour le coup mon homme eft en déroute.

ISABELLE.

Je crois lire en vos yeux des fymptomes d'amour.

DORANTE.

(*haut à Lifette avec affectation.*)

Madame, en vérité..... Pour lui faire ma cour,
Faut-il en convenir ?

LISETTE, *bas.*

Bravo, prenez courage.

Haut à Dorante.

Mais il faut bien, Monfieur, aider au badinage.

ISABELLE.

Point ici de détour : parlez-moi franchement ;
Seriez-vous amoureux ?

LISETTE, *bas, vivement.*

Gardez de...

DORANTE.

Non vraiment,
Madame, il me déplaît fort de vous contredire.

ISABELLE.

Sur ce ton pofitif, je n'ai plus rien à dire ;
Vous ne voudriez pas, je crois, m'en impofer.

DORANTE.

J'aimerois mieux mourir que de vous abufer.

LISETTE, *bas.*

Il ment, ma foi, fort bien ; j'en fuis affez contente,

ISABELLE.

Ainfi donc, votre cœur qu'aucun objet ne tente,
Les a tous dédaignés, & jufques aujourd'hui
N'en a point rencontré qui fût digne de lui.

DORANTE, *à part.*

Ciel ! fe vit-on jamais en pareille détreffe !

LISETTE.

Madame, il n'ofe pas, par pure politeffe
Donner à ce difcours fon approbation ;
Mais je fais que l'amour eft fon averfion.
Bas à Dorante. Il faut ici du cœur,

ISABELLE.

Eh bien, j'en fuis charmée,
Voilà notre amitié pour jamais confirmée,
Si ne fentant, du moins, nul penchant à l'amour,

Vous y voulez pour moi renoncer ſans
retour.

LISETTE.

Pour vous plaire, Madame, il n'eſt rien
qu'il ne faſſe.

ISABELLE.

Vous répondez pour lui? c'eſt de mau-
vaiſe grace.

DORANTE.

Hélas! j'approuve tout; dictez vos vo-
lontés.
Tous vos ordres par moi ſeront exécutés.

ISABELLE.

Ce ne ſont point des loix, Dorante, que
j'impoſe,
Et ſi vous répugnez à ce que je propoſe,
Nous pouvons dès ce jour nous quitter
bons amis.

DORANTE.

Ah! mon goût à vos vœux ſera toujours
ſoumis.

ISABELLE.

Vous êtes complaiſant; je veux être in-
dulgente,
Et pour vous en donner une preuve évi-
dente,
Je déclare à préſent qu'un ſeul jour, un
objet

Doivent borner le vœu qu'ici vous avez fait.
Tenez pour ce jour ſeul votre cœur en défenſe ;
Évitez de l'amour juſques à l'apparence ;
Envers un ſeul objet que je vous nommerai ;
Réſiſtez aujourd'hui, demain je vous ferai
Un don......

DORANTE, *vivement.*

A mon choix ?

ISABELLE.

Soit, il faut vous ſatisfaire ;
Et je vous laiſſerai régler votre ſalaire.
Je n'en excepte rien que les loix de l'honneur,
Je voudrois que le prix fût digne du vainqueur.

DORANTE.

Dieux ! quels légers travaux pour tant de récompenſe !

ISABELLE.

Oui, mais ſi vous manquez un moment de prudence,
Le moindre acte d'amour, un ſoupir, un regard,
Un trait de jalouſie, enfin, de votre part,

Vous privent à l'inſtant du droit que je
vous laiſſe :
Je punirai ſur moi votre propre foibleſſe,
En vous voyant alors pour la derniere fois.
Telles ſont du pari les immuables loix.

DORANTE.

Ah ! que vous m'épargnez de mortelles
alarmes !
Mais quel eſt donc enfin cet objet plein
de charmes
Dont les attraits pour moi ſont tant à re-
douter ?

ISABELLE.

Votre cœur aiſément pourra les rebuter ;
Ne craignez rien.

DORANTE.

Et c'eſt ?

ISABELLE.

C'eſt moi.

DORANTE.

Vous ?

ISABELLE.

Oui, moi-même.

DORANTE.

Qu'entends-je ?

ISABELLE.

D'où vous vient cette ſurpriſe extrême ?

Si le combat avoit moins de facilité
Le prix ne vaudroit pas ce qu'il auroit coûté.

LISETTE.

Mais regardez-le donc ; sa figure est à peindre !

DORANTE, *à part.*

Non ; je n'en reviens pas. Mais il faut me contraindre.
Cherchons en cet instant à remettre mes sens.
Mon cœur contre soi-même a lutté trop long-tems ;
Il faut un peu de treve à cet excès de peine.
La cruelle a trop vu le penchant qui m'entraîne,
Et je ne sais prévoir, à force d'y penser,
Si l'on veut me punir ou me récompenser.

SCENE VI.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

DE ce pauvre garçon le ſort me touche l'ame.
Vous vous plaiſez par trop à maltraiter ſa flâme,
Et vous le puniſſez de ſa fidélité.

ISABELLE.

Va, Liſette; il n'a rien qu'il n'ait bien mérité.
Quoi! pendant ſi long-tems il m'aura pu ſéduire?
Dans ſes pieges adroits il m'aura ſu conduire?
Il aura, ſous le nom d'une douce amitié....

LISETTE.

Fait proſpérer l'amour?

ISABELLE.

Et j'en aurois pitié?
Il faut que ces trompeurs trouvent dans nos caprices

Le juſte châtiment de tous leurs artifices.
Tandis qu'ils ſont amans, ils dépendent de nous ;
Leur tour ne vient que trop ſi-tôt qu'ils ſont Epoux !

LISETTE.

Ce ſont bien, il eſt vrai, les plus francs hypocrites !
Ils vous ſavent long-tems faire les chatemites :
Et puis gare la griffe ; oh ! d'avance auprès d'eux
Prenons notre revanche.

ISABELLE.

en ſoi-même. Oui, le tour eſt heureux.
à Liſette.
Je médite à Dorante une aſſez bonne piece
Où nous aurons beſoin de toute ton adreſſe.
Valere en peu de jours doit venir de Paris ?

LISETTE.

Il arrive aujourd'hui, Dorante en a l'avis.

ISABELLE.

Tant mieux, à mon projet cela vient à merveilles.

LISETTE.

Or expliquez-nous donc la ruſe ſans pareilles.

ISABELLE.

Valere & ma Couſine unis d'un même amour
Doivent ſe marier peut-être dès ce jour:
Je veux de mon deſſein la faire confidente.

LISETTE.

Que ferez-vous, hélas ! de la pauvre Eliante ?
Elle gâtera tout. Avez-vous oublié
Qu'elle eſt la bonté même, & que peu délié
Son eſprit n'eſt pas fait pour le moindre artifice,
Et moins encor ſon cœur pour la moindre malice ?

ISABELLE.

Tu dis fort bien, vraiment; mais pourtant mon projet
Demanderoit..... attends..... mais oui; voilà le fait.
Nous pouvons aiſément la tromper elle-même;

Cela n'en fait que mieux pour notre ftratagême.

LISETTE.

Mais fi Dorante, enfin, par l'amour emporté,
Tombe dans quelque piege où vous l'aurez jetté,
Vous ne poufferez pas, du moins, la raillerie
Plus loin que ne permet une plaifanterie ?

ISABELLE.

Qu'appelles-tu, plus loin, Ce font ici des jeux,
Mais dont l'événement doit être férieux.
Si Dorante eft vainqueur & fi Dorante m'aime
Qu'il demande ma main, il l'a dès l'inftant même :
Mais fi fon foible cœur ne peut exécuter
La loi que par ma bouche il s'eft laiffé dicter;
Si fon étourderie un peu trop loin l'entraîne,
Un éternel adieu va devenir la peine
Dont je me vengerai de fa féduction,
Et dont je punirai fon indifcrétion.

LISETTE.

Mais s'il ne commettoit qu'une faute lé-
gere
Pour qui la moindre peine est encor trop
sévere ?

ISABELLE.

D'abord, à ses dépens nous nous amuse-
rons,
Puis nous verrons après ce que nous en
ferons.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

OUI tout a réussi, Madame, par mer-
veilles.
Eliante écoutoit de toutes ses oreilles,
Et sur nos propos feints, dans sa vaine
terreur

Nous donne bien, je pense, au Diable de
bon cœur.

ISABELLE.

Elle croit tout de bon que j'en veux à
Valere ?

LISETTE.

Et que trouvez-vous là que de fort ordi-
naire ?
D'une amie en secret s'approprier l'amant,
Dame ! attrape qui peut.

ISABELLE.

Ah ! très-assurément
Ce procédé va mal avec mon caractere.
D'ailleurs.....

LISETTE.

Vous n'aimez point l'amant qui
sait lui plaire,
Et la vertu vous dit de lui laisser son bien.
Ah ! qu'on est généreux quand il n'en
coûte rien !

ISABELLE.

Non, quand je l'aimerois je ne suis pas
capable....

LISETTE.

Mais croyez-vous au fond d'être bien
moins coupable ?

ISABELLE.

Le tour, je te l'avoue, eſt malin.

LISETTE.

Très-malin.

ISABELLE.

Mais.....

LISETTE.

. Les frais en ſont faits, il faut en voir
la fin,

N'eſt-ce pas ?

ISABELLE.

Oui, je vais faire la fauſſe lettre.
A Valere feignant de la vouloir remettre
Tu tâcheras tantôt, mais très-adroitement,
Qu'elle parvienne aux mains de Dorante.

LISETTE.

Oh! vraiment
Carlin eſt ſi nigaud que......

ISABELLE.

Le voici lui-même.
Rentrons. Il vient à point pour notre ſtra-
tagême.

SCENE II.

SCENE II.

CARLIN.

VALERE eſt arrivé, moi j'accours à l'inſtant ;
Et voilà la façon dont Dorante m'attend.
Où diable le chercher ? Hom, qu'il m'en doit de belles !
On dit qu'au dieu Mercure on a donné des aîles :
Il en faut en effet pour ſervir un amant,
S'il ne nourrit ſon monde aſſez légérement
Pour compenſer cela. Quelle maudite vie
Que d'être aſſujettis à tant de fantaiſies !
Parbleu ! Ces maîtres-là ſont de plaiſans ſujets !
Ils prennent, par ma foi, leurs gens pour leurs valets !

SCENE III.

ELIANTE, CARLIN.

ELIANTE.

CIEL que viens-je d'entendre ! & qui voudra le croire ?
Inventa-t-on jamais perfidie aussi noire ?

CARLIN.

Eliante paroît ; elle a les yeux en pleurs !
A qui diable en a-t-elle ?

ELIANTE.

A de telles noirceurs
Qui pourroit reconnoître Isabelle & Valere ?

CARLIN.

Ceci couvre à coup sûr quelque nouveau mystere.

ELIANTE.

Ah ! Carlin, qu'à propos je te rencontre ici !

CARLIN.

Et moi, très-à-propos je vous y trouve aussi,

Madame, si je puis vous y marquer mon
zele.

ELIANTE.

Cours appeller Dorante & dis-lui qu'Isabelle,
Lisette, & son ami nous trahissent tous trois.

CARLIN.

Je le cherche moi-même, & déjà par deux fois
J'ai couru jusqu'ici pour lui pouvoir apprendre
Que Valere au logis est resté pour l'attendre.

ELIANTE.

Valere? Ah! le perfide! il méprise mon cœur,
Il épouse Isabelle, & sa coupable ardeur
A son ami Dorante arrachant sa maîtresse,
Outrage en même tems l'honneur & la tendresse.

CARLIN.

Mais de qui tenez-vous un si bizarre fait?
Il faut se défier des rapports qu'on nous fait.

ELIANTE.

J'en ai, pour mon malheur, la preuve trop certaine.
J'étois par pur hazard dans la chambre prochaine ;
Iſabelle & Liſette arrangeoient leur complot.
A travers la cloiſon, juſques au moindre mot
J'ai tout entendu.....

CARLIN.

Mais, c'eſt de quoi me confondre!
A cette preuve-là je n'ai rien à répondre.
Que puis-je, cependant, faire pour vous ſervir ?

ELIANTE.

Liſette en peu d'inſtans ſûrement doit ſortir
Pour porter à Valere elle-même une lettre
Qu'Iſabelle en ſes mains tantôt a dû remettre.
Tâche de la ſurprendre, ouvre-la, porte-la
Sur-le-champ à Dorante ; il pourra voir par-là
De tout leur noir complot la trame criminelle,
Qu'il tâche à prévenir cette injure cruelle,
Mon outrage eſt le ſien.

CARLIN.

Madame, la douleur

Que je reſſens pour vous dans le fond de mon cœur..

Allume dans mon ame.... une telle colere.....

Que mon eſprit.... ne peut.... ſi je tenois Valere.....

Suffit..... je ne dis rien..... Mais, ou nous ne pourrons,

Madame, vous ſervir..... ou nous vous ſervirons.

ELIANTE.

De mon juſte retour tu peux tout te promettre.

Liſette va venir: ſouviens-toi de la lettre.

Un autre procédé ſeroit plus généreux,

Mais contre les trompeurs on peut agir comme eux.

Faute d'autre moyen pour le faire connoître,

C'eſt en le trahiſſant qu'il faut punir un traître.

SCENE IV.

CARLIN.

SOUVIENS-TOI ! C'eſt bien dit : mais pour exécuter
Le vol qu'elle demande, il y faut méditer.
Liſette n'eſt pas grue, & le diable m'emporte
Si l'on prend ce qu'elle a que de la bonne ſorte.
Je n'y vois qu'embarras. Examinons pourtant
Si l'on ne pourroit point..... Le cas eſt important ;
Mais il s'agit ici de ne point nous commettre,
Car mon dos..... C'eſt Liſette, & j'apperçois la lettre.
Eliante, ma foi, ne s'eſt trompée en rien.

SCENE V.

CARLIN, LISETTE *avec une Lettre dans le sein.*

LISETTE, *à part.*

VOILÀ déjà mon drôle aux aguets ; tout va bien.

CARLIN.

A part. Hazardons l'aventure. *Haut.* Et comment va, Lisette ?

LISETTE.

Je ne te voyois pas ; on diroit qu'en vedette
Quelqu'un t'auroit mis-là pour détrousser les gens.

CARLIN.

Mais, j'aimerois assez à piller les passans
Qui te ressembleroient.

LISETTE.

Aussi peu redoutables ?

CARLIN.

Non, des gens qui seroient autant que toi volables.

LISETTE.

Que leur volerois-tu, pauvre enfant, je n'ai rien ?

CARLIN.

Carlin de ces riens-là s'accommoderoit bien.
Par exemple, d'abord je tâcherois de prendre ..... *essayant d'escamoter la lettre.*

LISETTE.

Fort bien, mais de ma part tâchant de me défendre,
Vous ne prendriez rien, du moins pour le moment. *Elle met la lettre dans la poche de son tablier du côté de Carlin.*

CARLIN.

Il faudroit donc tâcher de m'y prendre autrement.
Qu'est-ce que cette lettre ? où vas-tu donc la mettre ?

LISETTE, *feignant d'être embarrassée.*

Cette lettre, Carlin ? Eh ! mais, c'est une lettre.....
Que je mets dans ma poche.

CARLIN.

Oh ! vraiment ! je le vois.
Mais voudrois-tu me dire à qui.... *Il tâche encore de prendre la lettre.*

LISETTE, *mettant la lettre dans l'autre poche opposée à Carlin.*

Déjà deux fois
Vous avez essayé de la prendre par ruse.
Je voudrois bien savoir.....

CARLIN.

Je te demande excuse;
Je dois à tes secrets ne prendre aucune part.
Je voulois seulement savoir si par hazard
Cette lettre n'est point pour Valere ou Dorante.

LISETTE.

Et si c'étoit pour eux....

CARLIN.

D'abord, je me présente;
Ainsi que je ferois même en tout autre cas,
Pour la porter moi-même & vous sauver des pas.

LISETTE.

Elle est pour d'autres gens.

CARLIN.

Tu mens; voyons la lettre.

LISETTE.

Et si vous la donnant, je vous faisois promettre
De ne la point montrer, me le tiendriez-vous?

CARLIN.

Oui, Lifette, en honneur, j'en jure à tes
genoux.

LISETTE.

Vous m'apprenez comment il faudra me
conduire :
De ne la point montrer on a fu me pref-
crire,
J'ai promis en honneur.

CARLIN.

Oh ! c'eft un autre point :
Ton honneur & le mien ne fe reffemblent
point.

LISETTE.

Ma foi, Monfieur Carlin, j'en ferois très-
fâchée.
Voyez l'impertinent.

CARLIN.

Ah ! vous êtes cachée !
Je connois maintenant quel eft votre motif.
Votre efprit en détours feroit moins in-
ventif,
Si la lettre touchoit un autre que vous-
même ;
Un traître de rival eft l'objet du ftrata-
gême,

Et j'ai, pour mon malheur, trop ſu le pénétrer,
Par vos précautions pour ne la point montrer.

LISETTE.

Il eſt vrai; d'un rival devenue amoureuſe,
De vos ſoins déſormais je ſuis peu curieuſe.

CARLIN, *en déclamant.*

Oui, perfide, je vois que vous me trahiſſez.
Sans retour pour mes ſoins, pour mes travaux paſſés.
Quand je vous promenois par toutes les guinguettes,
Lorſque je vous aidois à pliſſer vos cornettes,
Quand je vous faiſois voir la foire ou l'Opéra,
Toujours, me diſiez-vous, notre amour durera.
Mais déjà d'autres feux ont chaſſé de ton ame
Le charmant ſouvenir de ton ancienne flâme.
Je ſens que le regret m'accable de vapeurs;
Barbare, ç'en eſt fait, c'eſt pour toi que je meurs.

LISETTE.

Non, je t'aime toujours ; mais il tombe
en foiblesse.

Pendant que Lisette le soutient & lui fait sentir son flacon, Carlin lui vole la lettre.

Pourquoi vouloir aussi lui cacher ma tendresse ?
C'est moi qui l'assassine. Eh ! vîte mon
flacon ;
Sens, sens, mon pauvre enfant. *à part.* Ah !
le rusé fripon !
Haut. Comment te trouves-tu ?

CARLIN.

Je reviens à la vie.

LISETTE.

De la mienne bientôt ta mort seroit suivie.

CARLIN.

Ta divine liqueur m'a tout reconforté.

LISETTE, *à part.*

C'est ma lettre, coquin, qui t'a ressuscité.
Haut. Avec toi cependant, trop long-tems
je m'amuse ;
Il faudra que je rêve à trouver quelque
excuse,
Et déjà je devrois être ici de retour.
Adieu, mon cher Carlin.

CARLIN.

Tu t'en vas, mon amour ?
Rassure-moi, du moins, sur ta persévérance.

LISETTE.

Et quoi ! peux-tu douter de toute ma constance ?
A part. Il croit m'avoir dupée, & rit de mes propos ;
Avec tout leur esprit les hommes sont des sots.

SCENE VI.

CARLIN.

A la fin je triomphe & voici ma conquête.
Ce n'est pas tout ; il faut encor un coup de tête :
Car, à Dorante ainsi si je vais la porter,
Il la rend aussi-tôt sans la décacheter,
La chose est immanquable : & cependant Valere
Vous lui souffle Isabelle, & sous mon ministere

Je verrai ses appas, je verrai ses écus
Passer en d'autres mains & mes projets
perdus !
Il faut ouvrir la lettre .... Eh ! oui ; mais
si je l'ouvre,
Et par quelque malheur que mon vol se
découvre,
Valere pourroit bien .... la peste soit du
sot !
Qui diable le saura ? moi, je n'en dirai mot.
Lisette aura sur moi quelque soupçon
peut-être :
Eh bien, nous mentirons .... Allons, ser-
vons mon maître,
Et contentons sur-tout ma curiosité.
La cire ne tient point : tout est déjà sauté :
Tant mieux : la refermer sera chose facile...

Il lit en parcourant.

Diable ! voyons ceci.

Il lit.

Je vous préviens par cette lettre, mon cher Valere, supposant que vous arriverez aujourd'hui, comme nous en sommes convenus. Dorante est notre dupe plus que jamais : il est toujours persuadé que c'est à Eliante que vous en voulez, & j'ai imaginé là-dessus un stratagême assez plaisant, pour

nous amuser à ses dépens & l'empêcher de troubler notre mariage : j'ai fait avec lui une espece de pari, par lequel il s'est engagé à ne me donner d'ici à demain aucune marque d'amour ni de jalousie, sous peine de ne me voir jamais. Pour le séduire plus surement, je l'accablerai de tendresses outrées, que vous ne devez prendre à son égard que pour ce qu'elles valent ; s'il manque à son engagement, il m'autorise à rompre avec lui sans détour ; & s'il l'observe, il nous délivre de ses importunités jusqu'à la conclusion de l'affaire. Adieu ; le Notaire est déjà mandé ; tout est prêt pour l'heure marquée, & je puis être à vous dès ce soir.

ISABELLE.

Tubleu, le joli style !
Après de pareils tours on ne dit rien, sinon
Qu'il faut pour les trouver être femme ou démon.
Oh ! que voici de quoi bien réjouir mon maître !
Quelqu'un vient : c'est lui-même.

SCENE VII.

DORANTE, CARLIN.

DORANTE.

OU te tiens-tu donc, traître?
Je te cherche par-tout.

CARLIN.

Moi, je vous cherche aussi;
Ne m'avez-vous pas dit de revenir ici?

DORANTE.

Mais pourquoi si long-tems......

CARLIN.

Donnez-vous patience.
Si vous montrez en tout la même pétulance
Nous allons voir beau jeu.

DORANTE.

Qu'est-ce que ce discours?

CARLIN.

Ce n'est rien; seulement à vos tendres amours
Il faudra dire adieu.

DORANTE.

Quelle sotte nouvelle
Viens-tu......

CARLIN.

CARLIN.

Point de courroux : Je ſais bien qu'Iſabelle
Dans le fond de ſon cœur vous aime uniquement ;
Mais, pour nourrir toujours un ſi doux ſentiment,
Voyez comme de vous elle parle à Valere.

DORANTE.

L'écriture, en effet, eſt de ſon caractere.
Il lit la lettre.
Que vois-je ? malheureux ! d'où te vient ce billet ?

CARLIN.

Allez-vous ſoupçonner que c'eſt moi qui l'ai fait ?

DORANTE.

D'où te vient-il, te dis-je ?

CARLIN.

A la chere Suivante
Je l'ai ſurpris tantôt par ordre d'Eliante.

DORANTE.

D'Eliante ! Comment ?

CARLIN.

Elle avoit découvert
Toute la trahiſon qu'arrangeoient de concert

Isabelle & Lisette, &, pour vous en instruire,
Jusqu'en ce vestibule a couru me le dire.
La pauvre enfant pleuroit.

DORANTE.

Ah! je suis confondu!
Aveuglé que j'étois! comment n'ai-je pas dû
Dans leurs airs affectés voir leur intelligence?
On abuse aisément un cœur sans défiance.
Ils se rioient ainsi de ma simplicité!

CARLIN.

Pour moi, depuis long-tems je m'en étois douté.
Continuellement on les trouvoit ensemble.

DORANTE.

Ils se voyoient fort peu devant moi, ce me semble.

CARLIN.

Oui, c'étoit justement pour mieux cacher leur jeu:
Mais leurs regards.....

DORANTE.

Non pas; ils se regardoient peu
Par affectation.

CARLIN.

Parbleu! voilà l'affaire.

DORANTE.

Chez moi-même à l'inſtant ayant trouvé Valere,
J'aurois dû voir au ton dont parlant de leurs nœuds
D'Eliante avec art il faiſoit l'amoureux,
Que l'ingrat ne cherchoit qu'à me donner le change.

CARLIN.

Jamais crédulité fut-elle plus étrange?
Mais que ſert le regret, & qu'y faire, après tout?

DORANTE.

Rien; je veux ſeulement ſavoir ſi juſqu'au bout
Ils oſeront porter leur lâche ſtratagême.

CARLIN.

Quoi! vous prétendez donc être témoin vous-même......

DORANTE.

Je veux voir Iſabelle, & feignant d'ignorer
Le prix qu'à ma tendreſſe elle a ſu préparer;
Pour la mieux déteſter je prétends me contraindre
Et ſur ſon propre exemple apprendre l'art de feindre.
Toi, va tout préparer pour partir dès ce ſoir.

CARLIN *va & revient.*

Peut-être......

DOANTE.

Quoi ?

CARLIN.

J'y cours.

DORANTE.

Je ſuis au déſeſpoir.

Elle vient. A ſes yeux déguiſons ma colere.
Qu'elle eſt charmante ! Hélas ! comment ſe
peut-il faire
Qu'un eſprit auſſi noir anime tant d'attraits ?

SCENE VIII.

ISABELLE, DORANTE.

ISABELLE.

DORANTE, il n'eſt plus tems d'affecter déſormais
Sur mes vrais ſentimens un ſecret inutile.
Quand la choſe nous touche on voit la
moins habile
A l'erreur qu'elle feint ſe livrer rarement.
Je prétends avec vous agir plus franchement.

Je vous aime, Dorante, & ma flâme ſincere
Quittant ces vains dehors d'une ſageſſe auſtere
Dont le faſte ſert mal à déguiſer le cœur,
Veut bien à vos regards dévoiler ſon ardeur.
Après avoir long-tems vanté l'indifférence,
Après avoir ſouffert un an de violence,
Vous ne ſentez que trop qu'il n'en coûte pas peu
Quand on ſe voit réduite à faire un tel aveu.

DORANTE.

Il faut en convenir; je n'avois pas l'audace
De m'attendre, Madame, à cet excès de grace.
Cet aveu me confond & je ne puis douter
Combien, en le faiſant, il a dû vous coûter.

ISABELLE.

Votre diſcrétion, vos feux, votre conſtance,
Ne méritoient pas moins que cette récompenſe;
C'eſt au plus tendre amour, à l'amour éprouvé,
Qu'il faut rendre l'eſpoir dont je l'avois privé.
Plus vous auriez d'ardeur, plus, craignant ma colere,

Vous vous attacheriez à ne pas me déplaire ;
Et mon exemple seul a pu vous dispenser
De me cacher un feu qui devoit m'offenser.
Mais quand à vos regards toute ma flâme éclate
Sur vos vrais sentimens peut-être je me flatte,
Et je ne les vois point ici se déclarer,
Tels qu'après cet aveu j'aurois pu l'espérer.

DORANTE.

Madame, pardonnez au trouble qui me gêne,
Mon bonheur est trop grand pour le croire sans peine.
Quand je songe quel prix vous m'avez destiné,
De vos rares bontés je me sens étonné.
Mais moins à ces bontés j'avois droit de prétendre,
Plus au retour trop dû vous devez vous attendre.
Croyez, sous ces dehors de la tranquillité,
Que le fond de mon cœur n'est pas moins agité.

ISABELLE.

Non, je ne trouve point que votre air soit tranquille,

Mais il femble annoncer plus de torrens
de bile,
Que de tranfports d'amour : je ne crois
pas pourtant,
Que mon difcours, pour vous, ait eu rien
d'infultant,
Et, fans trop me flatter, d'autres à votre
place
L'auroient pu recevoir d'un peu meilleure
grace.

DORANTE.

A d'autres, en effet, il eût convenu mieux.
Avec autant de goût on a de meilleurs
yeux,
Et je ne trouve point, fans doute, en mon
mérite
De quoi juftifier ici votre conduite:
Mais, je vois qu'avec moi vous voulez
plaifanter;
C'eft à moi de favoir, Madame, m'y prêter.

ISABELLE.

Dorante, c'eft pouffer bien loin la mo-
deftie :
Ceci n'a point trop l'air d'une plaifanterie,
Il nous en coûte affez en déclarant nos
feux,
Pour ne pas faire un jeu de femblables aveux.

Mais, je crois pénétrer le ſecret de votre
ame ;
Vous craignez que, cherchant à tromper
votre flâme,
Je ne veuille abuſer du défi de tantôt
Pour tâcher aujourd'hui de vous prendre
en défaut.
Je ne vous cache point qu'il me paroît
étrange
Qu'avec autant d'eſprit on prenne ainſi le
change :
Penſez-vous que des feux qu'allument nos
attraits
Nous redoutions ſi fort les tranſports in-
diſcrets,
Et qu'un amour ardent juſqu'à l'extrava-
gance,
Ne nous flatte pas mieux qu'un excès de
prudence ?
Croyez, ſi votre ſort dépendoit du pari,
Que c'eſt de le gagner que vous feriez
puni.

DORANTE.

Madame, vous jouez fort bien la Co-
médie ;
Votre talent m'étonne, il me fait même
envie,

Et, pour ſavoir répondre à des diſcours
ſi doux,
Je voudrois en cet art exceller comme
vous :
Mais, pour vouloir trop loin pouſſer le
badinage,
Je pourrois à la fin manquer mon per-
ſonnage,
Et reprenant, peut-être, un ton trop
ſérieux......

ISABELLE.

A la plaiſanterie, il n'en feroit que
mieux.
Tout de bon, je ne ſais où de cette bou-
tade,
Votre eſprit a pêché la groteſque incar-
tade.
Je m'en amuſerois beaucoup en d'autres
tems.
Je ne veux point ici vous gêner plus long-
tems.
Si vous prenez ce ton par pure gentilleſſe,
Vous pourriez l'aſſortir avec la politeſſe :
Si vos mépris pour moi veulent ſe ſigna-
ler,
Il faudra bien chercher de quoi m'en con-
ſoler.

DORANTE, *en fureur.*

Ah! per......

ISABELLE, *l'interrompant vivement.*

Quoi?

DORANTE, *faisant effort pour se calmer.*

Je me tais.

ISABELLE, *à part.*

De peur d'étourderie;
Allons faire en secret veiller sur sa furie.
Dans ses emportemens je vois tout son amour......
Je crains bien à la fin de l'aimer à mon tour. *Elle sort en faisant d'un air poli, mais railleur, une révérence à Dorante.*

SCENE IX.

DORANTE.

ME suis-je assez long-tems contraint en sa présence?
Ai-je montré près d'elle assez de patience?
Ai-je assez observé ses perfides noirceurs?
Suis-je assez poignardé de ses fausses douceurs?

Douceurs pleines de fiel, d'amertume & de larmes,
Grands Dieux! que pour mon cœur vous eussiez eu de charmes,
Si sa bouche, parlant avec sincérité
N'eût pas au fond du sien trahi la vérité!
J'en ai trop enduré, je devois la confondre;
A cette lettre, enfin, qu'eût-elle osé répondre?
Je devois à mes yeux un peu l'humilier;
Je devois.... mais plutôt, songeons à l'oublier.
Fuyons, éloignons-nous de ce séjour funeste;
Achevons d'étouffer un feu que je déteste,
Mais ne partons qu'après avoir tiré raison
Du perfide Valere & de sa trahison.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, DORANTE, VALERE.

LISETTE.

QUE vous êtes tous deux ardens à la colere ?
Sans moi, vous alliez faire une fort belle affaire !
Voilà mes bons amis si prompts à s'engager :
Ils sont encore plus prompts, souvent, à s'égorger.

DORANTE.

J'ai tort, mon cher Valere, & t'en demande excuse :
Mais pouvois-je prévoir une semblable ruse ?
Qu'un cœur bien amoureux est facile à duper !

Il n'en falloit pas tant, hélas! pour me
tromper.

VALERE.

Ami, je ſuis charmé du bonheur de ta
flâme.
Il manquoit à celui qui pénetre mon ame,
De trouver dans ton cœur les mêmes ſen-
timens,
Et de nous voir heureux tous deux en
même tems.

LISETTE *à Valere.*

Vous pouvez en parler tout-à-fait à votre
aiſe;
Mais pour Monſieur Dorante, il faut, ne
lui déplaiſe,
Qu'il nous faſſe l'honneur de prendre ſon
congé.

DORANTE.

Quoi! ſonges-tu....

LISETTE.

C'eſt vous qui n'avez pas ſongé
A la loi qu'aujourd'hui vous preſcrit Iſa-
belle.
On peut ſe battre, au fond, pour une ba-
gatelle,
Avec les gens qu'on croit qu'elle veut
épouſer :

Mais Isabelle est femme à s'en formaliser.
Elle va, par orgueil, mettre en sa fantaisie,
Qu'un tel combat s'est fait par pure jalousie;
Et sur de tels exploits, je vous laisse à juger
Quel prix à vos lauriers elle doit adjuger?

DORANTE.

Lisette, ah! mon enfant, serois-tu bien capable
De trahir mon amour en me rendant coupable ?
Ta maîtresse de tout se rapporte à ta foi;
Si tu veux me sauver cela dépend de toi.

LISETTE.

Point, je veux lui conter vos brillantes prouesses
Pour vous faire ma cour.

DORANTE.

Hélas! de mes foiblesses
Montre quelque pitié.

LISETTE.

Très-noble Chevalier,
Jamais un Paladin ne s'abaisse à prier :
Tuer d'abord les gens c'est la bonne maniere.

VALERE.

Peux-tu voir de sang-froid comme il se désespere,

Lisette ? Ah ! sa douleur auroit dû t'attendrir.

LISETTE.

Si je lui dis un mot, ce mot pourra l'aigrir,
Et contre moi, peut-être, il tirera l'épée.

DORANTE.

J'avois compté sur toi, mon attente est trompée ;
Je n'ai plus qu'à mourir.

LISETTE.

Oh ! le rare secret !
Mais il est du vieux tems, j'en ai bien du regret,
C'étoit un beau prétexte.

VALERE.

Eh ! ma pauvre Lisette !
Laisse de ces propos l'inutile défaite :
Sers-nous si tu le peux, si tu le veux du moins,
Et compte que nos cœurs acquitteront tes soins.

DORANTE.

Si tu rends de mes feux l'espérance accomplie
Dispose de mes biens, dispose de ma vie ;
Cette bague d'abord.....

LISETTE *prenant la bague.*

Quelle néceſſité ?

Je prétends vous ſervir par généroſité.

Je veux vous protéger auprès de ma maîtreſſe ;

Il faut qu'elle partage enfin votre tendreſſe;

Et voici mon projet. Prévoyant de vos coups,

Elle m'avoit tantôt envoyé près de vous

Pour empêcher le mal & ramener Valere ;

Afin qu'il ne vous pût éclaircir le myſtere :

Que ſi je ne pouvois autrement tout parer,

Elle m'avoit chargé de vous tout déclarer.

C'eſt donc ce que j'ai fait quand vous vouliez vous battre,

Et qu'il vous a fallu, Monſieur, tenir à quatre.

Mais je devois de plus obſerver avec ſoin

Les geſtes, dits & faits dont je ſerois témoin,

Pour voir ſi vous étiez fidele à la gageure.

Or, ſi je m'en tenois à la vérité pure,

Vous ſentez bien, je crois, que c'eſt fait de vos feux :

Il faudra donc mentir ; mais pour la tromper mieux

Il me vient dans l'eſprit une nouvelle idée....

DORANTE.

DORANTE.

Qu'eſt-ce ?....

VALERE.

Dis-nous un peu....

LISETTE.

Je ſuis perſuadée....

Non..... ſi.... ſi-fait... je crois... ma foi, je n'y ſuis plus.

DORANTE.

Morbleu !

LISETTE.

Mais à quoi bon tant de ſoins ſuperflus ?

L'idée eſt toute ſimple ; écoutez-bien, Dorante :

Sur ce que je dirai, bientôt impatiente

Iſabelle chez vous va vous faire appeller ;

Venez ; mais comme ſi j'avois ſu vous céler

Le projet qu'aujourd'hui ſur vous elle médite,

Vous viendrez ſur le pied d'une ſimple visite,

Approuvant froidement tout ce qu'elle dira,

Ne contrediſant rien de ce qu'elle voudra.

Ce ſoir un feint contrat pour elle & pour Valere

Vous ſera propoſé pour vous mettre en colere ;
Signez - le ſans façon; vous pouvez être ſûr
D'y voir par-tout du blanc pour le nom du futur.
Si vous vous tirez bien de votre petit rôle,
Iſabelle, obligée à tenir ſa parole,
Vous cede le pari, peut-être dès ce ſoir,
Et le prix, par la loi, reſte en votre pouvoir.

DORANTE.

Dieux! quel eſpoir flatteur ſuccede à ma ſouffrance!
Mais n'abuſes-tu point ma crédule eſpérance ?
Puis-je compter ſur toi ?

LISETTE.

Le compliment eſt doux!
Vous me payez ainſi de ma bonté pour vous ?

VALERE.

Il eſt fort queſtion de te mettre en colere!
Songe à bien accomplir ton projet ſalutaire,
Et loin de t'irriter contre ce pauvre amant,

Connois à ses terreurs l'excès de son tourment.
Mais je brûle d'ardeur de revoir Eliante,
Ne puis-je pas entrer? Mon ame impatiente....

LISETTE.

Que les amans sont vifs! Oui, venez avec moi.
A Dorante. Vous, de votre bonheur fiez-vous à ma foi,
Et retournez chez vous attendre des nouvelles.

SCENE II.

DORANTE.

JE verrois terminer tant de peines cruelles!
Je pourrois voir enfin mon amour couronné!
Dieux! à tant de plaisirs serois-je destiné?
Je sens que les dangers ont irrité ma flâme;
Avec moins de fureur elle brûloit mon ame,

Quand je me figurois par trop de vanité
Tenir déjà le prix dont je m'étois flatté.
Quelqu'un vient. Evitons de me laisser
connoître.
Avant le tems prescrit je ne dois point
paroître.
Hélas ! mon foible cœur ne peut se rassurer,
Et je crains encor plus que je n'ose espérer.

SCENE III.

ELIANLE, VALERE.

ELIANTE.

OUI, Valere, déjà de tout je suis
instruite,
Avec beaucoup d'adresse elles m'avoient
séduite,
Par un entretien feint entre elles concerté,
Et que, sans m'en douter, j'avois trop
écouté.

VALERE.

Eh ! quoi, belle Eliante, avez-vous donc
pu croire

Qüe Valere à ce point ennemi de sa gloire,
De son bonheur, sur-tout, cherchât en d'autres nœuds
Le prix dont vos bontés avoient flatté ses vœux ?
Ah ! que vous avez mal jugé de ma tendresse !

ELIANTE.

Je conviens avec vous de toute ma foiblesse.
Mais que j'ai bien payé trop de crédulité !
Que n'avez-vous pu voir ce qu'il m'en a coûté !
Isabelle, à la fin, par mes pleurs attendrie
A, par un franc aveu, calmé ma jalousie :
Mais cet aveu, pourtant en exigeant de moi,
Que sur un tel secret je donnasse ma foi,
Que Dorante par moi n'en auroit nul indice.
A mon amour pour vous j'ai fait ce sacrifice :
Mais il m'en coûte fort pour le tromper ainsi.

VALERE.

Dorante est comme vous instruit de tout ceci.
Gardez votre secret en affectant de feindre,

Isabelle bientôt lasse de se contraindre,
Suivant notre projet peut-être dès ce jour
Tombe en son propre piege & se rend à l'amour.

SCENE IV.

ISABELLE, ELIANTE, VALERE. & LISETTE *un peu après.*

ISABELLE *en soi-même.*

CE sang-froid de Dorante & me pique & m'outrage.
Il m'aime donc bien peu, s'il n'a pas le courage
De rechercher du moins un éclaircissement !

LISETTE *arrivant.*

Dorante va venir, Madame, en un moment.
J'ai fait en même tems appeller le Notaire.

ISABELLE.

Mais il nous faut encor le secours de Valere :
Je crois qu'il voudra bien nous servir aujourd'hui.

J'ai bonne caution qui me répond de lui.

VALERE.

Si mon zele suffit & mon respect extrême,
Vous pourriez bien, Madame, en répondre vous - même.

ISABELLE.

J'ai besoin d'un mari seulement pour ce soir,
Voudriez-vous bien l'être ?

ELIANTE.

Eh! mais! il faudra voir.
Comment! il vous faut donc des cautions, Cousine,
Pour plaiger vos maris ?

LISETTE.

Oh! oui; car pour la mine,
Elle trompe souvent.

ISABELLE *à Valere.*

Et bien, qu'en dites-vous ?

VALERE.

On ne refuse pas, Madame, un sort si doux;
Mais d'un terme trop court.....

ISABELLE.

Il est bon de vous dire,
Au reste, que ceci n'est qu'un hymen pour rire.

LISETTE.

Dorante eſt là ; ſans moi, vous alliez tout gâter.

ISABELLE.

J'eſpere que ſon cœur ne pourra réſiſter
Au trait que je lui garde.

SCENE V.

ISABELLE, DORANTE, ELIANTE, VALERE, LISETTE.

ISABELLE.

AH ! vous voilà, Dorante,
De vous voir auſſi peu, je ne ſuis pas contente :
Pourquoi me fuyez-vous ? trop de préſomption
M'a fait croire, il eſt vrai, qu'un peu de paſſion
De vos ſoins près de moi pouvoit être la cauſe :
Mais faut-il pour cela prendre ſi mal la choſe ?
Quand j'ai voulu tantôt par de trop doux aveux

Engager votre cœur à dévoiler ses feux,
Je n'avois pas pensé que ce fût une offense
A troubler entre nous la bonne intelligence;
Vous m'avez, cependant, par des airs suffisans.
Marqué trop clairement vos mépris offensans;
Mais si l'amant méprise un si foible esclavage,
Il faut bien que l'ami du moins m'en dédommage;
Ma tendresse n'est pas un tel affront, je crois,
Qu'il faille m'en punir en rompant avec moi.

DORANTE.

Je sens ce que je dois à vos bontés, Madame,
Mais vos sages leçons ont si touché mon ame,
Que pour vous rendre ici même sincérité,
Peut-être mieux que vous j'en aurai profité.

ISABELLE, *bas à Lisette.*

Lisette, qu'il est froid! il a l'air tout de glace.

LISETTE, *bas.*

Bon! c'est qu'il est piqué; c'est par pure grimace.

ISABELLE.

Depuis notre entretien, vous ferez bien furpris
D'apprendre en cet inftant le parti que j'ai pris.
Je vais me marier.

DORANTE, *froidement.*

Vous marier! vous-même?

ISABELLE.

En perfonne. D'où vient cette furprife extrême?
Ferois-je mal, peut-être?

DORANTE.

Oh! non : c'eft fort bien fait.
Cet hymen-là s'eft fait avec un grand fecret.

ISABELLE.

Point. C'eft fur le refus que vous m'avez fu faire
Que je vais époufer...... devinez.

DORANTE.

Qui?

ISABELLE.

Valere.

DORANTE.

Valere? Ah! mon ami, je t'en fais compliment.
Mais Eliante, donc?.....

ISABELLE.

Me cede ſon amant.

DORANTE.

Parbleu ! voilà, Madame, un exemple bien rare.

LISETTE.

Avant le mariage, oui, le fait eſt bizarre ;
Car, ſi c'étoit après ; ah ! qu'on en céderoit
Pour ſe débarraſſer.

ISABELLE, *bas à Liſette.*

Liſette, il me paroît
Qu'il ne s'anime point.

LISETTE, *bas.*

Il croit que l'on badine :
Attendez le contrat, & vous verrez ſa mine.

ISABELLE, *à part.*

Périſſent mon caprice & mes jeux inſenſés !

UN LAQUAIS.

Le Notaire eſt ici.

DORANTE.

Mais, c'eſt être preſſés.
Le contrat dès ce ſoir ! Ce n'eſt pas raillerie.

ISABELLE.

Non, ſans doute, Monſieur, & même je vous prie,
En qualité d'ami, de vouloir y ſigner.

DORANTE.

A vos ordres toujours je dois me résigner.

ISABELLE, *bas.*

S'il signe, c'en est fait, il faut que j'y renonce.

SCENE VI.

LE NOTAIRE, *& les Acteurs de la Scene précédente.*

LE NOTAIRE.

REQUIERT-ON que tout haut le contrat je prononce ?

VALERE.

Non, Monsieur le Notaire; on s'en rapporte en tout,
A ce qu'a fait Madame ; il suffit qu'à son goût
Le contrat soit passé.

ISABELLE, *regardant Dorante d'un air de dépit.*

Je n'ai pas lieu de craindre,
Que de ce qu'il contient personne ait à se plaindre.

LE NOTAIRE.

Or, puiſqu'il eſt ainſi, je vais ſommairement,
En bref, ſuccinctement, compendieuſement
Réſumer, expliquer, en ſtyle laconique;
Les points articulés en cet acte authentique,
Et jouxte la minute entre mes mains reſtant.
Ainſi que ſelon droit & coutume s'entend.
D'abord pour les futurs. Item, pour leurs familles,
Biſayeuls, triſayeuls, pere, enfans, fils & filles,
Du moins réputés tels, ainſi que par la loi,
Quem nuptiæ monſtrant il appert faire foi.
Item, pour leur pays, ſéjour & domicile,
Paſſé, préſent, futur, tant aux champs qu'à la ville.
Item, pour tous leurs biens, acquêts, conquêts, dotaux,
Préciput, hypotheque, & biens paraphernaux.
Item, encor, pour ceux de leur eſtoc & ligne.....

LISETTE.

Item, vous nous feriez une faveur inſigne;

Si de ces mots cornus le poumon dégagé ;
Il vous plaisoit, Monsieur, abréger l'abrégé.

VALERE.

Au vrai, tous ces détails nous sont fort inutiles.
Nous croyons le contrat plein de clauses subtiles,
Mais on n'a nul desir de les voir aujourd'hui.

LE NOTAIRE.

Voulez-vous procéder, approuvant icelui.
A le corroborer de votre signature.

ISABELLE.

Signons, je le veux bien, voilà mon écriture.
A vous Valere.

ELIANTE, *bas à Isabelle.*

Au moins, ce n'est pas tout de bon ;
Vous me l'avez promis, Cousine ?

ISABELLE.

Eh ! mon Dieu, non.
Dorante veut-il bien nous faire aussi la grace......

Elle lui présente la plume.

DORANTE.

Pour vous plaire, Madame, il n'est rien qu'on ne fasse.

ISABELLE, *à part.*

Le cœur me bat : je crains la fin de tout ceci.

DORANTE, *à part.*

Le futur eſt en blanc ; tout va bien juſqu'ici.

ISABELLE, *bas.*

Il ſigne ſans façon !..... à la fin je ſoupçonne.....

A Liſette. Ne me trompez-vous point ?

LISETTE.

En voici d'une bonne !

Il ſeroit fort plaiſant que vous le penſaſſiez !

ISABELLE.

Hélas ! Et plût au ciel que vous me trompaſſiez ;

Je ſerois ſûre au moins de l'amour de Dorante.

LISETTE.

Pour en faire, quoi ?

ISABELLE.

Rien. Mais je ſerois contente.

LISETTE, *à part.*

Que les pauvres enfans ſe contraignent tous deux !

ISABELLE, *à Valere.*

Valere, enfin, l'hymen va couronner nos vœux ;

Pour en ferrer les nœuds fous un heureux
auſpice ,
Faiſons en les formant un acte de juſtice.
A Dorante à l'inſtant je cede le pari.
J'avois cru qu'il m'aimoit, mais mon eſprit guéri
S'apperçoit de combien je m'étois abuſée.
En ſecret mille fois je m'étois accuſée
De le déſeſpérer par trop de cruauté.
Dans un piege aſſez fin, il s'eſt précipité ;
Mais il ne m'eſt reſté pour fruit de mon
adreſſe
Que le regret de voir que ſon cœur ſans
tendreſſe
Bravoit également & la ruſe & l'amour.
Choiſiſſez donc, Dorante, & nommez en
ce jour,
Le prix que vous mettez au gain de la
gageure ;
Je dépens d'un époux, mais je me tiens
bien ſûre
Qu'il eſt trop généreux pour vous le diſputer.

VALERE.

Jamais plus juſtement vous n'auriez pu
compter
Sur mon obéiſſance.

DORANTE.

DORANTE.

Il faut donc vous le dire

Je demande......

ISABELLE.

Eh bien, quoi?

DORANTE.

La liberté d'écrire.

ISABELLE.

D'écrire!

LISETTE.

Il eſt donc fou.

VALERE.

Que demandes-tu là?

DORANTE.

Oui; d'écrire mon nom dans le blanc que voilà.

ISABELLE.

Ah! vous m'avez trahie!

DORANTE, *à ſes pieds.*

Eh! quoi! belle Iſabelle;

Ne vous laſſez-vous point de m'être ſi cruelle?

Faut-il encor......

SCENE VII.

CARLIN, *botté & un fouet à la main.*
Tous les Acteurs de la Scene précédente.

CARLIN.

MONSIEUR, les chevaux sont tout prêts,
La chaise nous attend.

DORANTE.

La peste des Valets!

CARLIN.

Monsieur, le tems se passe.

VALERE.

Eh! quelle fantaisie
De nous troubler.....

CARLIN.

Il est six heures & demie.

DORANTE.

Te tairas-tu?

CARLIN.

Monsieur, nous partirons trop tard.

DORANTE.

Voilà bien, à mon gré, le plus maudit bavard!

Madame, pardonnez......

CARLIN.

Monſieur, il faut me taire;
Mais nous avons ce ſoir bien du chemin à faire!

DORANTE.

Le grand diable d'enfer puiſſe-t-il t'emporter!

ELIANTE.

Liſette, explique-lui......

LISETTE.

Bon, veut-il m'écouter?
Et peut-on dire un mot où parle Monſieur Carle?

CARLIN, *un peu vîte.*

Eh! parle au nom du ciel! avant qu'on parle, parle:
Parle, pendant qu'on parle: & quand on a parlé
Parle encor, pour finir ſans avoir déparlé.

DORANTE.

Toi, déparleras-tu, parleur impitoyable?
A Iſabelle. Puis-je, enfin, me flatter qu'un penchant favorable.
Confirmera le don que vos loix m'ont promis?

ISABELLE.

Je ne fais si ce don vous est si bien acquis,
Et j'entrevois ici de la friponnerie;
Mais en punition de mon étourderie
Je vous donne ma main & vous laisse mon cœur.

DORANTE, *baisant la main d'Isabelle.*

Ah ! vous mettez par-là le comble à mon bonheur.

CARLIN.

Que diable font-ils donc ? aurois-je la berlue.

LISETTE.

Non, vous avez, mon cher, une très-bonne vue,
Riant. Témoin la lettre......

CARLIN.

Eh ! bien; de quoi veux-tu parler ?

LISETTE.

Que j'ai tant eu de peine à me faire voler.

CARLIN.

Quoi ! c'étoit tout exprès ?.....

LISETTE.

Mon Dieu, quel imbécille !
Tu t'imaginois donc être le plus habile ?

CARLIN.

Je sens que j'avois tort; cette ruse d'enfer

Te doit donner le pas ſur Monſieur Lucifer.

LISETTE.

Jamais comparaiſon ne fut moins méritée;
Au bien de mon prochain toujours je ſuis
portée :
Tu vois que par mes ſoins ici tout eſt
content;
Ils vont ſe marier, en veux-tu faire autant?

CARLIN.

Tope; j'en fais le ſaut, mais ſois bonne
diableſſe;
A me cacher tes tours mets toute ton
adreſſe;
Toujours dans la maiſon fais proſpérer le
bien;
Nargue du demeurant quand je n'en ſaurai
rien.

LISETTE.

Souvent parmi les jeux le cœur de la plus
ſage
Plus qu'elle ne voudroit en badinant s'en-
gage;
Belles, ſur cet exemple apprenez en ce jour
Qu'on ne peut ſans danger ſe jouer à
l'amour.

LES MUSES GALANTES,

BALLET.

AVERTISSEMENT.

Cet Ouvrage est si médiocre en son genre, & le genre en est si mauvais, que pour comprendre comment il m'a pu plaire, il faut sentir toute la force de l'habitude & des préjugés. Nourri dès mon enfance dans le goût de la Musique Françoise & de l'espece de Poésie qui lui est propre, je prenois le bruit pour de l'harmonie, le merveilleux pour de l'intérêt, & des chansons pour un Opéra.

En travaillant à celui-ci, je ne songeois qu'à me donner des paroles propres à déployer les trois caracteres de Musique dont j'étois occupé; dans ce dessein je choisis Hésiode pour le genre élevé & fort, Ovide pour le tendre, Anacréon pour le gai. Ce plan n'étoit pas mauvais si j'avois mieux su le remplir.

Cependant, quoique la Musique de

cette Piece ne vaille gueres mieux que la Poésie, on ne laisse pas d'y trouver de tems en tems des morceaux pleins de chaleur & de vie. L'Ouvrage a été exécuté plusieurs fois avec assez de succès; savoir, en 1745 *devant M. le Duc de Richelieu qui le destinoit pour la Cour, en* 1747 *sur le Théâtre de l'Opéra, & en* 1761 *devant M. le Prince de Conti. Ce fut même sur l'exécution de quelques morceaux que j'en avois fait répéter chez M. de la Popeliniere, que M. Rameau, qui les entendit, conçut contre moi cette violente haine dont il n'a cessé de donner des marques jusqu'à sa mort.*

LES MUSES
GALANTES,
BALLET.

PROLOGUE.

Le Théâtre repréſente le mont Parnaſſe ; Apollon y paroît ſur ſon Trône, & les Muſes ſont aſſiſes autour de lui.

SCENE PREMIERE.

APOLLON ET LES MUSES.

NAISSEZ divins eſprits, naiſſez fameux héros ;
Brillez par les beaux arts, brillez par la victoire ;
Méritez d'être admis au temple de Mémoire :
Nous réſervons à votre gloire
Un prix digne de vos travaux.

APOLLON.

Muſes, filles du Ciel, que votre gloire eſt pure !

Que vos plaisirs sont doux !
Les plus beaux dons de la nature
Sont moins brillans que ceux qu'on tient de vous.
Sur ce paisible mont, loin du bruit & des armes,
Des innocens plaisirs vous goûtez les douceurs.
La fiere ambition, l'amour ni ses faux charmes
Ne troublent point vos cœurs.

LES MUSES.

Non, non, l'amour ni ses faux charmes
Ne troubleront jamais nos cœurs.

On entend une Symphonie brillante & douce alternativement.

SCENE II.

La Gloire & l'Amour descendent du même Char.

APOLLON, LES MUSES.

APOLLON.

QUE vois-je? ô ciel! dois-je le croire!
L'Amour dans le char de la gloire!

LA GLOIRE.

Quelle triste erreur vous séduit!
Voyez ce Dieu charmant, soutien de mon empire,
Par lui l'amant triomphe & le guerrier soupire;
Il forme les héros, & sa voix les conduit.
Il faut lui céder la victoire
Quand on veut briller à ma Cour:
Rien n'est plus chéri de la gloire
Qu'un grand cœur guidé par l'amour.

APOLLON.

Quoi! mes divins lauriers, d'un enfant téméraire

Ceindroient le front audacieux ?

L'AMOUR.

Tu méprises l'Amour, éprouve sa colere.
Aux pieds d'une beauté févere
Va former d'inutiles vœux.
Qu'un exemple éclatant montre aux cœurs amoureux
Qué de moi seul dépend le don de plaire ;
Que les talens, l'esprit, l'ardeur sincere,
Ne font point les amans heureux.

APOLLON.

Ciel ! quel objet charmant se retrace à mon ame !
Quelle soudaine flâme
Il inspire à mes sens !
C'est ton pouvoir, Amour, que je ressens ;
Du moins à mes soupirs naissans
Daigne rendre Daphné sensible.

L'AMOUR.

Je te rendrois heureux ; je prétends te punir.

APOLLON.

Quoi ! toujours soupirer sans pouvoir la fléchir ?
Cruel ! que ma peine est terrible !
Il s'en va.

L'AMOUR.

C'est la vengeance de l'Amour.

LES MUSES.

Fuyons un tyran perfide,
Craignons à notre tour.

LA GLOIRE.

Pourquoi cet effroi timide ?
Apollon régnoit parmi vous,
Souffrez que l'Amour y préside
Sous des auspices plus doux.

L'AMOUR.

Ah ! qu'il est doux, qu'il est charmant de plaire !
C'est l'art le plus nécessaire.
Ah ! qu'il est doux, qu'il est flatteur
De savoir parler au cœur.

Les Muses, persuadées par l'Amour, répétent ces quatre vers.

L'AMOUR.

Accourez jeux & ris, doux séducteurs des belles ;
Vous par qui tout cede à l'Amour,
Confirmez mon triomphe, & parez ce séjour
De mirthes & de fleurs nouvelles :
Graces plus brillantes qu'elles,
Venez embellir ma Cour.

SCENE III.

L'AMOUR, LA GLOIRE, LES MUSES; LES GRACES, *troupes de Jeux & de Ris.*

CHŒUR.

ACCOURONS, accourons dans ce nouveau séjour,
Soupirez beautés rebelles,
Par nous tout cede à l'Amour.
On danse.

LA GLOIRE.

Les vents, les affreux orages;
Font par d'horribles ravages,
La terreur des matelots :
Amour, quand ta voix le guide;
On voit l'Alcyon timide
Braver la fureur des flots.
Tes divines flâmes
Des plus foibles ames
Peuvent faire des héros. *On danse.*

CHŒUR.

Gloire, Amour, sur les cœurs partagez la victoire,

Que

Que le mirthe au laurier ſoit uni dès ce
jour !
Que les ſoins rendus à la gloire
Soient toujours payés par l'Amour !

L'AMOUR.

Quittez, Muſes, quittez ce déſert trop
ſtérile,
Venez de vos appas enchanter l'univers ;
Après avoir orné mille climats divers,
Que l'empire des Lys ſoit notre heureux
aſyle,
Au milieu des beaux arts puiſſiez-vous y
briller
De votre plus vive lumiere !
Un regne glorieux vous y fera trouver
Des amans dignes de vous plaire,
Et des héros à célébrer.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIERE ENTRÉE.

HÉSIODE.

Le Théâtre repréſente un Bocage, au travers duquel on voit des Hameaux.

SCENE PREMIERE.

ÉGLÉ, DORIS.

DORIS.

L'AMOUR va vous offrir la plus charmante fête,
Déjà pour diſputer chaque Berger s'apprête :
Le don de votre main au vainqueur eſt promis.
Qu'Héſiode eſt à plaindre ! hélas ! il vous adore.
Mais les jeux d'Apollon ſont des arts qu'il ignore,
De ſes tendres ſoupirs il va perdre le prix.

EGLÉ.

Doris, j'aime Héſiode, & plus que l'on
ne penſe
Je m'occupe de ſon bonheur :
Mais c'eſt en éprouvant ſes feux & ſa
conſtance
Que j'ai dû m'aſſurer qu'il méritoit mon
cœur.

DORIS.

A vos engagemens pourrez-vous vous
ſouſtraire ?

EGLÉ.

Je ne ſais point, Doris, manquer de foi.

DORIS.

Comment avec vos feux accorder votre
loi ?

EGLÉ.

Tu verras dès ce jour tout ce qu'Églé
peut faire.

DORIS.

Eglé dans nos Hameaux, inconnue, étran-
gere,
Jouit ſur tous les cœurs d'un pouvoir mé-
rité ;
Rien ne lui doit être impoſſible
Avec le ſecours invincible
De l'eſprit & de la beauté.

EGLÉ.

J'apperçois Hésiode :

DORIS.

Accablé de tristesse ;
Il plaint le malheur de ses feux.

EGLÉ.

Je saurai dissiper la douleur qui le presse :
Mais pour quelques instans cachons-nous
à ses yeux.

SCENE II.

HÉSIODE.

EGLÉ méprise ma tendresse ;
Séduite par les chants de mes heureux rivaux ;
Son cœur en est le prix, & seul dans ces
hameaux
J'ignore les secrets de l'art qu'elle couronne;
Eglé le sait & m'abandonne !
Je vais la perdre sans retour.
A de frivoles chants se peut-il qu'elle
donne
Un prix qui n'étoit dû qu'au plus parfait
amour ?

On entend une ſymphonie douce.

Qu'elle douce harmonie ici ſe fait entendre.......

Elle invite au repos...... Je ne puis m'en défendre......

Mes yeux appeſantis laiſſent tarir leurs pleurs......

Dans le ſein du ſommeil je cede à ſes douceurs.

SCENE III.

EGLÉ, HÉSIODE *endormi.*

EGLÉ.

COMMENCEZ le bonheur de ce berger fidele,

Songes; en ce ſéjour Euterpe vous appelle,

Accourez à ma voix, parlez à mon amant,

Par vos images ſéduiſantes,

Par vos illuſions charmantes,

Annoncez-lui le deſtin qui l'attend.

Entrée des Songes.

UN SONGE.

Songes flatteurs

Quand d'un cœur miſérable

Vos ſoins appaiſent les douleurs;
Douces erreurs,
Du ſort impitoyable
Suſpendez long-tems les rigueurs;
Réveil, éloignez-vous :
Ah! que le ſommeil eſt doux!
Mais quand un ſonge favorable
Préſage un bonheur véritable,
Sommeil, éloignez-vous :
Ah! que le réveil eſt doux!

Les Songes ſe retirent.

EGLÉ.

Toi pour qui j'ai quitté mes ſœurs & le Parnaſſe,
Toi que le ciel a fait digne de mon amour,
Tendre berger, d'une feinte diſgrace
Ne crains point l'effet en ce jour.
Reçois le don des Vers. Qu'un nouveau feu t'anime!
Des tranſports d'Apollon reſſens l'effet ſublime,
Et par tes chants divins t'élevant juſqu'aux cieux
Oſe en les célébrant te rendre égal aux Dieux. *Une Lyre ſuſpendue à un laurier s'élève à côté d'Héſiode.*

Amour dont les ardeurs ont embraſé mon ame

Daigne animer mes dons de ta divine flâme :
Nous pouvons du génie exciter les efforts ;
Mais les ſuccès heureux ſont dus à tes tranſports.

SCENE IV.

HÉSIODE.

OU ſuis-je ! Quel réveil ? Quel nouveau feu m'inſpire ?
Quel nouveau jour me luit ? Tous mes ſens ſont ſurpris !...

Il apperçoit la Lyre.

Mais quel prodige étonne mes eſprits ?

Il la touche, & elle rend des ſons.

Dieux ! quels ſons éclatans partent de cette Lyre !
D'un tranſport inconnu j'éprouve le délire !
Je forme ſans effort des chants harmonieux ;
O Lyre ! ô cher préſent des Dieux !
Déjà par ton ſecours je parle leur langage.
Le plus puiſſant de tous excite mon courage,

Je reconnois l'amour à des transports si beaux,
Et je vais triompher de mes jaloux rivaux.

SCENE V.

HÉSIODE, *Troupe de Bergers qui s'assemblent pour la Fête.*

CHŒUR.

QUE tout retentisse;
Que tout applaudisse
A nos chants divers!
Que l'écho s'unisse,
Qu'Eglé s'attendrisse
A nos doux concerts!
Doux espoir de plaire,
Animez nos jeux,
Apollon va faire
Un amant heureux :
Flatteuse victoire !
Triomphe enchanteur!
L'amour & la gloire
Suivront le vainqueur. *On danse ; après quoi Hésiode s'appproche pour disputer.*

CHŒUR.

O Berger, dépofez cette Lyre inutile,
Voulez-vous dans nos jeux difputer en ce
jour.

HÉSIODE.

Rien n'eft impoffible à l'amour.
Je n'ai point fait de l'art une étude fervile;
Et ma voix indocile,
Ne s'eft jamais unie aux chalumeaux.
Mais dans le fuccès que j'efpere,
J'attends tout du feu qui m'éclaire
Et rien de mes foibles travaux.

CHŒUR.

Chantez, Berger téméraire;
Nous allons admirer vos prodiges nou-
veaux.

HÉSIODE *commence.*

Beau feu qui confumez mon ame,
Infpirez à mes chants votre divine ardeur:
Portez dans mon efprit cette brillante flâme,
Dont vous brûlez mon cœur.....

CHŒUR, *qui interrompt Héfiode.*

Sa Lyre efface nos Mufettes.
Ah! nous fommes vaincus!
Fuyons dans nos retraites.

SCENE VI.

HÉSIODE, EGLÉ.

HÉSIODE.

BELLE Eglé.... Mais, ô ciel! quels
charmes inconnus!...
Vous êtes immortelle, & j'ai pu m'y mé-
prendre !
Vos céleftes appas n'ont-ils pas dû m'ap-
prendre,
Qu'il n'eft permis qu'aux Dieux de fou-
pirer pour vous ?
Hélas ! à chaque inftant fans pouvoir m'en
défendre,
Mon trop coupable cœur accroît votre
courroux.

EUTERPE.

Ta crainte offenfe ma gloire.
Tu mérites le prix qu'ont promis mes
fermens ;
Je le dois à ta victoire,
Et le donne à tes fentimens.

HÉSIODE.

Quoi ? vous feriez ?.... O ciel ! eft-il pof-
fible ?

Muſe, vos dons divins ont prévenu mes
vœux,
Dois-je eſpérer encor que votre ame ſenſible
Daigne aimer un Berger & partager mes
feux ?

EUTERPE.

La vertu des mortels fait leur rang chez
les Dieux.
Une ame pure, un cœur tendre & ſincere,
Sont les biens les plus précieux;
Et quand on ſait aimer le mieux,
On eſt le plus digne de plaire.
Aux Bergers. Calmez votre dépit jaloux,
Bergers raſſemblez-vous :
Venez former les plus riantes fêtes,
Je me plais dans vos bois, je chéris vos
Muſettes,
Reconnoiſſez Euterpe & célébrez ſes feux.

SCENE VII.

EUTERPE, HÉSIODE, LES BERGERS.

CHŒUR.

MUSE charmante, Muse aimable,
Qui daignez parmi nous fixer vos tendres
vœux ;
Soyez-nous toujours favorable,
Présidez toujours à nos jeux. *On danse.*

DORIS.

Dieux qui gouvernez la terre ;
Tout répond à votre voix.
Dieux qui lancez le tonnerre ;
Tout obéit à vos loix.
De votre gloire éclatante ;
De votre grandeur brillante
Nos cœurs ne sont point jaloux.
D'autres biens sont faits pour nous.
Unis d'un amour sincere,
Un Berger, une Bergere,
Sont-ils moins heureux que vous ?

SECONDE ENTRÉE.

Le Théâtre représente les Jardins d'Ovide à Thôme, &, dans le fond, des Montagnes affreuses parsemées de précipices, & couvertes de neiges.

SCENE PREMIERE.

OVIDE.

CRUEL amour, funeste flâme !
Faut-il encor t'abandonner mon ame ?
Cruel amour, funeste flâme,
Le sort d'Ovide est-il d'aimer toujours ?
Dans ces climats glacés au fond de la Scythie,
Contre tes feux n'est-il point de secours ?
J'y brûle, hélas ! pour la jeune Erithie :
Pour moi, sans elle, il n'est plus de beaux jours.
Cruel amour, &c.
Acheve du moins ton ouvrage ;
Soumets Erithie à son tour.

Ici tout languit ſans amour,
Et de ſon cœur encor elle ignore l'uſage;
Ces fleurs dans mes jardins l'attirent chaque jour,
Et je vais par des jeux.... C'eſt elle, ô doux préſage!
Je m'éloigne à regret : mais bientôt ſur mes pas
Tout va lui parler le langage
Du Dieu charmant qu'elle ne connoît pas.

SCENE II.

ERITHIE.

C'EN eſt donc fait; & dans quelques momens
Diane à ſes autels recevra mes ſermens.
Jardins chéris, rians bocages;
Hélas! à mes jeux innocens
Vous n'offrirez plus vos ombrages.
Oiſeaux, vos ſéduiſans ramages
Ne charmeront donc plus mes ſens.
Vain éclat, grandeur importune!
Heureux qui dans l'obſcurité
N'a point ſoumis à la fortune
Son bonheur & ſa liberté!

Mais, quels concerts ſe font entendre?
Quel ſpectacle enchanteur ici vient me ſurprendre?

SCENE III.

La Statue de l'Amour s'élève au fond du Théâtre, & toute la ſuite d'Ovide vient former des Danſes & des Chants autour d'Erithie.

CHŒUR.

DIEU charmant, Dieu des tendres cœurs,
Regne à jamais, lance tes flâmes;
Eh! quel bien flatteroit nos ames
S'il n'étoit de tendres ardeurs?
Chantons, ne ceſſons point de célébrer ſes charmes,
Qu'il occupe tous nos momens;
Ce Dieu ne ſe ſert de ſes armes
Que pour faire d'heureux amans.
Les ſoins, les pleurs & les ſoupirs,
Sont les tributs de ſon empire;
Mais tous les biens qu'il en retire,

Il nous les rend par les plaisirs.

On danse.

ERITHIE.

Quels doux concerts! quelle fête agréable!
Que je trouve charmant ce langage nouveau!
Quel est donc ce Dieu favorable?

Elle considere la statue.

Hélas! c'est un enfant; mais quel enfant aimable!
Pourquoi cet arc & ce bandeau;
Ce carquois, ces traits, ce flambeau?

UN HOMME DE LA FÊTE.

Ce foible enfant est le maître du monde;
La nature s'anime à sa flâme féconde,
Et l'univers sans lui périroit avec nous.
Reconnoissez, belle Erithie,
Un Dieu fait pour régner sur vous;
Il veut de votre aimable vie
Vous rendre les instans plus doux.
Etendez les droits légitimes
Du plus puissant des Immortels;
Tous les cœurs seront ses victimes
Quand vous servirez ses autels.

ERITHIE.

Ces aimables leçons ont trop l'art de me plaire;

Mais

Mais quel eſt donc ce Dieu dont on veut
me parler ?

OVIDE.

De ſes plus doux ſecrets, diſcret dépoſi-
taire,
A vous ſeule en ces lieux je dois les révéler.

SCENE IV.

ERITHIE, OVIDE.

OVIDE.

C'EST un aimable myſtere
Qui de ſes biens charmans aſſaiſonne le prix :
Plus on les a ſentis,
Et mieux on ſait les taire.

ERITHIE.

J'ignore encor quels ſont des biens ſi doux ;
Mais je brûle de m'en inſtruire.

OVIDE.

Vous l'ignorez ? n'en accuſez que vous ;
Déjà dans mes regards vous auriez dû le
lire.

ERITHIE.

Vos regards !... Dans ſes yeux quel poi-
ſon ſéducteur !

Dieux ! quel trouble confus s'éleve dans
mon cœur !

OVIDE.

Trouble charmant, que mon ame partage,
Vous êtes le premier hommage
Que l'aimable Erithie ait offert à l'Amour.

ERITHIE.

L'Amour est donc ce Dieu si redoutable ?

OVIDE.

L'Amour est ce Dieu favorable
Que mon cœur enflammé vous annonce en
ce jour ;
Profitons des bienfaits que sa main nous
prépare :
Unis par ses liens....

ERITHIE.

Hélas ! on nous sépare !
Du temple de Diane on me commet le soin ;
Tout le peuple d'Ithome en veut être té-
moin,
Et je dois dès ce jour....

OVIDE.

Non, charmante Erithie,
Les peuples même de Scythie
Sont soumis au vainqueur dont nous sui-
vons les loix :
Il faut les attendrir, il faut unir nos voix.

Eſt-il des cœurs que notre amour ne touche,
S'il s'explique à la fois
Par vos larmes & par ma bouche.
Mais on approche... on vient... Amour, ſi pour ta gloire
Dans un exil affreux il faut paſſer mes jours,
De mon encens du moins conſerve la mémoire,
A mes tendres accens accorde ton ſecours.

SCENE V.

OVIDE, ERITHIE, *troupe de Sarmates.*

CHŒUR.

CÉLÉBRONS la gloire éclatante
De la Déeſſe des forêts :
Sans ſoins, ſans peine & ſans attente
Nous ſubſiſtons par ſes bienfaits.
Célébrons la Beauté charmante
Qui va la ſervir déſormais :
Que ſa main long-tems lui préſente
Les offrandes de ſes ſujets. *On danſe.*

LE CHEF DES SARMATES.

Venez belle Erithie....

OVIDE.

Ah ! daignez m'écouter.
De deux tendres amans différez le ſupplice :
Ou, ſi vous achevez ce cruel ſacrifice,
Voyez les pleurs que vous m'allez coûter.

CHŒUR.

Non, elle eſt promiſe à Diane :
Nos engagemens ſont des loix ;
Qui pourroit être aſſez profane
Pour priver les Dieux de leurs droits ?

OVIDE ET ERITHIE.

Du plus puiſſant des Dieux nos cœurs ſont le partage.
Notre amour eſt ſon ouvrage :
Eſt-il des droits plus ſacrés ?
Par une injuſte violence
Les Dieux ne ſont point honorés.
Ah ! ſi votre indifférence
Mépriſe nos douleurs,
A ce Dieu qui nous aſſemble
Nous jurons de mourir enſemble
Pour ne plus ſéparer nos cœurs.

CHŒUR.

Quel ſentiment ſecret vient attendrir nos ames
Pour ces amans infortunés ?
Par l'amour l'un à l'autre ils étoient deſtinés,

Que l'amour couronne leurs flâmes !

OVIDE.

Vous comblez mon bonheur, peuple trop généreux.
Quel prix de ce bienfait sera la récompense?
Puissiez-vous par mes soins, par ma reconnoissance
Apprendre à devenir heureux !
L'amour vous appelle
Ecoutez sa voix ;
Que tout soit fidelle
A ses douces loix.
Des biens dont l'usage
Fait le vrai bonheur,
Le plus doux partage
Est un tendre cœur.

TROISIEME ENTRÉE.

Le Théâtre représente le Peryſtile du Temple de Junon à Samos.

SCENE PREMIERE.

POLYCRATE, ANACRÉON.

ANACRÉON.

LES beautés de Samos aux pieds de la Déeſſe
Par votre ordre aujourd'hui vont préſenter leurs vœux ;
Mais, ſeigneur, ſi j'en crois le ſoupçon qui me preſſe,
Sous ce zele myſtérieux
Un ſoin plus doux vous intéreſſe.

POLYCRATE.

On ne peut ſur la tendreſſe
Tromper les yeux d'Anacréon.
Oui, le plus doux penchant m'entraîne.
Mais j'ignore à la fois le ſéjour & le nom
De l'objet qui m'enchaîne.

ANACRÉON.

Je conçois le détour ;
Parmi tant de beautés vous espérez connoître
Celle dont les attraits ont fixé votre amour.
Mais cet amour enfin......

POLYCRATE.

Un instant le fit naître :
Ce fut dans ces superbes jeux
Où mes heureux succès célébrés par ta Lyre......

ANACRÉON.

Ce jour, il m'en souvient, je devins amoureux
De la jeune Thémire.

POLYCRATE.

Eh! quoi? toujours de nouveaux feux?

ANACRÉON.

A de beaux yeux aisément mon cœur cede :
Il change de même aisément ;
L'amour à l'amour y succede,
Le goût seul du plaisir y regne constamment.

POLYCRATE.

Bientôt une douce victoire
T'a sans doute asservi son cœur?

ANACRÉON.

Ce triomphe manque à ma gloire ;
Et ce plaiſir à mon bonheur.

POLYCRATE.

Mais on vient...... Que d'appas ! Ah ! les cœurs les plus ſages
En voyant tant d'attraits doivent craindre des fers.

ANACRÉON.

Junon, dans ce beau jour, les plus tendres hommages
Ne ſont pas ceux qui te ſeront offerts.

SCENE II.

POLYCRATE, ANACRÉON.

Troupe de jeunes Samiennes qui viennent offrir leurs hommages à la Déeſſe.

HYMNE A JUNON.

REINE des Dieux, Mere de l'Univers ;
Toi par qui tout reſpire,
Qui combles cet Empire,
De tes biens les plus chers,
Junon, vois ces offrandes ;

Nos cœurs que tu demandes
Vont te les présenter.
Que tes mains bienfaisantes
De nos mains innocentes
Daignent les accepter. *On danse.*

Thémire portant une corbeille de fleurs, entre dans le Temple à la tête des jeunes Samiennes.

POLYCRATE, *appercevant Thémire.*
O Bonheur !

ANACRÉON.
O plaisir extrême !

POLYCRATE.
Quels traits charmans ! Quels regards enchanteurs !

ANACRÉON.
Ah ! qu'avec grace elle porte ces fleurs !

POLYCRATE.
Ces fleurs ! Que dites-vous ! C'est la beauté que j'aime.

ANACRÉON.
C'est Thémire elle-même.

POLYCRATE.
Ami trop cher : Rival trop dangereux.
Ah ! que je crains tes redoutables feux !
De mon cœur agité fais cesser le martyre ;
Porte à d'autres appas tes volages desirs.

Laisse-moi goûter les plaisirs
De te chérir toujours & d'adorer Thémire.

ANACRÉON.

Si ma flâme étoit volontaire
Je l'immolerois à l'instant :
Mais l'amour dans mon cœur n'en est pas moins sincere
Pour n'être pas toujours constant.
La gloire & la grandeur au gré de votre envie,
Vous assurent les plus beaux jours,
Mais que ferois-je de la vie,
Sans les plaisirs, sans les amours ?

POLYCRATE.

Eh ! que te servira ta vaine résistance ?
Ingrat, évite ma présence !

ANACRÉON.

Vous calmerez cet injuste courroux ;
Il est trop peu digne de vous.

SCENE III.

POLYCRATE.

TRANSPORTS jaloux, tourmens que je déteste.
Ah ! faut-il me livrer à vos tristes fureurs ?

Faut-il toujours qu'une rage funeste,
Inspire avec l'amour la haine & ses horreurs?
Cruel amour ! ta fatale puissance
Désunit plus de cœurs,
Qu'elle n'en met d'intelligence :
Je vois Thémire. O transports enchanteurs !

SCENE IV.

POLYCRATE, THÉMIRE.

POLYCRATE.

THÉMIRE, en vous voyant la résistance est vaine,
Tout cede à vos attraits vainqueurs.
Heureux l'amant dont les tendres ardeurs
Vous feront partager la chaîne
Que vous donnez à tous les cœurs !

THÉMIRE.

Je fuis les soupirs, les langueurs,
Les soins, les tourmens, les alarmes :
Un plaisir qui coûte des pleurs
Pour moi n'aura jamais de charmes.

POLYCRATE.

C'est un tourment de n'aimer rien.

C'eſt un tourment affreux d'aimer ſans eſ-
pérance,
Mais il eſt un ſuprême bien,
C'eſt de s'aimer d'intelligence.

THÉMIRE.

Non, je crains juſqu'aux nœuds aſſortis
par l'amour.

POLYCRATE.

Ah! connoiſſez du moins les biens qu'il
vous apprête.
Vous devez à Junon le reſte de ce jour.
Demain une illuſtre conquête
Vous eſt promiſe en ce ſéjour.

SCENE V.

THÉMIRE.

IL me cachoit ſon rang, je feignois à
mon tour.
Polycrate m'offre un hommage
Qui combleroit l'ambition :
Un ſort plus doux me flatte davantage,
Et mon cœur en ſecret chérit Anacréon.
Sur les fleurs d'une aile légere,
On voit voltiger les zéphirs.

Comme eux d'une ardeur paſſagere
Je voltige ſur les plaiſirs.
D'une chaîne redoutable,
Je veux préſerver mon cœur;
L'amour m'amuſeroit comme un enfant aimable;
Je le crains comme un fier vainqueur.

SCENE VI.

ANACRÉON, THÉMIRE.

ANACRÉON.

BELLE Thémire, enfin le Roi vous rend les armes,
L'aveu de tous les cœurs autoriſe le mien;
Si l'amour animoit vos charmes,
Il ne leur manqueroit plus rien.

THÉMIRE.

Vous m'annoncez par cette indifférence
Combien le choix vous paroîtroit égal.
Qui voit ſans peine un rival
N'eſt pas loin de l'inconſtance.

ANACRÉON.

Vous faites à ma flâme une cruelle offenſe,

LE DEVIN
DU VILLAGE,
INTERMEDE.

AVERTISSEMENT.

Quoique j'aye approuvé les changemens que mes amis jugerent à propos de faire à cet Intermede, quand il fut joué à la Cour, & que son succès leur soit dû en grande partie, je n'ai pas jugé à propos de les adopter aujourd'hui, & cela par plusieurs raisons. La premiere est que, puisque cet Ouvrage porte mon nom, il faut que ce soit le mien, dût-il en être plus mauvais. La seconde, que ces changemens pouvoient être fort bien en eux-mêmes, & ôter pourtant à la Piece cette unité si peu connue, qui seroit le chef-d'œuvre de l'Art, si l'on pouvoit la conserver sans répétitions & sans monotonie. Ma troisieme raison est que cet Ouvrage n'ayant été fait que pour mon amusement, son vrai succès est de me plaire : or, personne ne sait mieux que moi comment il doit être pour me plaire le plus.

A MONSIEUR

DUCLOS

HISTORIOGRAPHE

DE FRANCE,

L'un des Quarante de l'Académie Françoise, & de celle des Belles-Lettres.

SOUFFREZ, MONSIEUR, que votre nom soit à la tête de cet Ouvrage, qui, sans vous, n'eut point vu le jour. Ce sera ma premiere & unique Dédicace : puisse-t-elle vous faire autant d'honneur qu'à moi !

Je suis de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
J. J. ROUSSEAU.

ACTEURS.

COLIN.

COLETTE.

LE DEVIN.

TROUPE DE JEUNES GENS DU VILLAGE.

LE DEVIN
DU VILLAGE,
INTERMEDE.

La Théâtre repréſente d'un côté la Maiſon du Devin, de l'autre des Arbres & des Fontaines, & dans le fond un Hameau.

SCENE PREMIERE.

COLETTE *ſoupirant, & s'eſſuyant les yeux de ſon tablier.*

J'AI perdu tout mon bonheur;
J'ai perdu mon ſerviteur;
Colin me délaiſſe.
Hélas, il a pu changer!
Je voudrois n'y plus ſonger:
J'y ſonge ſans ceſſe.
J'ai perdu mon ſerviteur;
J'ai perdu tout mon bonheur;
Colin me délaiſſe.

Il m'aimoit autrefois, & ce fut mon
malheur.
Mais quelle eſt donc celle qu'il me préfere?
Elle eſt donc bien charmante! imprudente
Bergere,
Ne crains-tu point les maux que j'éprouve
en ce jour?
Colin m'a pu changer; tu peux avoir ton
tour.

Que me ſert d'y rêver ſans ceſſe?
Rien ne peut guérir mon amour,
Et tout augmente ma triſteſſe.

J'ai perdu mon ſerviteur;
J'ai perdu tout mon bonheur;
Colin me délaiſſe.

Je veux le haïr.... je le dois....
Peut-être il m'aime encor.... pourquoi me
fuir ſans ceſſe?
Il me cherchoit tant autrefois.

Le Devin du canton fait ici ſa demeure;
Il ſait tout; il ſaura le ſort de mon amour:
Je le vois, & je veux m'éclaircir en ce jour.

SCENE II.

LE DEVIN, COLETTE.

Tandis que le DEVIN s'avance gravement, COLETTE compte dans sa main de la monnoie; puis elle la plie dans un papier, & la présente au DEVIN, après avoir un peu hésité à l'aborder.

COLETLE, *d'un air timide.*

PERDRAI-JE Colin sans retour?
Dites-moi s'il faut que je meure.

LE DEVIN, *gravement.*

Je lis dans votre cœur, & j'ai lu dans le sien.

COLETTE.

O Dieux!

LE DEVIN.

Modérez-vous.

COLETTE.

Eh bien?
Colin....

LE DEVIN.

Vous est infidele.

COLETTE.

Je me meurs.

LE DEVIN.

Et pourtant il vous aime toujours.

COLETTE, *vivement.*

Que dites-vous ?

LE DEVIN.

Plus adroite & moins belle,
La Dame de ces lieux....

COLETTE.

Il me quitte pour elle ?

LE DEVIN.

Je vous l'ai déjà dit, il vous aime toujours.

COLETTE, *triſtement.*

Et toujours il me fuit.

LE DEVIN.

Comptez ſur mon ſecours.
Je prétends à vos pieds ramener le volage.
Colin veut être brave, il aime à ſe parer :
Sa vanité vous a fait un outrage
Que ſon amour doit réparer.

COLETTE.

Si des galans de la ville
J'euſſe écouté les diſcours ;
Ah ! qu'il m'eût été facile
De former d'autres amours !

Mise en riche Demoiselle
Je brillerois tous les jours ;
De rubans & de dentelle
Je chargerois mes atours.

Pour l'amour de l'infidelle
J'ai refusé mon bonheur ,
J'aimois mieux être moins belle
Et lui conserver mon cœur.

LE DEVIN.

Je vous rendrai le sien, ce sera mon ouvrage.
Vous, à le mieux garder appliquez tous vos soins ;
Pour vous faire aimer davantage,
Feignez d'aimer un peu moins.
L'amour croît s'il s'inquiette ;
Il s'endort s'il est content :
La Bergere un peu coquette
Rend le Berger plus constant.

COLETTE.

A vos sages leçons Colette s'abandonne.

LE DEVIN.

Avec Colin prenez un autre ton.

COLETTE.

Je feindrai d'imiter l'exemple qu'il me donne.

LE DEVIN.

Ne l'imitez pas tout de bon;
Mais qu'il ne puiſſe le connoître.
Mon art m'apprend qu'il va paroître
Je vous appellerai quand il en ſera tems.

SCENE III.

LE DEVIN.

J'AI tout ſu de Colin, & ces pauvres enfans
Admirent tous les deux la ſcience profonde
Qui me fait deviner tout ce qu'ils m'ont appris.
Leur amour à propos en ce jour me ſeconde;
En les rendant heureux, il faut que je confonde
De la Dame du lieu les airs & les mépris.

SCENE IV.

LE DEVIN, COLIN.

COLIN.

L'AMOUR & vos leçons m'ont enfin rendu ſage ;
Je préfere Colette à des biens ſuperflus :
Je ſus lui plaire en habit de village ;
Sous un habit doré qu'obtiendrois-je de plus ?

LE DEVIN.

Colin, il n'eſt plus tems, & Colette t'oublie.

COLIN.

Elle m'oublie, ô Ciel ! Colette a pu changer !

LE DEVIN.

Elle eſt femme, jeune & jolie ;
Manqueroit-elle à ſe venger ?

COLIN.

Non, Colette n'eſt point trompeuſe ;
Elle m'a promis ſa foi :
Peut-elle être l'Amoureuſe
D'un autre Berger que moi ?

LE DEVIN.

Ce n'est point un Berger qu'elle préfere à toi,

C'est un beau Monsieur de la Ville.

COLIN.

Qui vous l'a dit?

LE DEVIN, *avec emphase.*

Mon art.

COLIN.

Je n'en saurois douter.

Hélas qu'il m'en va coûter

Pour avoir été trop facile

A m'en laisser conter par les Dames de Cour!

Aurois-je donc perdu Colette sans retour?

LE DEVIN.

On sert mal à la fois la fortune & l'Amour.

D'être si beau garçon quelquefois il en coûte.

COLIN.

De grace, apprenez-moi le moyen d'éviter

Le coup affreux que je redoute.

LE DEVIN.

Laisse-moi seul un moment consulter.

Le Devin tire de sa poche un Livre de grimoire & un petit bâton de Jacob, avec lesquels il fait un charme. De jeunes Paysannes

Paysannes qui venoient le consulter, laissent tomber leurs présens, & se sauvent toutes effrayées en voyant ses contorsions.

LE DEVIN.

Le charme est fait. Colette en ce lieu va
se rendre ;
Il faut ici l'attendre.

COLIN.

À l'appaiser pourrai-je parvenir ?
Hélas! voudra-t-elle m'entendre ?

LE DEVIN.

Avec un cœur fidele & tendre
On a droit de tout obtenir.
A part. Sur ce qu'elle doit dire allons la
prévenir.

SCENE V.

COLIN.

JE vais revoir ma charmante Maîtresse.
Adieu châteaux, grandeurs, richesse,
Votre éclat ne me tente plus.
Si mes pleurs, mes soins assidus
Peuvent toucher ce que j'adore,
Je vous verrai renaître encore
Doux momens que j'ai perdus.

Quand on fait aimer & plaire
A-t-on befoin d'autre bien !
Rends-moi ton cœur ma Bergere,
Colin t'a rendu le fien.

Mon chalumeau, ma houlette,
Soyez mes feules grandeurs ;
Ma parure eft ma Colette,
Mes tréfors font fes faveurs.

Que de Seigneurs d'importance
Voudroient bien avoir fa foi !
Malgré toute leur puiffance,
Ils font moins heureux que moi.

SCENE VI.

COLIN, COLETTE *parée.*

COLIN *à part.*

JE l'apperçois.... Je tremble en m'offrant à fa vue...
... Sauvons-nous.... Je la perds fi je fuis....

COLETTE, *à part.*

Il me voit... Que je fuis émue !
Le cœur me bat...

COLIN.

Je ne fais où j'en fuis.

COLETTE.

Trop près, fans y fonger, je me fuis approchée.

COLIN.

Je ne puis m'en dédire, il la faut aborder.

A Colette, d'un ton radouci, & d'un air moitié riant, moitié embarraffé.

Ma Colette.... êtes-vous fâchée ?
Je fuis Colin : daignez me regarder.

COLETTE, *ofant à peine jetter les yeux fur lui.*

Colin m'aimoit : Colin m'étoit fidelle :
Je vous regarde, & ne vois plus Colin.

COLIN.

Mon cœur n'a point changé; mon erreur trop cruelle
Venoit d'un fort jetté par quelque efprit malin :
Le Devin l'a détruit; je fuis, malgré l'envie,
Toujours Colin, toujours plus amoureux.

COLETTE.

Par un fort, à mon tour, je me fens pourfuivie.
Le Devin n'y peut rien.

COLIN.

Que je fuis malheureux !

COLETTE.

D'un amant plus conſtant...

COLIN.

Ah ! de ma mort ſuivie

Votre infidélité....

COLETTE.

Vos ſoins ſont ſuperflus ;

Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

Ta foi ne m'eſt point ravie ;

Non, conſulte mieux ton cœur :

Toi-même en m'ôtant la vie

Tu perdrois tout ton bonheur.

COLETTE.

à part. Hélas! *à Colin.* Non, vous m'avez trahie,

Vos ſoins ſont ſuperflus :

Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

C'en eſt donc fait ; vous voulez que je meure ;

Et je vais pour jamais m'éloigner du hameau.

COLETTE, *rappellant Colin qui s'éloigne lentement.*

Colin ?

COLIN.

Quoi ?

COLETTE.

Tu me fuis?

COLIN.

Faut-il que je demeure
Pour vous voir un amant nouveau?

COLETTE. *Duo.*

Tant qu'à mon Colin j'ai ſu plaire,
Mon ſort combloit mes deſirs.

COLIN.

Quand je plaiſois à ma Bergere;
Je vivois dans les plaiſirs.

COLETTE.

Depuis que ſon cœur me mépriſe
Un autre a gagné le mien.

COLIN.

Après le doux nœud qu'elle briſe
Seroit-il un autre bien?

D'un ton pénétré.

Ma Colette ſe dégage!

COLETTE.

Je crains un amant volage;

ENSEMBLE.

Je me dégage à mon tour.
Mon cœur, devenu paiſible;
Oubliera, s'il eſt poſſible,
Que tu lui fus { cher / chere } un jour.

COLIN.

Quelque bonheur qu'on me promette
Dans les nœuds qui me ſont offerts,
J'euſſe encor préféré Colette
A tous les biens de l'Univers.

COLETTE.

Quoi qu'un Seigneur, jeune, aimable;
Me parle aujourd'hui d'Amour,
Colin m'eût ſemblé préférable
A tout l'éclat de la Cour.

COLIN, *tendrement.*

Ah Colette !

COLETTE *avec un ſoupir.*

Ah ! Berger volage,
Faut-il t'aimer malgré moi

Colin ſe jette aux pieds de Colette; elle lui fait remarquer à ſon chapeau un Ruban fort riche qu'il a reçu de la Dame. Colin le jette avec dédain. Colette lui en donne un plus ſimple, dont elle étoit parée, & qu'il reçoit avec tranſport.

ENSEMBLE.

A jamais Colin { je t'engage / t'engage }
{ Mon / Son } cœur & { ma / ſa } foi.

Qu'un doux mariage
M'uniffe avec toi.
Aimons toujours fans partage,
Que l'Amour foit notre loi.
A jamais, &c.

SCENE VII.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

LE DEVIN.

JE vous ai délivrés d'un cruel maléfice;
Vous vous aimez encor malgré les envieux.

COLIN.

Ils offrent chacun un préfent au Devin.

Quel don pourroit jamais payer un tel fervice?

LE DEVIN *recevant des deux mains.*

Je fuis affez payé fi vous êtes heureux.
Venez jeunes Garçons, venez aimables Filles,
Raffemblez-vous, venez les imiter;
Venez galans Bergers, venez beautés gentilles
En chantant leur bonheur apprendre le goûter.

SCENE DERNIERE.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE,

Garçons & Filles du Village.

CHŒUR.

COLIN revient à sa Bergere ;
Célébrons un retour si beau.
Que leur amitié sincere
Soit un charme toujours nouveau.
Du Devin de notre Village
Chantons le pouvoir éclatant :
Il ramene un Amant volage,
Et le rend heureux & constant.

On danse.

COLIN.

ROMANCE.

Dans ma cabane obscure
Toujours soucis nouveaux ;
Vent, Soleil, ou froidure,
Toujours peine & travaux.
Colette ma Bergere
Si tu viens l'habiter,

Colin dans sa chaumiere
N'a rien à regretter.

Des champs, de la prairie
Retournant chaque soir,
Chaque soir plus chérie
Je viendrai te revoir :
Du Soleil dans nos plaines
Devançant le retour,
Je charmerai mes peines
En chantant notre Amour.

On danse une PANTOMIME.

LE DEVIN.

Il faut tous à l'envi
Nous signaler ici ;
Si je ne puis sauter ainsi,
Je dirai pour ma part une Chanson nouvelle.

Il tire une Chanson de sa poche.

I.

L'art à l'Amour est favorable,
Et sans art l'Amour sait charmer ;
A la Ville on est plus aimable,
Au Village on sait mieux aimer :
Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne sait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'est un Enfant, c'est un Enfant.

COLIN *avec le Chœur répete le refrain.*

Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne fait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

Regardant la Chanſon.

Elle a d'autres Couplets ! je la trouve aſſez belle.

COLETTE, *avec empreſſement.*

Voyons, voyons ; nous chanterons auſſi.

Elle prend la Chanſon.

II.

Ici de la ſimple Nature,
L'Amour fuit la naïveté,
En d'autres lieux de la parure
Il cherche l'éclat emprunté.
Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne fait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

CHŒUR.

C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

COLIN.

III.

Souvent une flâme chérie
Eſt celle d'un cœur ingénu :
Souvent par la coquetterie

Un cœur volage eſt retenu.
Ah ! pour l'ordinaire, &c.
à la fin de chaque Couplet, le Chœur répete toujours ce vers.
C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

LE DEVIN.

IV.

L'Amour ſelon ſa fantaiſie,
Ordonne & diſpoſe de nous :
Ce Dieu permet la jalouſie,
Et ce Dieu punit les jaloux.
Ah ! pour l'ordinaire, &c.

COLIN.

V.

A voltiger de belle en belle,
On perd ſouvent l'heureux inſtant;
Souvent un Berger trop fidelle
Eſt moins aimé qu'un inconſtant.
Ah ! pour l'ordinaire, &c.

COLETTE.

VI.

A ſon caprice on eſt en butte,
Il veut les ris, il veut les pleurs;
Par les.... par les....

COLIN, *lui aidant à lire.*

Par les rigueurs on le rebutte.

COLETTE.

On l'affoiblit par les faveurs.

ENSEMBLE.

Ah ! pour l'ordinaire,
L'Amour ne ſait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;
C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

CHŒUR.

C'eſt un Enfant, c'eſt un Enfant.

On danſe.

COLETTE.

Avec l'objet de mes amours,
Rien ne m'afflige, tout m'enchante ;
Sans ceſſe il rit, toujours je chante :
C'eſt une chaîne d'heureux jours.
Quand on ſait bien aimer, que la vie eſt charmante !
Tel, au milieu des fleurs qui brillent ſur ſon cours,
Un doux ruiſſeau coule & ſerpente.
Quand on ſait bien aimer, que la vie eſt charmante ! *On danſe.*

COLETTE.

Allons danſer ſous les ormeaux,
Animez-vous jeunes fillettes :
Allons danſer ſous les ormeaux ;
Galans prenez vos chalumeaux.

LES VILLAGEOISES *répetent ces quatre vers.*

COLETTE.

Répétons mille chanſonnettes,
Et pour avoir le cœur joyeux,
Danſons avec nos amoureux,
Mais n'y reſtons jamais ſeulettes.
Allons danſer ſous les ormeaux, &c.

LES VILLAGEOISES.

Allons danſer ſous les ormeaux, &c.

COLETTE.

A la Ville on fait bien plus de fracas;
Mais ſont-ils auſſi gais dans leurs ébats?
Toujours contens,
Toujours chantans;
Beauté ſans fard,
Plaiſir ſans art;
Tous leurs Concerts valent-ils nos muſettes?
Allons danſer ſous les ormeaux, &c.

LES VILLAGEOISES.

Allons danſer ſous les ormeaux, &c.

LETTRE
A MONSIEUR
LE NIEPS,

Ecrite de Montmorenci le 3 Avril 1759.

EH vive Dieu ! mon bon ami, que votre Lettre eſt réjouiſſante ! des cinquante louis, des cent louis, des deux cents louis, des 4800 livres ! où prendrai-je des coffres pour mettre tout cela ? vraiment, je ſuis tout émerveillé de la généroſité de ces MM. de l'Opéra ! Qu'ils ont changé ! O les honnêtes gens ! il me ſemble que je vois déjà les monceaux d'or étalés ſur ma table ! malheureuſement un pied cloche, mais je le ferai reclouer, de peur que tant d'or ne vienne à rouler par les trous du plancher, dans la cave, au lieu d'y entrer par la porte, en bons tonneaux bien reliés, digne & vrai coffre-fort, non pas tout-à-fait d'un

Genevois, mais d'un Suiſſe. Juſqu'ici M. Duclos, m'a gardé le ſecret ſur ces brillantes offres, mais puiſqu'il eſt chargé de me les faire, il me les fera; je le connois bien, il ne gardera ſurement pas l'argent pour lui. O! quand je ſerai riche; venez, venez, avec vos monſtres de l'Eſcalade, je vous ferai manger un brochet long comme ma chambre.

O ça, notre ami, c'eſt aſſez rire; mais que l'argent vienne. Revenons aux faits. Vous verrez par le Mémoire ci-joint, & par les deux Lettres qui l'accompagnent, l'état de la queſtion. Ces Lettres ont reſté toutes deux ſans réponſe. Vous me dites qu'on me blâme dans cette affaire, je ſerois bien curieux de ſavoir comment, & de quoi? Seroit-ce d'être aſſez inſolent pour demander juſtice, & aſſez fou pour eſpérer que l'on me la rendra? Dans cette derniere affaire, j'ai envoyé un double de mon Mémoire à M. Duclos, qui, dans le tems, ayant pris un grand intérêt à l'Ouvrage, fut le médiateur & le témoin du traité. Encore échauffé d'un entretien qui reſſembloit à ceux dont vous me parlez, je mar-

quois un peu de colere & d'indignation dans ma Lettre contre les procédés des Directeurs de l'Opéra. Un peu calmé, je lui écrivis pour le prier de supprimer ma premiere Lettre. Il répondit à cette premiere qu'il m'approuvoit fort de réclamer tous mes droits ; qu'il m'étoit assurément bien permis d'être jaloux du peu que je m'étois réservé, & que je ne devois pas douter qu'il ne fît tout ce qui dépendroit de lui pour me procurer la justice qui m'étoit due. Il répondit à la seconde, qu'il n'avoit rien apperçu dans l'autre que je pusse regretter d'avoir écrit ; qu'au surplus MM. Rebel & Francœur ne faisoient aucune difficulté de me rendre mes entrées, & que comme ils n'étoient pas les maîtres de l'Opéra, lorsque l'on me les refusa, ce refus n'étoit pas de leur fait. Pendant ces petites négociations, j'appris qu'ils alloient toujours leur train, sans s'embarrasser non plus de moi que si je n'avois pas existé, qu'ils avoient remis le Devin du Village.... Vous savez comment! sans m'écrire, sans me rien faire dire, sans m'envoyer même les billets qui m'avoient été

été promis en pareil cas, quand on m'ôta mes entrées : de forte que tout ce qu'avoient fait à cet égard les nouveaux Directeurs avoit été de renchérir fur la mal'honnêteté des autres. Outré de tant d'infultes, je rejettai dans ma troifieme Lettre à M. Duclos, l'offre tardive & forcée de me redonner les entrées, & je perfiftai à redemander la reftitution de ma piece. M. Duclos ne m'a pas répondu : voilà exactement à quoi l'affaire en eft reftée.

Or, mon ami, voyons donc felon la rigueur du droit en quoi je fuis à blâmer. Je dis, felon la rigueur du droit, à moins que les Directeurs de l'Opéra ne fe faffent, des infultes & des affronts qu'ils m'ont faits, un titre pour exiger de ma part des honnêtetés & des graces.

Du moment que le traité eft rompu, mon Ouvrage m'appartient de nouveau. Les faits font prouvés dans le Mémoire. Ai-je tort de redemander mon bien ?

Mais, difent les nouveaux Directeurs, l'infraction n'eft pas de notre fait. Je le fuppofe un moment ; qu'importe ? le traité en eft-il moins rompu ? Je n'ai

point traité avec les Directeurs, mais avec la Direction. Ne tiendroit-il donc qu'à des changemens simulés de Directeurs, pour faire impunément banqueroute tous les huit jours? Je ne connois ni ne veux connoître les sieurs Rebel & Francœur. Que Gautier ou Garguille dirigent l'Opéra, que me fait cela? J'ai cédé mon Ouvrage à l'Opéra sous des conditions qui ont été violées, je l'ai vendu pour un prix qui n'a point été payé, mon Ouvrage n'est donc pas à l'Opéra, mais à moi; je le redemande; en le retenant on le vole. Tout cela me paroît clair.

Il y a plus, en ne réparant pas le tort que m'avoient fait les anciens Directeurs, les nouveaux l'ont confirmé; en cela d'autant plus inexcusables, qu'ils ne pouvoient pas ignorer les articles d'un traité fait avec eux-mêmes en personnes. Etois-je donc obligé de savoir que l'Opéra, où je n'allois plus, changeoit de Directeurs! Pouvois-je deviner si les derniers étoient moins iniques? Pour l'apprendre, falloit-il m'exposer à de nouveaux affronts, aller leur faire ma cour

à leur porte, & leur demander humblement en grace, de vouloir bien ne me plus voler ? S'ils vouloient garder mon Ouvrage, c'étoit à eux de faire ce qu'il falloit pour qu'il leur appartînt; mais en ne désavouant pas l'iniquité de leurs prédécesseurs, ils l'ont partagée, en ne me rendant pas les entrées qu'ils savoient m'être dues, ils me les ont ôtées une seconde fois. S'ils disent qu'ils ne savoient où me prendre, ils mentent; car ils étoient environnés de gens de ma connoissance dont ils n'ignoroient pas qu'ils pouvoient apprendre où j'étois. S'ils disent qu'ils n'y ont pas songé, ils mentent encore; car au moins en préparant une reprise du Devin du Village, ils ne pouvoient ne pas penser à ce qu'ils devoient à l'Auteur. Mais, ils n'ont parlé de ne plus me refuser les entrées, que quand ils y ont été forcés par le cri public. Il est donc faux que la violation du traité ne soit pas de leur fait. Ils ont fait davantage, ils ont renchéri sur la mal'honnêteté de leurs prédécesseurs; car en me refusant l'entrée, le sieur Deneuville me déclara de la part de ceux-ci, que quand on joueroit le Devin

du Village on auroit ſoin de m'envoyer des billets. Or non-ſeulement les nouveaux ne m'ont parlé, ni écrit, ni fait écrire, mais quand ils ont remis le Devin du Village, ils n'ont pas même envoyé les billets que les autres avoient promis. On voit que ces gens-là, tout fiers de pouvoir être iniques impunément, ſe croiroient déshonorés s'ils faiſoient un acte de juſtice.

En recommençant à ne me plus refuſer les entrées, ils appellent cela me les rendre. Voilà qui eſt plaiſant! Qu'ils me rendent donc les cinq années écoulées depuis qu'ils me les ont ôtées; la jouiſſance de ces cinq années ne m'étoit-elle pas due, n'entroit-elle pas dans le traité? Ces Meſſieurs penſeroient-ils donc être quittes avec moi en me donnant les entrées le dernier jour de ma vie. Mon Ouvrage ne ſauroit être à eux, qu'ils ne m'en payent le prix en entier. Ils ne peuvent, me dira-t-on, me rendre le tems paſſé : pourquoi me l'ont-ils ôté? c'eſt leur faute, me le doivent-ils moins pour cela? C'étoit à eux, par la repréſentation de cette impoſſibilité, & par de bonnes manieres, d'obtenir que je vouluſſe bien me relâcher en cela de mon

droit, ou en accepter une compenſation. Mais, bon! je vaux bien la peine qu'on daigne être juſte avec moi! ſoit. Voyons donc enfin de mon côté à quel titre je ſuis obligé de leur faire grace? Ma foi, puiſqu'ils ſont ſi rogues, ſi vains, ſi dédaigneux de toute juſtice, je demande, moi, la juſtice en toute rigueur; je veux tout le prix ſtipulé, ou que le marché ſoit nul. Que ſi l'on me refuſe la juſtice qui m'eſt due, comment ce refus fait-il mon tort, & qui eſt-ce qui m'ôtera le droit de me plaindre? Qu'y a-t-il d'équitable, de raiſonnable à répondre à cela? Ne devrois-je point peut-être un remerciement à ces Meſſieurs, lorſqu'à regret & en rechignant, ils veulent bien ne me voler qu'une partie de ce qui m'eſt dû.

De nos Plaideurs Manceaux, les maximes m'étonnent;
Ce qu'ils ne prennent pas, ils diſent qu'ils le donnent.

Paſſons aux raiſons de convenance. Après m'avoir ôté les entrées, tandis que j'étois à Paris, me les rendre quand je n'y ſuis plus, n'eſt-ce pas joindre la raillerie à

P 3.

l'insulte ? Ne savent-ils pas bien que je n'ai ni le moyen, ni l'intention de profiter de leur offre. Eh ! pourquoi diable irois-je si loin chercher leur Opéra, n'ai-je pas tout à ma porte les Chouettes de la forêt de Montmorenci ?

Ils ne refusent pas, dit M. Duclos, de me rendre mes entrées. J'entends bien : ils me les rendront volontiers aujourd'hui pour avoir le plaisir de me les ôter demain, & de me faire ainsi un second affront. Puisque ces gens-là n'ont ni foi, ni parole, qui est-ce qui me répondra d'eux & de leurs intentions ? Ne me fera-t-il pas bien agréable de ne me jamais présenter à la porte, que dans l'attente de me la voir fermer une seconde fois. Ils n'en auront plus, direz-vous, le prétexte. Eh ! pardonnez-moi, Monsieur, ils l'auront toujours ; car, si-tôt qu'il faudra trouver leur Opéra beau, qu'on me remene aux Carrieres ! Que n'ont-ils proposé cette admirable condition dans leur marché ! jamais ils n'auroient massacré mon pauvre Devin. Quand ils voudront me chicaner, manqueront-ils de prétextes ? Avec des mensonges, on n'en

manque jamais. N'ont-ils pas dit que je faifois du bruit au fpectacle, & que mon exclufion étoit une affaire de police ?

Premiérement, ils mentent : j'en prends à témoin tout le Parterre & l'Amphithéatre de ce tems-là. De ma vie je n'ai crié, ni battu des mains aux Bouffons ; & je ne pouvois ni rire, ni bâiller à l'Opéra François, puifque je n'y reftois jamais, & qu'auffi-tôt que j'entendois commencer la lugubre pfalmodie, je me fauvois dans les corridors. S'ils avoient pu me prendre en faute au Spectacle, ils fe feroient bien gardé de m'en éloigner. Tout le monde a fu avec quel foin j'étois configné, recommandé aux fentinelles ; par-tout on n'attendoit qu'un mot, qu'un gefte pour m'arrêter, & fi-tôt que j'allois au Parterre, j'étois environné de mouches qui cherchoient à m'exciter. Imaginez-vous s'il fallut ufer de prudence pour ne donner aucune prife fur moi. Tous leurs efforts furent vains ; car il y a long-tems que je me fuis dit : *Jean-Jaques, puifque tu prends le dangereux emploi de défenfeur de la vérité, fois fans ceffe attentif fur toi-même, foumis en tout aux loix & aux regles, afin que*

quand on voudra te maltraiter on ait toujours tort. Plaiſe à Dieu que j'obſerve auſſi bien ce précepte juſqu'à la fin de ma vie, que je crois l'avoir obſervé juſqu'ici. Auſſi, mon bon ami, je parle ferme & n'ai peur de rien. Je ſens qu'il n'y a homme ſur la terre qui puiſſe me faire du mal juſtement, & quant à l'injuſtice, perſonne au monde n'en eſt à l'abri. Je ſuis le plus foible des êtres, tout le monde peut me faire du mal impunément. J'éprouve qu'on le fait bien, & les inſultes des Directeurs de l'Opéra, ſont pour moi le coup-de-pied de l'âne. Rien de tout cela ne dépend de moi; qu'y ferois-je? Mais c'eſt mon affaire que quiconque me fera du mal, faſſe mal, & voilà de quoi je réponds.

Premiérement donc, ils mentent, & en ſecond lieu, quand ils ne mentiroient pas, ils ont tort; car quelque mal que j'euſſe pu dire, écrire ou faire, il ne falloit point m'ôter les entrées, attendu que l'Opéra n'en étant pas moins poſſeſſeur de mon Ouvrage, n'en devoit pas moins payer le prix convenu. Que falloit-il donc faire? m'arrêter, me traduire devant les Tribunaux, me faire mon procès, me faire pen-

dre, écarteler, brûler, jetter ma cendre au vent, si je l'avois mérité; mais il ne falloit pas m'ôter les entrées. Aussi-bien, comment, étant prisonnier ou pendu, ferois-je allé faire du bruit à l'Opéra ? Ils disent encore : puisqu'il se déplait à notre théâtre, quel mal lui a-t-on fait de lui en ôter l'entrée. Je réponds qu'on m'a fait tort, violence, injustice, affront; & c'est du mal que cela. De ce que mon voisin ne veut pas employer son argent, est-ce à dire que je sois en droit d'aller lui couper la bourse ?

De quelque maniere que je tourne la chose, quelque regle de justice que j'y puisse appliquer, je vois toujours qu'en jugement contradictoire par-devant tous les Tribunaux de la terre, les Directeurs de l'Opéra seroient à l'instant condamnés à la restitution de ma Piece, à réparation, à dommages & intérêts. Mais il est clair que j'ai tort, parce que je ne puis obtenir justice, & qu'ils ont raison parce qu'ils sont les plus forts. Je défie qui que ce soit au monde de pouvoir alléguer en leur faveur autre chose que cela.

Il faut à présent vous parler de mes Li-

braires, & je commencerai par M. Pissot. J'ignore s'il a gagné ou perdu avec moi; toutes les fois que je lui demandois si la vente alloit bien, il me répondoit, *passablement;* sans que jamais j'en aye pu tirer autre chose. Il ne m'a pas donné un sou de mon premier Discours, ni aucune espece de présent, sinon quelques exemplaires pour mes amis. J'ai traité avec lui pour la Gravure du Devin du Village, sur le pied de cinq cents francs, moitié en Livres & moitié en argent, qu'il s'obligea de me payer à plusieurs fois & en certains termes, il ne tint parole à aucun, & j'ai été obligé de courir long-tems après mes deux cents cinquante livres.

Par rapport à mon Libraire de Hollande, je l'ai trouvé en toutes choses exact, attentif, honnête; je lui demandai vingt-cinq louis de mon Discours sur l'inégalité, il me les donna sur-le-champ, & il envoya de plus une robe à ma gouvernante. Je lui ai demandé trente louis de ma lettre à M. d'Alembert, & il me les donna sur-le-champ; il n'a fait à cette occasion aucun présent ni à moi, ni à ma gou-

vernante (*), & il ne les devoit pas; mais il m'a fait un plaisir que je n'ai jamais reçu de M. Pissot, en me déclarant de bon cœur qu'il faisoit bien ses affaires avec moi. Voilà mon ami, les faits dans leur exactitude. Si quelqu'un vous dit quelque chose de contraire à cela, il ne dit pas vrai.

Si ceux qui m'accusent de manquer de désintéressement, entendent par-là, que je ne me verrois pas ôter avec plaisir le peu que je gagne pour vivre, ils ont raison; & il est clair, qu'il n'y a pour moi d'autre moyen de leur paroître désintéressé que de me laisser mourir de faim. S'ils entendent que toutes ressources me sont également bonnes, & que pourvu que l'argent vienne, je m'embarrasse peu comment il vient, je crois qu'ils ont tort. Si j'étois plus facile sur les moyens d'acquérir, il me seroit moins douloureux de perdre, & l'on sait bien qu'il n'y a personne de si prodigue que les voleurs. Mais quand on

(*) Depuis lors il lui a fait une pension viagere de trois cents livres, & je me fais un sensible plaisir de rendre public un acte aussi rare de reconnoissance & de générosité.

me dépouille injuftement de ce qui m'appartient, quand on m'ôte le modique produit de mon travail, on me fait un tort qu'il ne m'eft pas aifé de réparer, il m'eft bien dur de n'avoir pas même la liberté de m'en plaindre. Il y a long-tems que le Public de Paris fe fait un Jean-Jaques à fa mode, & lui prodigue d'une main libérale des dons dont le Jean-Jaques de Montmorenci ne voit jamais rien. Infirme & malade les trois quarts de l'année, il faut que je trouve fur le travail de l'autre quart de quoi pourvoir à tout. Ceux qui ne gagnent leur pain que par des voies honnêtes, connoiffent le prix de ce pain & ne feront pas furpris que je ne puiffe faire du mien de grandes largeffes.

Ne vous chargez point, croyez-moi, de me défendre des difcours publics, vous auriez trop à faire; il fuffit qu'ils ne vous abufent pas, & que votre eftime & votre amitié me reftent. J'ai à Paris & ailleurs des ennemis cachés qui n'oublieront point les maux qu'ils m'ont faits; car quelquefois l'offenfé pardonne, mais l'offenfeur ne pardonne jamais. Vous devez fentir combien la partie eft inégale entr'eux &

moi. Répandus dans le monde, ils y font passer tout ce qu'il leur plaît sans que je puisse ni le savoir, ni m'en défendre : ne sait-on pas que l'absent a toujours tort ? D'ailleurs, avec mon étourdie franchise, je commence par rompre ouvertement avec les gens qui m'ont trompé. En déclarant haut & clair, que celui qui se dit mon ami, ne l'est point, & que je ne suis plus le sien, j'avertis le Public de se tenir en garde contre le mal que j'en pourrois dire. Pour eux, ils ne sont pas si mal-adroits que cela. C'est une si belle chose que le vernis des procédés & le ménagement de la bienséance ! La haine en tire un si commode parti ! On satisfait sa vengeance à son aise en faisant admirer sa générosité. On cache doucement le poignard sous le manteau de l'amitié, & l'on fait égorger en feignant de plaindre. Ce pauvre citoyen ! dans le fond il n'est pas méchant ; mais il a une mauvaise tête, qui le conduit aussi mal que feroit un mauvais cœur. On lâche mystérieusement quelque mot obscur, qui bientôt est relevé, commenté, répandu par les apprentifs philosophes ; on prépare dans d'obscurs conciliabules le poison

qu'ils ſe chargent de répandre dans le Public. Tel a la grandeur d'ame de dire mille biens de moi, après avoir pris ſes meſures pour que perſonne n'en puiſſe rien croire. Tel me défend du mal dont on m'accuſe, après avoir fait en ſorte qu'on n'en puiſſe douter. Voilà ce qui s'appelle de l'habileté ! Que voulez-vous que je faſſe à cela ? Entends-je de ma retraite les diſcours que l'on tient dans les cercles ? Quand je les entendrois, irois-je pour les démentir révéler les ſecrets de l'amitié, même après qu'elle eſt éteinte. Non, cher le Nieps, on peut repouſſer les coups portés par des mains ennemies ; mais quand on voit parmi les aſſaſſins ſon ami, le poignard à la main, il ne reſte qu'à s'envelopper la tête.

PYGMALION,

SCENE LYRIQUE.

Le Théâtre représente un attelier de Sculpteur. Sur les côtés on voit des blocs de marbre, des groupes, des statues ébauchées. Dans le fond est une autre statue cachée, sous un pavillon, d'une étoffe légere & brillante, orné de crépines & de guirlandes. Pygmalion assis & accoudé, rêve dans l'attitude d'un homme inquiet & triste; puis se levant tout-à-coup, il prend sur une table les outils de son art, va donner par intervalles quelques coups de ciseau sur quelques-unes de ses ébauches, se recule & regarde d'un air mécontent & découragé.

PYGMALION.

IL n'y a point-là d'ame ni de vie; ce n'est que de la pierre. Je ne ferai jamais rien de tout cela.

O mon génie, où es-tu? Mon talent qu'es-tu devenu? Tout mon feu s'est éteint, mon imagination s'est glacée; le marbre sort froid de mes mains.

Pygmalion ne fais plus des Dieux : tu n'es qu'un vulgaire Artiste.... Vils instrumens qui n'êtes plus ceux de ma gloire, allez, ne déshonorez point mes mains.

Il jette avec dédain ses outils, puis se promene quelque tems en rêvant, les bras croisés.

Que suis-je devenu ? quelle étrange révolution s'est faite en moi ?....

Tyr, ville opulente & superbe, les monumens des arts dont tu brilles ne m'attirent plus, j'ai perdu le goût que je prenois à les admirer : le commerce des Artistes & des Philosophes me devient insipide ; l'entretien des Peintres & des Poëtes est sans attrait pour moi, la louange & la gloire n'élevent plus mon ame ; les éloges de ceux qui en recevront de la postérité ne me touchent plus ; l'amitié même a perdu pour moi ses charmes.

Et vous, jeunes objets, chefs-d'œuvre de la nature que mon art osoit imiter, & sur les pas desquels les plaisirs m'attiroient sans cesse, vous mes charmans modeles, qui m'embrâsiez à la fois des feux de l'amour & du génie, depuis que je vous ai surpassés, vous m'êtes tous indifférens.

Il

Il s'assied & contemple tout autour de lui.

Retenu dans cet attelier par un charme inconcevable, je n'y sais rien faire, & je ne puis m'en éloigner. J'erre de groupe en groupe, de figure en figure, mon ciseau foible, incertain ne reconnoît plus son guide : ces ouvrages grossiers restés à leur timide ébauche ne sentent plus la main qui jadis les eût animés....

Il se leve impétueusement.

Ç'en est fait, ç'en est fait; j'ai perdu mon génie... si jeune encore! je survis à mon talent.

Mais quelle est donc cette ardeur interne qui me dévore? Qu'ai-je en moi qui semble m'embrâser? Quoi! dans la langueur d'un génie éteint, sent-on ces émotions, sent-on ces élans des passions impétueuses, cette inquiétude insurmontable, cette agitation secrete qui me tourmente & dont je ne puis démêler la cause?

J'ai craint que l'admiration de mon propre ouvrage ne causât la distraction que j'apportois à mes travaux; je l'ai caché sous ce voile.... mes profanes mains ont osé couvrir ce monument de leur gloire.

Depuis que je ne le vois plus, je ſuis plus triſte, & ne ſuis pas plus attentif.

Qu'il va m'être cher, qu'il va m'être précieux, cet immortel ouvrage! Quand mon eſprit éteint ne produira plus rien de grand, de beau, de digne de moi, je montrerai ma Galathée, & je dirai; voilà mon ouvrage. O ma Galathée! quand j'aurai tout perdu, tu me reſteras, & je ſerai conſolé.

Il s'approche du pavillon, puis ſe retire; va, vient, & s'arrête quelquefois à le regarder en ſoupirant.

Mais pourquoi la cacher? Qu'eſt-ce que j'y gagne? Réduit à l'oiſiveté, pourquoi m'ôter le plaiſir de contempler la plus belle de mes œuvres?... Peut-être y reſte-t-il quelque défaut que je n'ai pas remarqué; peut-être pourrai-je encore ajouter quelque ornement à ſa parure; aucune grace imaginable ne doit manquer à un objet ſi charmant.... peut-être cet objet ranimera-t-il mon imagination languiſſante. Il la faut revoir, l'examiner de nouveau. Que dis-je? Eh! je ne l'ai point encore examinée: je n'ai fait juſqu'ici que l'admirer.

Il va pour lever le voile, & le laiſſe retomber comme effrayé.

Je ne ſais qu'elle émotion j'éprouve en touchant ce voile; une frayeur me ſaiſit; je crois toucher au ſanctuaire de quelque divinité. Pygmalion, c'eſt une pierre; c'eſt ton ouvrage.... qu'importe? On ſert des Dieux dans nos temples qui ne ſont pas d'une autre matiere, & n'ont pas été faits d'une autre main.

Il leve le voile en tremblant, & ſe proſterne. On voit la ſtatue de Galathée poſée ſur un pied-d'eſtal fort petit, mais exhauſſé par un gradin de marbre, formé de quelques marches demi-circulaires.

O Galathée! recevez mon hommage. Oui je me ſuis trompé: j'ai voulu vous faire Nymphe, & je vous ai fait Déeſſe. Venus même eſt moins belle que vous.

Vanité, foibleſſe humaine: je ne puis me laſſer d'admirer mon ouvrage; je m'enivre d'amour-propre; je m'adore dans ce que j'ai fait.... Non, jamais rien de ſi beau ne parut dans la nature; j'ai paſſé l'ouvrage des Dieux.....

Quoi! tant de beautés ſortent de mes mains? Mes mains les ont donc touchées?...

ma bouche a donc pu.... Je vois un défaut.
Ce vêtement couvre trop le nu; il faut l'échancrer davantage; les charmes qu'il recele doivent être mieux annoncés.

Il prend son maillet & son ciseau; puis s'avançant lentement il monte, en hésitant, les gradins de la statue qu'il semble n'oser toucher. Enfin, le ciseau déjà levé, ils'arrête....

Quel tremblement! quel trouble!... Je tiens le ciseau d'une main mal-assurée..... je ne puis..... je n'ose..... je gâterai tout.

Il s'encourage, & enfin présentant son ciseau il en donne un seul coup, & saisi d'effroi il le laisse tomber en poussant un grand cri.

Dieux! je sens la chair palpitante repousser le ciseau!....

Il redescend tremblant & confus.

..... Vaine terreur, fol aveuglement!.... Non... je n'y toucherai point; les Dieux m'épouvantent. Sans doute elle est déjà consacrée à leur rang.

Il la considere de nouveau.

Que veux-tu changer? regarde; quels nouveaux charmes veux-tu lui donner?..... Ah! c'est sa perfection qui fait son défaut.... Divine Galathée! moins parfaite, il ne te manqueroit rien.....

Tendrement.

Mais il te manque une ame : ta figure ne peut s'en passer.

Avec plus d'attendrissement encore.

Que l'ame faite pour animer un tel corps doit être belle !

Il s'arrête long-tems. Puis retournant s'asseoir, il dit d'une voix lente & changée.

Quels desirs osé-je former ? Quels vœux insensés ! qu'est-ce que je sens ?..... O ciel ! le voile de l'illusion tombe, & je n'ose voir dans mon cœur : j'aurois trop à m'en indigner.

Longue pause dans un profond accablement.

...... Voilà donc la noble passion qui m'égare ! c'est donc pour cet objet inanimé que je n'ose sortir d'ici !..... un marbre ! une pierre ! une masse informe & dure, travaillée avec ce fer !..... Insensé, rentre en toi-même ; gémis sur toi ; ..... vois ton erreur, vois ta folie.....

..... Mais non.....

Impétueusement.

Non, je n'ai point perdu le sens ; non, je n'extravague point ; non, je ne me reproche rien. Ce n'est point de ce marbre

mort que je ſuis épris, c'eſt d'un être vivant qui lui reſſemble; c'eſt de la figure qu'il offre à mes yeux. En quelque lieu que ſoit cette figure adorable, quelque corps qui la porte, & quelque main qui l'ait faite, elle aura tous les vœux de mon cœur. Oui, ma ſeule folie eſt de diſcerner la beauté, mon ſeul crime eſt d'y être ſenſible. Il n'y a rien là dont je doive rougir.
Moins vivement, mais toujours avec paſſion.

Quels traits de feu ſemblent ſortir de cet objet pour embrâſer mes ſens, & retourner avec mon ame à leur ſource! Hélas! il reſte immobile & froid, tandis que mon cœur embrâſé par ſes charmes, voudroit quitter mon corps pour aller échauffer le ſien. Je crois dans mon délire pouvoir m'élancer hors de moi; je crois pouvoir lui donner ma vie & l'animer de mon ame. Ah! que Pygmalion meure pour vivre dans Galathée!..... Que dis-je, ô Ciel! Si j'étois elle je ne la verrois pas, je ne ſerois pas celui qui l'aime! Non, que ma Galathée vive, & que je ne ſois pas elle. Ah! que je ſois toujours un autre, pour vouloir toujours être elle, pour la voir, pour l'aimer, pour en être aimé....

Transport.

Tourmens, vœux, desirs, rage, impuissance, amour terrible, amour funeste..... oh! tout l'enfer est dans mon cœur agité.... Dieux puissans, Dieux bienfaisans; Dieux du peuple, qui connûtes les passions des hommes, ah, vous avez tant fait de prodiges pour de moindres causes! voyez cet objet, voyez mon cœur, soyez justes & méritez vos autels!

Avec un enthousiasme plus pathétique.

Et toi, sublime essence qui te cache aux sens, & te fais sentir aux cœurs; ame de l'univers, principe de toute existence; toi qui par l'amour donnes l'harmonie aux élémens, la vie à la matiere, le sentiment aux corps, & la forme à tous les êtres; feu sacré, céleste Venus, par qui tout se conserve & se reproduit sans cesse; ah! où est ton équilibre? où est ta force expansive? où est la loi de la nature dans le sentiment que j'éprouve? où est ta chaleur vivifiante dans l'inanité de mes vains desirs? Tous tes feux sont concentrés dans mon cœur & le froid de la mort reste sur ce marbre; je péris par l'excès de vie qui lui manque. Hélas! je n'attends point un

prodige ; il exiſte, il doit ceſſer ; l'ordre eſt troublé, la nature eſt outragée ; rends leur empire à ſes loix, rétablis ſon cours bienfaiſant & verſe également ta divine influence. Oui, deux êtres manquent à la plénitude des choſes, partage leur cette ardeur dévorante qui conſume l'un ſans animer l'autre : c'eſt toi qui formas par ma main ces charmes & ces traits qui n'attendent que le ſentiment & la vie ; donne-lui la moitié de la mienne, donne-lui tout, s'il le faut, il me ſuffira de vivre en elle. O toi ! qui daignes ſourire aux hommages des mortels, ce qui ne ſent rien, ne t'honore pas ; étends ta gloire avec tes œuvres ! Déeſſe de la beauté, épargne cet affront à la nature, qu'un ſi parfait modele ſoit l'image de ce qui n'eſt pas !

Il revient à lui par degrés avec un mouvement d'aſſurance & de joie.

Je reprends mes ſens. Quel calme inattendu ! quel courage ineſpéré me ranime ! Une fievre mortelle embrâſoit mon ſang : un baume de confiance & d'eſpoir court dans mes veines ; je crois me ſentir renaître.

Ainſi le ſentiment de notre dépendance ſert quelquefois à notre conſolation. Quel-

que malheureux que soient les mortels, quand ils ont invoqué les Dieux, ils sont plus tranquilles....

Mais cette injuste confiance trompe ceux qui font des vœux insensés.... Hélas! en l'état où je suis on invoque tout, & rien ne nous écoute; l'espoir qui nous abuse est plus insensé que le desir.

Honteux de tant d'égaremens je n'ose plus même en contempler la cause. Quand je veux lever les yeux sur cet objet fatal, je sens un nouveau trouble, une palpitation me suffoque, une secrete frayeur m'arrête.....

Ironie amere.

..... Eh! regarde, malheureux; deviens intrépide; ose fixer une statue.

Il la voit s'animer, & se détourne saisi d'effroi & le cœur serré de douleur.

Qu'ai-je vu? Dieux! qu'ai-je cru voir? Le coloris des chairs, un feu dans les yeux, des mouvemens même..... ce n'étoit pas assez d'espérer le prodige; pour comble de misere, enfin, je l'ai vu....

Excès d'accablement.

Infortuné, ç'en est donc fait..... ton délire est à son dernier terme..... ta raison

t'abandonne ainsi que ton génie..... Ne la regrette point, ô Pygmalion! sa perte couvrira ton opprobre.....

Vive indignation.

Il est trop heureux pour l'amant d'une pierre de devenir un homme à visions.

Il se retourne, & voit la statue se mouvoir & descendre elle-même les gradins par lesquels il a monté sur le pied-d'estal. Il se jette à genoux & leve les mains & les yeux au Ciel.

Dieux immortels! Vénus, Galathée! ô prestige d'un amour forcené.

GALATHÉE *se touche & dit.*

Moi.

PYGMALION *transporté.*

Moi!

GALATHÉE *se touchant encore.*

C'est moi.

PYGMALION.

Ravissante illusion qui passes jusqu'à mes oreilles, ah! n'abandonne jamais mes sens.

GALATHÉE *fait quelques pas & touche un marbre.*

Ce n'est plus moi.

Pygmalion dans une agitation, dans des transports qu'il a peine à contenir, suit

tous ces mouvemens, l'écoute, l'observe avec une avide attention qui lui permet à peine de respirer.

Galathée s'avance vers lui & le regarde; il se leve précipitamment, lui tend les bras, & la regarde avec extase. Elle pose une main sur lui; il tressaillit, prend cette main, la porte à son cœur, puis la couvre d'ardens baisers.

GALATHÉE *avec un soupir.*

Ah! encore moi.

PYGMALION.

Oui, cher & charmant objet; oui, digne chef-d'œuvre de mes mains, de mon cœur & des Dieux: c'est toi, c'est toi seule: je t'ai donné tout mon être; je ne vivrai plus que par toi.

PIECES
EN VERS.

EPITRE à M. de l'Etang, Vicaire de Marcoussis.

En dépit du destin jaloux,
Cher Abbé, nous irons chez vous.
Dans votre franche politesse,
Dans votre gaîté sans rudesse,
Parmi vos bois & vos côteaux
Nous irons chercher le repos;
Nous irons chercher le remede,
Au triste ennui qui nous possede;
A ces affreux charivaris,
A tout ce fracas de Paris.
O ville où regne l'arrogance!
Où les plus grands fripons de France
Régentent les honnêtes gens,
Où les vertueux indigens
Sont des objets de raillerie,
Ville où la charlatanerie,
Le ton haut, les airs insolens,
Ecrasent les humbles talens,
Et tyrannisent la fortune;

Ville où l'auteur de Rodogune
A rampé devant Chapelain ;
Où d'un petit Magot vilain ,
L'amour fit le héros des belles ;
Où tous les roquets des ruelles
Deviennent des hommes d'Etat ;
Où le jeune & beau Magiſtrat
Etale, avec les airs d'un fat,
Sa perruque pour tout mérite ;
Où le ſavant, bas paraſite ,
Chez Aſpaſie ou chez Phriné ,
Vend de l'eſprit pour un dîné.
Paris ! malheureux qui t'habite ,
Mais plus malheureux mille fois
Qui t'habite de ſon pur choix ,
Et dans un climat plus tranquille ,
Ne ſait point ſe faire un aſyle
Inabordable aux noirs ſoucis,
Tel qu'à mes yeux eſt Marcouſſis !
Marcouſſis qui ſait tant nous plaire ;
Marcouſſis dont pourtant j'eſpere
Vous voir partir un beau matin ,
Sans vous en pendre de chagrin.
Accordez donc , mon cher Vicaire ,
Votre demeure hoſpitaliere ,
A gens dont le ſoin le plus doux
Eſt d'aller paſſer près de vous ,

Les momens dont ils sont les maîtres :
Nous connoissons déjà les êtres
Du pays & de la maison ;
Nous en chérissons le Patron ;
Et desirons, s'il est possible,
Qu'à tous autres inaccessible ;
Il destine en notre faveur
Son loisir & sa bonne humeur.
De plus ; priere des plus vives ;
D'éloigner tous fâcheux convives ;
Taciturnes, mauvais plaisans,
Ou beaux parleurs, ou médisans :
Point de ces gens, que Dieu confonde ;
De ces sots dont Paris abonde,
Et qu'on y nomme beaux-esprits,
Vendeurs de fumée à tout prix ;
Au riche faquin qui les gâte ;
Vils flatteurs de qui les empâte ;
Plus vils détracteurs du bon sens
De qui méprise leur encens.
Point de ces fades Petit-Maîtres ;
Point de ces Houbereaux Champêtres
Tout fiers de quelques vains aïeux
Presque aussi méprisables qu'eux.
Point de grondeuses pigriéches,
Voix aigre, teint noir, & mains seches ;
Toujours syndiquant les appas

Et les plaiſirs qu'elles n'ont pas ;
Dénigrant le prochain par zele,
Se donnant à tous pour modele ;
Médiſantes par charité,
Et ſages par néceſſité.
Point de Créſus, point de canaille ;
Point ſur-tout de cette racaille
Que l'on appelle grands Seigneurs,
Fripons ſans probité, ſans mœurs ;
Se raillant du pauvre vulgaire
Dont la vertu fait la chimere ;
Mangeant fiérement notre bien ;
Exigeant tout, n'accordant rien ;
Et dont la fauſſe politeſſe
Ruſant, patelinant ſans ceſſe,
N'eſt qu'un piege adroit pour duper
Le ſot qui s'y laiſſe attraper.
Point de ces fendans Militaires,
A l'air rogue, aux mines altieres ;
Fiers de commander des goujats,
Traitant chacun du haut en bas,
Donnant la loi, tranchant du maître ;
Bretailleurs, fanfarons peut-être,
Toujours prêts à battre ou tuer,
Toujours parlant de leur métier,
Et cent fois plus pédans, me ſemble,
Que tous les ergoteurs enſemble.

Loin de nous tous ces ennuyeux :
Mais ſi, par un ſort plus heureux,
Il ſe rencontre un honnête homme ;
Qui d'aucun grand ne ſe renomme,
Qui ſoit aimable comme vous ;
Qui ſache rire avec les foux,
Et raiſonner avec le ſage ;
Qui n'affecte point de langage ;
Qui ne diſe point de bon mot,
Qui ne ſoit pas non plus un ſot,
Qui ſoit gai ſans chercher à l'être ;
Qui ſoit inſtruit ſans le paroître,
Qui ne rie que par gaîté,
Et jamais par malignité ;
De mœurs droites ſans être auſteres ;
Qui ſoit ſimple dans ſes manieres,
Qui veuille vivre pour autrui
Afin qu'on vive auſſi pour lui ;
Qui ſache aſſaiſonner la table
D'appétit, d'humeur agréable ;
Ne voulant point être admiré,
Ne voulant point être ignoré,
Tenant ſon coin comme les autres ;
Mêlant ſes folies aux nôtres ;
Raillant ſans jamais inſulter,
Raillé ſans jamais s'emporter ;
Aimant le plaiſir ſans crapule,

Ennemi

Ennemi du petit ſcrupule ;
Buvant ſans riſquer ſa raiſon ;
Point philoſophe hors de ſaiſon ;
En un mot d'un tel caractere ,
Qu'avec lui nous puiſſions nous plaire ;
Qu'avec nous il ſe plaiſe auſſi.
S'il eſt un homme fait ainſi
Donnez-le nous , je vous ſupplie ;
Mettez-le en notre compagnie ;
Je brûle déjà de le voir ,
Et de l'aimer , c'eſt mon devoir ;
Mais c'eſt le vôtre , il faut le dire ;
Avant que de nous le produire
De le connoître. C'eſt aſſez,
Montrez-le-nous ſi vous oſez.

FRAGMENT
D'UNE ÉPITRE
A M. B***.

APRÈS un carême ennuyeux ;
Grace à Dieu voici la ſemaine
Des divertiſſemens pieux.
On va de neuvaine en neuvaine ,

Dans chaque Eglise on se promene;
Chaque autel y charme les yeux;
Le luxe, & la pompe mondaine
Y brillent à l'honneur des Cieux.
Là, maint agile Energumene
Sert d'Arlequin dans ces saints lieux;
Le moine ignorant s'y démene,
Récitant, à perte d'haleine,
Ses oremus mystérieux;
Et criant d'un ton furieux
Fora, fora, par saint Eugene!
Rarement la semonce est vaine,
Diable & frà s'entendent bien mieux;
L'un à l'autre obéit sans peine.
Sur des objets plus gracieux
La diversité me ramene.
Dans ce temple délicieux,
Où ma dévotion m'entraîne,
Quelle agitation soudaine
Me rend tous mes sens précieux?
Illumination brillante,
Peintures d'une main savante,
Parfums destinés pour les Dieux;
Mais dont la volupté divine
Délecte l'humaine narine
Avant de se porter aux cieux;
Et toi musique ravissante!

Du Carcani chef-d'œuvre harmonieux,
Que tu plais quand Cattine chante !
Elle charme à la fois notre oreille & nos
yeux.
Beaux sons, que votre effet est tendre !
Heureux l'amant qui peut s'attendre
D'occuper en d'autres momens,
La bouche qui vous fait entendre,
A des soins encor plus charmans!
Mais ce qui plus ici m'enchante,
C'est mainte dévote piquante,
Au teint frais, à l'œil tendre & doux;
Qui, pour éloigner tout scrupule,
Vient à la Vierge, à deux genoux,
Offrir dans l'ardeur, qui la brûle,
Tous les vœux qu'elle attend de nous.
Tels sont les familiers colloques,
Tels sont les ardens soliloques
Des gens dévots en ce saint lieu :
Ma foi je ne m'étonne gueres
Quand on fait ainsi ses prieres,
Qu'on ait du goût à prier Dieu.

IMITATION LIBRE

D'une Chanſon Italienne de Métaſtaſe.

GRACE à tant de tromperies,
Grace à tes coquetteries,
Nice, je reſpire enfin.
Mon cœur libre de ſa chaîne,
Ne déguiſe plus ſa peine;
Ce n'eſt plus un ſonge vain.
Toute ma flâme eſt éteinte:
Sous une colere feinte
L'Amour ne ſe cache plus.
Qu'on te nomme en ton abſence;
Qu'on t'adore en ma préſence,
Mes ſens n'en ſont point émus.
En paix, ſans toi je ſommeille;
Tu n'es plus quand je m'éveille
Le premier de mes deſirs.
Rien de ta part ne m'agite;
Je t'aborde & je te quitte,
Sans regrets & ſans plaiſirs.
Le ſouvenir de tes charmes,
Le ſouvenir de mes larmes

Ne fait nul effet ſur moi.
Juge enfin comme je t'aime :
Avec mon rival lui-même
Je pourrois parler de toi.

Sois fiere, ſois inhumaine,
Ta fierté n'eſt pas moins vaine
Que le ſeroit ta douceur.
Sans être ému, je t'écoute ;
Et tes yeux n'ont plus de route
Pour pénétrer dans mon cœur.

D'un mépris, d'une careſſe,
Mes plaiſirs ou ma triſteſſe
Ne reçoivent plus la loi.
Sans toi j'aime les bocages ;
L'horreur des antres ſauvages
Peut me déplaire avec toi.

Tu me parois encore belle ;
Mais, Nice, tu n'es plus celle
Dont mes ſens ſont enchantés.
Je vois, devenu plus ſage,
Des défauts ſur ton viſage,
Qui me ſembloient des beautés.

Lorſque je briſai ma chaîne,
Dieux, que j'éprouvai de peine !
Hélas ! je crus en mourir !
Mais quand on a du courage,
Pour ſe tirer d'eſclavage

Que ne peut-on point souffrir ?

Ainsi du piége perfide,
Un oiseau simple & timide
Avec effort échappé,
Au prix des plumes qu'il laisse,
Prend des leçons de sagesse,
Pour n'être plus attrapé.

Tu crois que mon cœur t'adore,
Voyant que je parle encore
Des soupirs que j'ai poussés;
Mais tel au port qu'il desire,
Le Nocher aime à redire
Les périls qu'il a passés.

Le guerrier couvert de gloire,
Se plaît, après la victoire,
A raconter ses exploits;
Et l'esclave, exempt de peine,
Montre avec plaisir la chaîne
Qu'il a traînée autrefois.

Je m'exprime sans contrainte;
Je ne parle point par feinte,
Pour que tu m'ajoutes foi;
Et quoi que tu puisses dire,
Je ne daigne pas m'instruire
Comment tu parles de moi.

Tes appas, beauté trop vaine,
Ne te rendront pas sans peine

Un auſſi fidele amant.
Ma perte eſt moins dangereuſe ;
Je ſais qu'une autre trompeuſe
Se trouve plus aiſément.

L'ALLEE

DE

SILVIE.

QU'À m'égarer dans ces bocages
Mon cœur goûte de voluptés !
Que je me plais ſous ces ombrages !
Que j'aime ces flots argentés !
Douce & charmante rêverie,
Solitude aimable & chérie,
Puiſſiez-vous toujours me charmer !
De ma triſte & lente carriere
Rien n'adouciroit la miſere
Si je ceſſois de vous aimer.
Fuyez de cet heureux aſyle ;
Fuyez, de mon ame tranquille ;

Vains & tumultueux projets;
Vous pouvez promettre ſans ceſſe
Et le bonheur & la ſageſſe,
Mais vous ne les donnez jamais.
Quoi ! l'homme ne pourra-t-il vivre
A moins que ſon cœur ne ſe livre
Aux ſoins d'un douteux avenir ?
Et ſi le tems coule ſi vîte,
Au lieu de retarder ſa fuite,
Faut-il encor la prévenir ?
Oh ! qu'avec moins de prévoyance,
La vertu, la ſimple innocence,
Font des heureux à peu de frais !
Si peu de bien ſuffit au ſage,
Qu'avec le plus léger partage,
Tous ſes deſirs ſont ſatisfaits.
Tant de ſoins, tant de prévoyance,
Sont moins des fruits de la prudence
Que des fruits de l'ambition.
L'homme, content du néceſſaire,
Craint peu la fortune contraire,
Quand ſon cœur eſt ſans paſſion.
Paſſions, ſources de délices,
Paſſions, ſources de ſupplices;
Cruels tyrans, doux ſéducteurs,
Sans vos fureurs impétueuſes,
Sans vos amorces dangereuſes,

La paix seroit dans tous les cœurs.
Malheur au mortel méprisable,
Qui dans son ame insatiable,
Nourrit l'ardente soif de l'or;
Que du vil penchant qui l'entraîne,
Chaque instant il trouve la peine
Au fond même de son trésor!
Malheur à l'ame ambitieuse,
De qui l'insolence odieuse
Veur asservir tous les humains!
Qu'à ses rivaux toujours en bute,
L'abîme apprêté pour sa chûte
Soit creusé de ses propres mains!
Malheur à tout homme farouche,
A tout mortel que rien ne touche
Que sa propre félicité!
Qu'il éprouve dans sa misere,
De la part de son propre frere,
La même insensibilité!
Sans doute un cœur né pour le crime,
Est fait pour être la victime
De ces affreuses passions;
Mais jamais du Ciel condamnée,
On ne vit une ame bien née
Céder à leurs séductions.
Il en est de plus dangereuses,
De qui les amorces flatteuses

Déguifent bien mieux le poifon;
Et qui toujours, dans un cœur tendre;
Commencent à fe faire entendre
En faifant taire la raifon;
Mais du moins leurs leçons charmantes
N'impofent que d'aimables loix :
La haine & fes fureurs fanglantes
S'endorment à leur douce voix.
Des fentimens fi légitimes
Seront-ils toujours combattus?
Nous les mettons au rang des crimes;
Ils devroient être des vertus.
Pourquoi de ces penchans aimables
Le Ciel nous fait-il un tourment?
Il en eft tant de plus coupables,
Qu'il traite moins féverement.
O difcours trop remplis de charmes!
Eft-ce à moi de vous écouter?
Je fais avec mes propres armes
Les maux que je veux éviter.
Une langueur enchantereffe
Me pourfuit jufqu'en ce féjour;
J'y veux moralifer fans ceffe,
Et toujours j'y fonge à l'amour.
Je fens qu'une ame plus tranquille,
Plus exempte de tendres foins,
Plus libre en ce charmant afyle,

Philoſopheroit beaucoup moins.
Ainſi du feu qui me dévore
Tout ſert à fomenter l'ardeur :
Hélas ! n'eſt-il pas tems encore
Que la paix regne dans mon cœur ?
Déjà de mon ſeptieme luſtre
Je vois le terme s'avancer ;
Déjà la jeuneſſe & ſon luſtre
Chez moi commence à s'effacer.
La triſte & ſévere ſageſſe
Fera bientôt fuir les amours,
Bientôt la peſante vieilleſſe
Va ſuccéder à mes beaux jours.
Alors les ennuis de la vie
Chaſſant l'aimable volupté,
On verra la philoſophie
Naître de la néceſſité ;
On me verra, par jalouſie,
Prêcher mes caduques vertus,
Et ſouvent blâmer par envie
Les plaiſirs que je n'aurai plus.
Mais malgré les glaces de l'âge,
Raiſon, malgré ton vain effort,
Le ſage a ſouvent fait naufrage
Quand il croyoit toucher au port.
O ſageſſe ! aimable chimere !
Douce illuſion de nos cœurs !
C'eſt ſous ton divin caractere

Que nous encenſons nos erreurs.
Chaque homme t'habille à ſa mode;
Sous le maſque le plus commode
A leur propre félicité;
Ils déguiſent tous leur foibleſſe,
Et donnent le nom de ſageſſe
Au penchant qu'ils ont adopté.
Tel, chez la Jeuneſſe étourdie;
Le Vice inſtruit par la folie,
Et d'un faux titre revêtu,
Sous le nom de philoſophie,
Tend des pieges à la vertu.
Tel, dans une route contraire;
On voit le fanatique auſtere,
En guerre avec tous ſes deſirs;
Peignant Dieu toujours en colere;
Et ne s'attachant, pour lui plaire,
Qu'à fuir la joie & les plaiſirs.
Ah! s'il exiſtoit un vrai ſage,
Que, différent en ſon langage,
Et plus différent en ſes mœurs;
Ennemi des vils ſéducteurs,
D'une ſageſſe plus aimable,
D'une vertu plus ſociable,
Il joindroit le juſte milieu
A cet hommage pur & tendre;
Que tous les cœurs auroient dû rendre
Aux grandeurs, aux bienfaits de Dieu!

LETTRE
SUR
LA MUSIQUE
FRANÇOISE.

Sunt verba & voces, prætereaque, nihil.

AVERTISSEMENT.

LA querelle excitée l'année derniere à l'Opéra n'ayant abouti qu'à des injures, dites d'un côté avec beaucoup d'esprit & de l'autre avec beaucoup d'animosité, je n'y voulus prendre aucune part ; car cette espece de guerre ne me convenoit en aucun sens, & je sentois bien que ce n'étoit pas le tems de ne dire que des raisons. Maintenant que les Bouffons sont congédiés, ou prêts à l'être, & qu'il n'est plus question de Cabales, je crois pouvoir hazarder mon sentiment, & je le dirai avec ma franchise ordinaire, sans craindre en cela d'offenser personne ; il me semble même que sur un pareil sujet toute précaution seroit injurieuse pour les Lecteurs ; car j'avoue que j'aurois fort mauvaise opinion d'un Peuple (*) *qui donneroit*

(*) De peur que mes Lecteurs ne prennent les dernieres lignes de cet alinéa pour une satyre ajoutée après coup, je dois les avertir qu'elles sont tirées exactement de la premiere édition de cette lettre ; tout ce qui suit fut ajouté dans la seconde.

à des Chanſons une importance ridicule ; qui feroit plus de cas de ſes Muſiciens que de ſes Philoſophes, & chez lequel il faudroit parler de Muſique avec plus de circonſpection que des plus graves ſujets de morale.

C'eſt par la raiſon que je viens d'expoſer que quoique quelques-uns m'accuſent, à ce qu'on dit, d'avoir manqué de reſpect à la Muſique Françoiſe dans ma premiere édition, le reſpect beaucoup plus grand & l'eſtime que je dois à la Nation, m'empêchent de rien changer à cet égard dans celle-ci.

Une choſe preſque incroyable, ſi elle regardoit tout autre que moi, c'eſt qu'on oſe m'accuſer d'avoir parlé de la langue avec mépris dans un Ouvrage où il n'en peut être queſtion que par rapport à la Muſique. Je n'ai pas changé là-deſſus un ſeul mot dans cette édition, ainſi en la parcourant de ſens-froid, le Lecteur pourra voir ſi cette accuſation eſt juſte. Il eſt vrai que quoique nous ayons eu d'excellens Poëtes & même quelques Muſiciens qui n'étoient pas ſans génie, je crois notre langue peu propre à la Poëſie, & point du tout à la Muſique. Je ne crains pas

pas de m'en rapporter ſur ce point aux Poëtes mêmes ; car quant aux Muſiciens, chacun ſait qu'on peut ſe diſpenſer de les conſulter ſur toute affaire de raiſonnement. En revanche, la langue Françoiſe me paroît celle des Philoſophes & des Sages (*) *: elle ſemble faite pour être l'organe de la vérité & de la raiſon : malheur à quiconque offenſe l'une ou l'autre dans des Ecrits qui la déshonorent. Quant à moi, le plus digne hommage que je croie pouvoir rendre à cette belle & ſage langue, dont j'ai le bonheur de faire uſage, eſt de tâcher de ne la point avilir.*

Quoique je ne veuille & ne doive point changer de ton avec le Public, que je n'attende rien de lui, & que je me ſoucie tout auſſi peu de ſes ſatyres que de ſes éloges, je crois le reſpecter beaucoup plus que cette foule d'Ecrivains mercenaires & dangereux qui le flattent pour leur intérêt. Ce reſpect, il eſt vrai, ne conſiſte pas dans de vains ménage-

(*) C'eſt le ſentiment de l'Auteur de la Lettre ſur les Sourds & les Muets, ſentiment qu'il ſoutient très-bien dans l'addition à cet Ouvrage, & qu'il prouve encore mieux par tous ſes Ecrits.

mens qui marquent l'opinion qu'on a de la foibleſſe de ſes Lecteurs ; mais à rendre hommage à leur jugement, en appuyant par des raiſons ſolides le ſentiment qu'on leur propoſe, & c'eſt ce que je me ſuis toujours efforcé de faire. Ainſi, de quelque ſens qu'on veuille enviſager les choſes, en appréciant équitablement toutes les clameurs que cette Lettre a excitées, j'ai bien peur, qu'à la fin, mon plus grand tort ne ſoit d'avoir raiſon ; car je ſais trop que celui-là ne me ſera jamais pardonné.

LETTRE
SUR
LA MUSIQUE
FRANÇOISE.

VOus souvenez-vous, Monsieur, de l'histoire de cet enfant de Silésie dont parle M. de Fontenelle, & qui étoit né avec une dent d'or? Tous les Docteurs de l'Allemagne s'épuiserent d'abord en savantes dissertations, pour expliquer comment on pouvoit naître avec une dent d'or : la derniere chose dont on s'avisa fut de vérifier le fait, & il se trouva que la dent n'étoit pas d'or. Pour éviter un semblable inconvénient, avant que de parler de l'excellence de notre Musique, il seroit peut-être bon de s'assurer de son existence, & d'examiner d'abord, non pas si elle est d'or, mais si nous en avons une.

Les Allemands, les Espagnols & les Anglois, ont long-tems prétendu posséder une Musique propre à leur langue : en

effet, ils avoient des Opéra Nationaux qu'ils admiroient de très-bonne foi, & ils étoient bien perfuadés qu'il y alloit de leur gloire à laiffer abolir ces chefs-d'œuvres infupportables à toutes les oreilles, excepté les leurs. Enfin le plaifir l'a emporté chez eux fur la vanité, ou du moins, ils s'en font fait une mieux entendue de facrifier au goût & à la raifon, des préjugés qui rendent fouvent les Nations ridicules, par l'honneur même qu'elles y attachent.

Nous fommes encore en France à l'égard de notre Mufique, dans les fentimens où ils étoient alors fur la leur; mais qui nous affurera que pour avoir été plus opiniâtres, notre entêtement en foit mieux fondé? Ignorons-nous combien l'habitude des plus mauvaifes chofes peut fafciner nos fens en leur faveur (*), & combien le raifonne-

---

(*) Les curieux feront peut-être bien aifes de trouver ici le paffage fuivant, tiré d'un ancien partifan du coin de la Reine, & que je m'abftiens de traduire pour de fort bonnes raifons.

Et reverfus eft Rex piiffimus Carolus, & celebravit Romæ Pafcha cum Domno Apoftolico. Ecce orta eft contentio per dies feftos Pafchæ inter Cantores Romanorum & Gallorum: Dicebant fe Galli meliùs cantare & pulchrius quam Romani. Dicebant fe Romani doctiffimè cantilenas Ecclefiafticas proferre, ficut docti fuerant à fancto Gregorio Papâ; Gallos corruptè

ment & la réflexion font néceſſaires pour rectifier dans tous les beaux-arts, l'approbation mal entendue que le Peuple donne ſouvent aux productions du plus mauvais

---

cantare, & cantilenam ſanam deſtruendo dilacerare. Quæ contentio ante Dominum Regem Carolum pervenit. Galli verò propter ſecuritatem Domni Regis Caroli, valdè exprobrabant cantoribus Romanis. Romani verò propter auctoritatem magnæ doctrinæ eos ſtultos, ruſticos, & indoctos velut bruta animalia affirmabant, & doctrinam Sancti Gregorii præferebant ruſticitati eorum; & cum altercatio de neutrâ parte finiret, ait Domnus piiſſimus Rex Carolus ad ſuos Cantores: Dicite palam quis purior eſt, & quis melior, aut fons vivus, aut rivuli ejus longè decurrentes? Reſponderunt omnes unâ voce, fontem, velut caput & originem puriorem eſſe; rivulos autem ejus quantò longiùs à fonte receſſerint, tantò turbulentos, & ſordibus ac immunditiis corruptos; & ait Domnus Rex Carolus; revertimini vos ad fontem Sancti Gregorii, quia manifeſtè corrupiſtis cantilenam Eccleſiaſticam. Mox petiit Domnus Rex Carolus ab Adriano Papâ Cantores, qui Franciam corrigerent de cantu. At ille dedit ei Theodorum & Benedictum doctiſſimos Cantores, qui à Sancto Gregorio eruditi fuerant, tribuitque Antiphonarios Sancti Gregorii, quos ipſe notaverat notâ Romanâ. Domnus verò Rex Carolus revertens in Franciam miſit unum Cantorem in Metis civitate, alterum in Sueſſonis civitate, præcipiens de omnibus civitatibus Franciæ Magiſtros ſcholæ Antiphonarios eis ad corrigendum tradere, & ab eis diſcere cantare. Correcti ſunt ergo Antiphonarii Francorum, quos unuſquiſque pro arbitrio ſuo vitiaverat, addens vel minuens, & omnes Franciæ Cantores didicerunt notam Romanam quam nunc vocant notam Franciſcam: Excepto quod tremulas *vel* vinnulas, *ſive colliſibiles vel ſecabiles voces in cantu non poterant perfectè exprimere Franci, naturali voce barbaricâ frangentes in gutture voces, quàm potiùs exprimentes. Majùs autem Magiſterium cantandi in Metis remanſit, quantumque Magiſterium Romanum ſuperat Metenſe in arte cantandi, tantò*

goût, & détruire le faux plaisir qu'il y prend ? Ne seroit-il donc point à propos, pour bien juger de la Musique Françoise, indépendamment de ce qu'en pense la populace de tous les Etats, qu'on essayât une fois de la soumettre à la coupelle de la raison, & de voir si elle en soutiendra l'épreuve ? *Concedo ipse hoc multis*, disoit Platon, *voluptate Musicam judicandam, sed illam fermè Musicam esse dico pulcherrimam quæ optimos, satisque eruditos delectet.*

Je n'ai pas dessein d'approfondir ici cet examen ; ce n'est pas l'affaire d'une Lettre, ni peut-être la mienne. Je voudrois seulement tâcher d'établir quelques principes, sur lesquels, en attendant qu'on en trouve de meilleurs, les Maîtres de l'Art, ou plutôt les Philosophes pussent diriger leurs recherches : car, disoit autrefois un Sage, c'est au Poëte à faire de la Poësie, & au Musicien à faire de la

---

superat Metensis cantilena cæteras scholas Gallorum. Similiter erudierunt Romani Cantores supradictos Cantores Francorum in arte organandi ; & Domnus Rex Carolus iterum à Româ artis grammaticæ & computatoriæ Magistros secum adduxit in Franciam, & ubique studium litterarum expandere jussit. Ante ipsum enim Domnum Regem Carolum in Galliâ nullum studium fuerat liberalium artium.

Musique ; mais il n'appartient qu'au Philosophe de bien parler de l'une & de l'autre.

Toute Musique ne peut être composée que de ces trois choses ; mélodie ou chant, harmonie ou accompagnement, mouvement ou mesure (*).

Quoique le chant tire son principal caractere de la mesure ; comme il naît immédiatement de l'harmonie, & qu'il assujettit toujours l'accompagnement à sa marche, j'unirai ces deux parties dans un même article, puis je parlerai de la mesure séparément.

L'harmonie ayant son principe dans la nature, est la même pour toutes les Nations, ou si elle a quelques différences, elles sont introduites par celle de la mélodie ; ainsi, c'est de la mélodie seulement qu'il faut tirer le caractere particulier d'une Musique Nationale ; d'autant plus que ce caractere étant principalement donné par

(*) Quoiqu'on entende par *mesure* la détermination du nombre & du rapport des tems, & par *mouvement* celle du degré de vitesse, j'ai cru pouvoir ici confondre ces choses sous l'idée générale de modification de la durée ou du tems.

la langue, le chant proprement dit, doit ressentir sa plus grande influence.

On peut concevoir des langues plus propres à la Musique les unes que les autres; on en peut concevoir qui ne le seroient point du tout. Telle en pourroit être une qui ne seroit composée que de sons mixtes, de syllabes muettes, sourdes ou nazales, peu de voyelles sonores, beaucoup de consonnes & d'articulations, & qui manqueroit encore d'autres conditions essentielles, dont je parlerai dans l'article de la mesure. Cherchons, par curiosité, ce qui résulteroit de la Musique appliquée à une telle langue.

Premiérement, le défaut d'éclat dans le son des voyelles obligeroit d'en donner beaucoup à celui des notes, & parce que la langue seroit sourde, la Musique seroit criarde. En second lieu, la dureté & la fréquence des consonnes forceroit à exclure beaucoup de mots, à ne procéder sur les autres que par des intonations élémentaires, & la Musique seroit insipide & monotone; sa marche seroit encore lente & ennuyeuse par la même raison, & quand on voudroit presser un peu le mouvement,

ſa vîteſſe reſſembleroit à celle d'un corps dur & anguleux qui roule ſur le pavé.

Comme une telle Muſique ſeroit dénuée de toute mélodie agréable, on tâcheroit d'y ſuppléer par des beautés factices & peu naturelles ; on la chargeroit de modulations fréquentes & régulieres, mais froides, ſans graces & ſans expreſſion. On inventeroit des fredons, des cadences, des ports de voix & d'autres agrémens poſtiches qu'on prodigueroit dans le chant, & qui ne feroient que le rendre plus ridicule ſans le rendre moins plat. La Muſique avec toute cette mauſſade parure reſteroit languiſſante & ſans expreſſion, & ſes images, dénuées de force & d'énergie, peindroient peu d'objets en beaucoup de notes, comme ces écritures gothiques, dont les lignes remplies de traits & de lettres figurées, ne contiennent que deux ou trois mots, & qui renferment très-peu de ſens en un grand eſpace.

L'impoſſibilité d'inventer des chants agréables obligeroit les Compoſiteurs à tourner tous leurs ſoins du côté de l'harmonie, & faute de beautés réelles, ils y

introduiroient des beautés de convention, qui n'auroient presque d'autre mérite que la difficulté vaincue : au lieu d'une bonne Musique, ils imagineroient une Musique savante ; pour suppléer au chant, ils multiplieroient les accompagnemens ; il leur en coûteroit moins de placer beaucoup de mauvaises parties les unes au-dessus des autres, que d'en faire une qui fût bonne. Pour ôter l'insipidité, ils augmenteroient la confusion ; ils croiroient faire de la Musique, & ils ne feroient que du bruit.

Un autre effet qui résulteroit du défaut de mélodie, seroit que les Musiciens n'en ayant qu'une fausse idée, trouveroient par-tout une mélodie à leur maniere : n'ayant pas de véritable chant, les parties de chant ne leur coûteroient rien à multiplier, parce qu'ils donneroient hardiment ce nom à ce qui n'en seroit pas ; même jusqu'à la Basse-continue, à l'unisson de laquelle ils feroient sans façon réciter les Basses-tailles, sauf à couvrir le tout d'une sorte d'accompagnement, dont la prétendue mélodie n'auroit aucun rapport à celle de la partie vocale. Par-tout où ils ver-

roient des notes ils trouveroient du chant, attendu qu'en effet leur chant ne feroit que des notes. *Voces, prætereàque nihil.*

Paffons maintenant à la mefure, dans le fentiment de laquelle confifte en grande partie la beauté & l'expreffion du chant. La mefure eft à-peu-près à la mélodie ce que la fyntaxe eft au difcours : c'eft elle qui fait l'enchaînement des mots, qui diftingue les phrafes, & qui donne un fens, une liaifon au tout. Toute Mufique dont on ne fent point la mefure reffemble, fi la faute vient de celui qui l'exécute, à une écriture en chiffres, dont il faut néceffairement trouver la clef pour en démêler le fens ; mais fi en effet cette Mufique n'a pas de mefure fenfible, ce n'eft alors qu'une collection confufe de mots pris au hazard & écrits fans fuite, auxquels le Lecteur ne trouve aucun fens, parce que l'Auteur n'y en a point mis.

J'ai dit que toute Mufique Nationale tire fon principal caractere de la langue qui lui eft propre, & je dois ajouter que c'eft principalement la profodie de la langue qui conftitue ce caractere. Comme la Mufique vocale a précédé de beaucoup l'inftrumen-

tale, celle-ci a toujours reçu de l'autre ses tours de chant & sa mesure, & les diverses mesures de la Musique vocale n'ont pu naître que des diverses manieres dont on pouvoit scander le discours & placer les breves & les longues les unes à l'égard des autres : ce qui est très-évident dans la Musique grecque, dont toutes les mesures n'étoient que les formules d'autant de rhythmes fournis par tous les arrangemens des syllabes longues ou breves, & des pieds dont la langue & la Poësie étoient susceptibles. De sorte que quoiqu'on puisse très-bien distinguer dans le rhythme musical la mesure de la prosodie, la mesure du vers, & la mesure du chant, il ne faut pas douter que la Musique la plus agréable, ou du moins la mieux cadencée, ne soit celle où ces trois mesures concourent ensemble le plus parfaitement qu'il est possible.

Après ces éclaircissemens, je reviens à mon hypothese, & je suppose que la même langue, dont je viens de parler, eût une mauvaise prosodie, peu marquée, sans exactitude & sans précision, que les longues & les breves n'eussent pas entr'elles

en durées & en nombres des rapports simples & propres à rendre le rhythme agréable, exact, régulier; qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres, des breves plus ou moins breves, des syllabes ni breves ni longues, & que les différences des unes & des autres fussent indéterminées & presque incommensurables: il est clair que la Musique Nationale étant contrainte de recevoir dans sa mesure les irrégularités de la prosodie, n'en auroit qu'une fort vague, inégale & très-peu sensible; que le récitatif se sentiroit, sur-tout, de cette irrégularité; qu'on ne sauroit presque comment y faire accorder les valeurs des notes & celles des syllabes; qu'on seroit contraint d'y changer de mesure à tout moment, & qu'on ne pourroit jamais y rendre les vers dans un rhythme exact & cadencé; que même dans les airs mesurés tous les mouvemens seroient peu naturels & sans précision; que pour peu de lenteur qu'on joignît à ce défaut, l'idée de l'égalité des tems se perdroit entiérement dans l'esprit du Chanteur & de l'Auditeur, & qu'enfin la mesure n'étant plus sensible, ni ses retours

égaux, elle ne feroit aſſujettie qu'au caprice du Muſicien, qui pourroit à chaque inſtant la preſſer ou ralentir à ſon gré, de ſorte qu'il ne feroit pas poſſible dans un concert de ſe paſſer de quelqu'un qui la marquât à tous, ſelon la fantaiſie ou la commodité d'un ſeul.

C'eſt ainſi que les Acteurs contracteroient tellement l'habitude de s'aſſervir la meſure, qu'on les entendroit même l'altérer à deſſein dans les morceaux où le Compoſiteur feroit venu à bout de la rendre ſenſible. Marquer la meſure feroit une faute contre la compoſition, & la ſuivre en feroit une contre le goût du chant; les défauts paſſeroient pour des beautés, & les beautés pour des défauts; les vices feroient établis en regles, & pour faire de la Muſique au goût de la Nation, il ne faudroit que s'attacher avec ſoin à ce qui déplaît à tous les autres.

Auſſi avec quelque art qu'on cherchât à couvrir les défauts d'une pareille Muſique, il feroit impoſſible qu'elle plût jamais à d'autres oreilles qu'à celles des naturels du pays où elle feroit en uſage : à force d'eſſuyer des reproches ſur leur mauvais

goût, à force d'entendre dans une langue plus favorable de la véritable Musique, ils chercheroient à en rapprocher la leur, & ne feroient que lui ôter son caractere & la convenance qu'elle avoit avec la langue pour laquelle elle avoit été faite. S'ils vouloient dénaturer leur chant, ils le rendroient dur, baroque & presque inchantable; s'ils se contentoient de l'orner par d'autres accompagnemens que ceux qui lui sont propres, ils ne feroient que marquer mieux sa platitude par un contraste inévitable; ils ôteroient à leur Musique la seule beauté dont elle étoit susceptible, en ôtant à toutes ses parties l'uniformité de caractere qui la faisoit être une; & en accoutumant les oreilles à dédaigner le chant pour n'écouter que la symphonie, ils parviendroient enfin à ne faire servir les voix que d'accompagnement à l'accompagnement.

Voilà par quel moyen la Musique d'une telle Nation se diviseroit en Musique vocale & Musique instrumentale; voilà comment, en donnant des caracteres différens à ces deux especes, on en feroit un tout monstrueux. La symphonie voudroit aller

en mesure, & le chant ne pouvant souffrir aucune gêne, on entendroit souvent dans les mêmes morceaux les Acteurs & l'Orchestre se contrarier & se faire obstacle mutuellement. Cette incertitude & le mélange des deux caracteres introduiroient dans la maniere d'accompagner, une froideur & une lâcheté qui se tourneroit tellement en habitude, que les Symphonistes ne pourroient pas, même en exécutant de bonne Musique, lui laisser de la force & de l'énergie. En la jouant comme la leur, ils l'énerveroient entiérement; ils feroient fort les *doux*, doux les *forts*, & ne connoîtroient pas une des nuances de ces deux mots. Ces autres mots, *rinforzando*, *dolce* (*), *risoluto*, *con gusto*, *spiritoso*, *sostenuto*, *con brio*, n'auroient pas même de synonymes dans leur langue, & celui d'*expression* n'y auroit aucun sens. Ils substitueroient je ne sais combien de petits ornemens froids & maussades à la vigueur du coup d'archet. Quelque nombreux que

(*) Il n'y a peut-être pas quatre Symphonistes François qui sachent la différence de *piano* & *dolce*, & c'est fort inutilement qu'ils la sauroient; car qui d'entr'eux seroit en état de la rendre?

fût

fût l'Orcheſtre, il ne feroit aucun effet, ou n'en feroit qu'un très-déſagréable. Comme l'exécution feroit toujours lâche, & que les Symphoniſtes aimeroient mieux jouer proprement que d'aller en meſure, ils ne feroient jamais enſemble : ils ne pourroient venir à bout de tirer un ſon net & juſte, ni de rien exécuter dans ſon caractere, & les Etrangers feroient tout ſurpris qu'à quelques-uns près, un Orcheſtre vanté comme le premier du monde, feroit à peine digne des treteaux d'une guinguette (*). Il devroit naturellement arriver que de tels Muſiciens priſſent en haine la Muſique qui auroit mis leur honte en évidence, & bientôt joignant la mauvaiſe volonté au mauvais goût, ils mettroient encore du deſſein prémédité dans la ridicule exécution, dont ils auroient bien pu ſe fier à leur mal-adreſſe.

(*) Comme on m'a aſſuré qu'il y avoit parmi les Symphoniſtes de l'Opéra, non-ſeulement de très-bons violons, ce que je confeſſe qu'ils ſont preſque tous pris ſéparément, mais de véritablement honnêtes-gens qui ne ſe prêtent point aux cabales de leurs confreres pour mal ſervir le Public ; je me hâte d'ajouter ici cette diſtinction, pour réparer, autant qu'il eſt en moi, le tort que je puis avoir vis-à-vis de ceux qui la méritent.

D'après une autre ſuppoſition contraire à celle que je viens de faire, je pourrois déduire aiſément toutes les qualités d'une véritable Muſique, faite pour émouvoir, pour imiter, pour plaire, & pour porter au cœur les plus douces impreſſions de l'harmonie & du chant; mais comme ceci nous écarteroit trop de notre ſujet & ſurtout des idées qui nous ſont connues, j'aime mieux me borner à quelques obſervations ſur la Muſique Italienne, qui puiſſent nous aider à mieux juger de la nôtre.

Si l'on demandoit laquelle de toutes les langues doit avoir une meilleure Grammaire, je répondrois que c'eſt celle du Peuple qui raiſonne le mieux; & ſi l'on demandoit lequel de tous les Peuples doit avoir une meilleure Muſique, je dirois que c'eſt celui dont la langue y eſt le plus propre. C'eſt ce que j'ai déjà établi ci-devant, & que j'aurai occaſion de confirmer dans la ſuite de cette Lettre. Or, s'il y a en Europe une langue propre à la Muſique, c'eſt certainement l'Italienne; car cette langue eſt douce, ſonore, harmonieuſe, & accentuée plus qu'aucune autre, & ces quatre qualités ſont préciſé-

ment les plus convenables au chant.

Elle eſt douce, parce que les articulations y ſont peu compoſées, que la rencontre des conſonnes y eſt rare & ſans rudeſſe, & qu'un très-grand nombre de ſyllabes n'y étant formées que de voyelles, les fréquentes éliſions en rendent la prononciation plus coulante. Elle eſt ſonore, parce que la plupart des voyelles y ſont éclatantes, qu'elle n'a pas de diphtongues compoſées, qu'elle a peu ou point de voyelles nazales, & que les articulations rares & faciles diſtinguent mieux le ſon des ſyllabes, qui en devient plus net & plus plein. A l'égard de l'harmonie, qui dépend du nombre & de la proſodie autant que des ſons, l'avantage de la langue Italienne eſt manifeſte ſur ce point : car il faut remarquer que ce qui rend une langue harmonieuſe & veritablement pittoreſque, dépend moins de la force réelle de ſes termes, que de la diſtance qu'il y a du doux au fort entre les ſons qu'elle emploie, & du choix qu'on en peut faire pour les tableaux qu'on a à peindre. Ceci ſuppoſé, que ceux qui penſent que l'Italien

n'eſt que le langage de la douceur & de la tendreſſe, prennent la peine de comparer entre elles ces deux ſtrophes du Taſſe.

Teneri ſdegni e placide e tranquille
Repulſe e cari vezzi e liete paci,
Sorriſi, parolette, e dolci ſtille
Di pianto e ſoſpir, tronchi e molli bacci:
Fuſe tai coſé tutte, e poſcia unille,
Et al foce temprò di lente faci;
E ne formò quel sì mirabil cinto
Di ch' ella aveva il bel fianco ſuccinto.

Chiama gl' abitator de l'ombre eterne
Il rauco ſuon de la tartarea tromba;
Treman le ſpazioſe atre caverne,
E l'aer cieco a quel romor rimbomba;
Ne sì ſtridendo mai da le ſuperne
Regioni del Cielo il folgor piomba,
Ne sì ſcoſſa giammai trema la terra
Quando i vapori in ſen gravida ſerra.

Et s'ils déſeſperent de rendre en François la douce harmonie de l'une, qu'ils eſſayent d'exprimer la rauque dureté de l'autre: il n'eſt pas beſoin, pour juger de ceci d'entendre la langue, il ne faut qu'avoir des oreilles & de la bonne foi. Au reſte, vous obſerverez que cette dureté de la derniere ſtrophe n'eſt point

ſourde, mais très-ſonore, & qu'elle n'eſt que pour l'oreille & non pour la prononciation: car la langue n'articule pas moins facilement les *r* multipliées qui font la rudeſſe de cette ſtrophe, que les *l* qui rendent la premiere ſi coulante. Au contraire, toutes les fois que nous voulons donner de la dureté à l'harmonie de notre langue, nous ſommes forcés d'entaſſer des conſonnes de toute eſpece, qui forment des articulations difficiles & rudes, ce qui retarde la marche du chant, & contraint ſouvent la Muſique d'aller plus lentement, préciſément quand le ſens des paroles exigeroit le plus de vîteſſe.

Si je voulois m'étendre ſur cet article, je pourrois peut-être vous faire voir encore que les inverſions de la langue Italienne ſont beaucoup plus favorables à la bonne mélodie que l'ordre didactique de la nôtre, & qu'une Phraſe Muſicale ſe développe d'une maniere plus agréable & plus intéreſſante, quand le ſens du diſcours long-tems ſuſpendu, ſe réſout ſur le verbe avec la cadence, que quand il ſe développe à meſure, & laiſſe affoiblir, ou ſatisfaire ainſi par degrés, le

desir de l'esprit, tandis que celui de l'oreille augmente en raison contraire jusqu'à la fin de la phrase. Je vous prouverois encore que l'art des suspensions & des mots entre-coupés, que l'heureuse constitution de la langue rend si familier à la Musique Italienne, est entiérement inconnu dans la nôtre, & que nous n'avons d'autres moyens pour y suppléer, que des silences qui ne sont jamais du chant, & qui, dans ces occasions, montrent plutôt la pauvreté de la Musique, que les ressources du Musicien.

Il me resteroit à parler de l'accent; mais ce point important demande une si profonde discussion, qu'il vaut mieux la réserver à une meilleure main. Je vais donc passer aux choses plus essentielles à mon objet, & tâcher d'examiner notre Musique en elle-même.

Les Italiens prétendent que notre mélodie est plate & sans aucun chant, & toutes les Nations (*) neutres confirment

---

(*) Il a été un tems, dit Mylord Schaftesbury, où l'usage de parler François avoit mis parmi nous la Musique Françoise à la mode. Mais bientôt la Musique Ita-

unanimement leur jugement ſur ce point; de notre côté nous accuſons la leur d'être bizarre & baroque (*). J'aime mieux croire que les uns ou les autres ſe trompent, que d'être réduit à dire que dans des contrées où les Sciences & tous les Arts ſont parvenus à un ſi haut degré, la Muſique ſeule eſt encore à naître.

Les moins prévenus d'entre nous (**) ſe contentent de dire que la Muſique Italienne & la Françoiſe ſont toutes deux bonnes, chacune dans ſon genre, chacune pour la langue qui lui eſt propre ; mais outre que les autres Nations ne conviennent pas de cette parité, il reſteroit toujours à ſavoir laquelle des deux langues

---

lienne nous montrant la Nature de plus près, nous dégoûta de l'autre, & nous la fit appercevoir auſſi lourde, auſſi plate, & auſſi mauſſade qu'elle l'eſt en effet.

(*) Il me ſemble qu'on n'oſe plus tant faire ce reproche à la mélodie Italienne, depuis qu'elle s'eſt fait entendre parmi nous : c'eſt ainſi que cette muſique admirable n'a qu'à ſe montrer telle qu'elle eſt pour ſe juſtifier de tous les torts dont on l'accuſe.

(**) Pluſieurs condamnent l'excluſion totale que les Amateurs de Muſique donnent ſans balancer à la Muſique Françoiſe ; ces modérés conciliateurs ne voudroient pas de goûts excluſifs, comme ſi l'amour des bonnes choſes devoit faire aimer les mauvaiſes.

peut comporter le meilleur genre de Musique en soi : Question fort agitée en France, mais qui ne le sera jamais ailleurs ; question qui ne peut être décidée que par une oreille parfaitement neutre, & qui par conséquent devient tous les jours plus difficile à résoudre dans le seul pays où elle soit en problême. Voici sur ce sujet quelques expériences que chacun est maître de vérifier, & qui me paroissent pouvoir servir à cette solution, du moins quant à la mélodie, à laquelle seule se réduit presque toute la dispute.

J'ai pris dans les deux Musiques des airs également estimés chacun dans son genre, & les dépouillant les uns de leurs ports de voix & de leurs cadences éternelles, les autres des notes sous-entendues que le Compositeur ne se donne point la peine d'écrire, & dont il se remet à l'intelligence du Chanteur (*), je les ai solfiés

(*) C'est donner toute la faveur à la Musique Françoise, que de s'y prendre ainsi : car ces notes sous-entendues dans l'Italienne, ne sont pas moins de l'essence de la mélodie que celles qui sont sur le papier. Il s'agit moins de ce qui est écrit que de ce qui doit se chanter, & cette maniere de noter doit seulement passer pour une sorte

exactement fur la note, fans aucun ornement, & fans rien fournir de moi-même au fens ni à la liaifon de la phrafe. Je ne vous dirai point quel a été dans mon efprit le réfultat de cette comparaifon, parce que j'ai le droit de vous propofer mes raifons & non pas mon autorité : je vous rends compte feulement des moyens que j'ai pris pour me déterminer, afin que fi vous les trouvez bons vous puiffiez les employer à votre tour. Je dois vous avertir feulement, que cette expérience demande bien plus de précautions qu'il ne femble. La premiere eft la plus difficile de toutes eft d'être de bonne foi, & de fe rendre également équitable dans le choix & dans le jugement. La feconde eft que pour tenter cet examen il faut néceffairement être également verfé dans les deux ftyles ; autrement celui qui feroit le plus familier fe préfenteroit à chaque inftant à l'efprit au

---

d'abréviation, au lieu que les cadences & les ports de voix du chant François font bien, fi l'on veut, exigés par le goût, mais ne conftituent point la mélodie, & ne font pas de fon effence ; c'eft pour elle une forte de fard qui couvre fa laideur fans la détruire, & qui ne la rend que plus ridicule aux oreilles fenfibles.

préjudice de l'autre ; & cette deuxieme condition n'eſt gueres plus facile que la premiere, car de tous ceux qui connoiſſent bien l'une & l'autre Muſique, nul ne balance ſur le choix, & l'on a pu voir par les plaiſans barbouillages de ceux qui ſe ſont mêlés d'attaquer l'Italienne, quelle connoiſſance ils avoient d'elle & de l'Art en général.

Je dois ajouter qu'il eſt eſſentiel d'aller bien exactement en meſure ; mais je prévois que cet avertiſſement, ſuperflu dans tout autre pays, ſera fort inutile dans celui-ci, & cette ſeule omiſſion entraîne néceſſairement l'incompétence du jugement.

Avec toutes ces précautions, le caractere de chaque genre ne tarde pas à ſe déclarer, & alors il eſt bien difficile de ne pas revêtir les phraſes des idées qui leur conviennent, & de n'y pas ajouter du moins par l'eſprit, les tours & les ornemens qu'on a la force de leur refuſer par le chant. Il ne faut pas non plus s'en tenir à une ſeule épreuve, car un air peut plaire plus qu'un autre, ſans que cela décide de la préférence du genre ;

& ce n'eſt qu'après un grand nombre d'eſſais qu'on peut établir un jugement raiſonnable : d'ailleurs , en s'ôtant la connoiſſance des paroles , on s'ôte celle de la partie la plus importante de la mélodie , qui eſt l'expreſſion ; & tout ce qu'on peut décider par cette voie , c'eſt ſi la modulation eſt bonne , & ſi le chant a du naturel & de la beauté. Tout cela nous montre combien il eſt difficile de prendre aſſez de précautions contre les préjugés , & combien le raiſonnement nous eſt néceſſaire pour nous mettre en état de juger ſainement des choſes de goût.

J'ai fait une autre épreuve qui demande moins de précautions , & qui vous paroîtra peut-être plus déciſive. J'ai donné à chanter à des Italiens les plus beaux airs de Lulli , & à des Muſiciens François des airs de Leo & du Pergoleſe , & j'ai remarqué que quoique ceux-ci fuſſent fort éloignés de ſaiſir le vrai goût de ces morceaux , ils en ſentoient pourtant la mélodie , & en tiroient à leur maniere des phraſes de Muſique chantantes , agréables & bien cadencées. Mais les Italiens ſolfiant très-exactement nos airs les plus

pathétiques, n'ont jamais pu y reconnoître ni phrases, ni chant ; ce n'étoit pas pour eux de la Musique qui eût du sens, mais seulement des suites de notes placées sans choix & comme au hazard ; ils les chantoient précisément, comme vous liriez des mots Arabes écrits en caracteres François (*).

Troisieme expérience. J'ai vu à Venise un Arménien, homme d'esprit, qui n'avoit jamais entendu de Musique, & devant lequel on exécuta dans un même concert un monologue François qui commence par ce vers :

Temple sacré, séjour tranquille

Et un air de Galuppi qui commence par celui-ci ;

Voi che languite senza speranza

L'un & l'autre furent chantés médiocrement pour le François, & mal pour l'I-

---

(*) Nos Musiciens prétendent tirer un grand avantage de cette différence : *Nous exécutons la Musique Italienne*, disent-ils, avec leur fierté accoutumée, *& les Italiens ne peuvent exécuter la nôtre ; donc notre Musique vaut mieux que la leur.* Ils ne voient pas qu'ils devroient tirer une conséquence toute contraire & dire, *donc les Italiens ont une mélodie & nous n'en avons point.*

talien, par un homme accoutumé ſeulement à la Muſique Françoiſe, & alors très-enthouſiaſte de celle de M. Rameau. Je remarquai dans l'Arménien, durant tout le chant François, plus de ſurpriſe que de plaiſir; mais tout le monde obſerva dès les premieres meſures de l'air Italien, que ſon viſage & ſes yeux s'adouciſſoient; il étoit enchanté, il prêtoit ſon ame aux impreſſions de la Muſique, & quoiqu'il entendît peu la langue, les ſimples ſons lui cauſoient un raviſſement ſenſible. Dès ce moment on ne put plus lui faire écouter aucun air François.

Mais ſans chercher ailleurs des exemples, n'avons-nous pas même parmi nous pluſieurs perſonnes qui, ne connoiſſant que notre Opéra, croyoient de bonne foi n'avoir aucun goût pour le chant, & n'ont été déſabuſés que par les intermedes Italiens. C'eſt préciſément parce qu'ils n'aimoient que la véritable Muſique, qu'ils croyoient ne pas aimer la Muſique.

J'avoue que tant de faits m'ont rendu douteuſe l'exiſtence de notre mélodie, & m'ont fait ſoupçonner qu'elle pourroit

bien n'être qu'une ſorte de plain-chant modulé, qui n'a rien d'agréable en lui-même, qui ne plaît qu'à l'aide de quelques ornemens arbitraires, & ſeulement à ceux qui ſont convenus de les trouver beaux. Auſſi à peine notre Muſique eſt-elle ſupportable à nos propres oreilles, lorſqu'elle eſt exécutée par des voix médiocres qui manquent d'art pour la faire valoir. Il faut des Fel & des Jeliotte pour chanter la Muſique Françoiſe, mais toute voix eſt bonne pour l'Italienne, parce que les beautés du chant Italien ſont dans la Muſique même, au lieu que celles du chant François, s'il en a, ne ſont que dans l'art du Chanteur (*).

(*) Au reſte, c'eſt une erreur de croire qu'en général les Chanteurs Italiens aient moins de voix que les François. Il faut au contraire qu'ils aient le timbre plus fort & plus harmonieux pour pouvoir ſe faire entendre ſur les théâtres immenſes de l'Italie, ſans ceſſer de ménager les ſons, comme le veut la Muſique Italienne. Le chant François exige tout l'effort des poumons, toute l'étendue de la voix; plus fort, nous diſent nos Maîtres; enflez les ſons, ouvrez la bouche, donnez toute votre voix. Plus doux, diſent les Maîtres Italiens, ne forcez point, chantez ſans gêne, rendez vos ſons doux, flexibles & coulans, réſervez les éclats pour ces momens rares & paſſagers où il faut ſurprendre & déchirer. Or il me paroît que dans la néceſſité de ſe faire entendre, celui-là doit avoir plus de voix, qui peut ſe paſſer de crier.

Trois choses me paroissent concourir à la perfection de la mélodie Italienne : la premiere est la douceur de la langue, qui, rendant toutes les inflexions faciles, laisse au goût du Musicien la liberté d'en faire un choix plus exquis, de varier davantage les combinaisons, & de donner à chaque Acteur un tour de chant particulier, de même que chaque homme a son geste & son ton qui lui sont propres, & qui le distinguent d'un autre homme.

La deuxieme est la hardiesse des modulations, qui, quoique moins servilement préparées que les nôtres, se rendent plus agréables, en se rendant plus sensibles, & sans donner de la dureté au chant, ajoutent une vive énergie à l'expression. C'est par elle que le Musicien, passant brusquement d'un ton ou d'un mode à un autre, & supprimant quand il le faut les transitions intermédiaires & scolastiques, fait exprimer les réticences, les interruptions, les discours entre-coupés qui sont le langage des passions impétueuses, que le bouillant Métastase a employé si souvent, que les Porpora, les Galuppi, les Cocchi, les Jumella, les Perez, les Terradeglias ont sçu

rendre avec ſuccès, & que nos Poëtes lyriques connoiſſent auſſi peu que nos Muſiciens.

Le troiſieme avantage & celui qui prête à la mélodie ſon plus grand effet, eſt l'extrême préciſion de meſure qui s'y fait ſentir dans les mouvemens les plus lents, ainſi que dans les plus gais : préciſion qui rend le chant animé & intéreſſant, les accompagnemens vifs & cadencés, qui multiplie réellement les chants, en faiſant d'une même combinaiſon de ſons, autant de différentes mélodies qu'il y a de manieres de les ſcander; qui porte au cœur tous les ſentimens, & à l'eſprit tous les tableaux; qui donne au Muſicien le moyen de mettre en air tous les caracteres de paroles imaginables, pluſieurs dont nous n'avons pas même l'idée (*), & qui rend tous les mouvemens propres à exprimer

(*) Pour ne pas ſortir du genre comique, le ſeul connu à Paris, voyez les airs, *Quando ſciolto avrò il contratto*, &c. *Io ò un veſpajo*, &c. *O queſto o quello t'ai a riſolvere*, &c. *A un guſto da ſtordire*, &c. *Stizzoſo mio, ſtizzoſo*, &c. *Io ſono una Donzella*, &c. *Quanti maeſtri, quanti dottori*, &c. *I Sbirri già lo aſpettano*, &c. *Ma dun-*

tous

tous les caracteres (*) ou un seul mouvement propre à contraster & changer de caractere au gré du Compositeur.

Voilà, ce me semble, les sources d'où le chant Italien tire ses charmes & son énergie; à quoi l'on peut ajouter une nouvelle & très-forte preuve de l'avantage de sa mélodie, en ce qu'elle n'exige pas autant que la nôtre de ces fréquens renversemens d'harmonie, qui donnent à la Basse-continue le véritable chant d'un dessus. Ceux qui trouvent de si grandes beautés dans la mélodie Françoise, devroient bien nous dire à laquelle de ces choses elle en est redevable, ou nous montrer les avantages qu'elle a pour y suppléer.

Quand on commence à connoître la mélodie Italienne, on ne lui trouve d'abord

---

que il testamento, &c. *Senti me*, *se brami stare*, *o che risa chepiacere*, &c. tous caracteres d'Airs dont la Musique Françoise n'a pas les premiers élémens, & dont elle n'est pas en état d'exprimer un seul mot.

(*) Je me contenterai d'en citer un seul exemple, mais très-frappant; c'est l'air *Se pur d'un infelice*, &c. de la Fausse Suivante; Air très-pathétique sur un mouvement très-gai, auquel il n'a manqué qu'une voix pour le chanter, un Orchestre pour l'accompagner, des oreilles pour l'entendre, & la seconde partie qu'il ne falloit pas supprimer.

que des graces, & on ne la croit propre qu'à exprimer des ſentimens agréables ; mais pour peu qu'on étudie ſon caractere pathétique & tragique, on eſt bientôt ſurpris de la force que lui prête l'art des Compoſiteurs dans les grands morceaux de Muſique. C'eſt à l'aide de ces modulations ſavantes, de cette harmonie ſimple & pure, de ces accompagnemens vifs & brillans, que ces chants divins déchirent ou raviſſent l'ame, mettent le Spectateur hors de lui-même, & lui arrachent dans ſes tranſports, des cris, dont jamais nos tranquilles Opéra ne furent honorés.

Comment le Muſicien vient-il à bout de produire ces grands effets ? Eſt-ce à force de contraſter les mouvemens, de multiplier les accords, les notes, les parties ? Eſt-ce à force d'entaſſer deſſeins ſur deſſeins, inſtrumens ſur inſtrumens ? Tout ce fatras qui n'eſt qu'un mauvais ſupplément où le génie manque, étoufferoit le chant loin de l'animer, & détruiroit l'intérêt en partageant l'attention. Quelque harmonie que puiſſent faire enſemble pluſieurs parties toutes bien chantantes, l'effet de ces beaux chants s'évanouit auſſi-

tôt qu'ils se font entendre à la fois, & il ne reste que celui d'une suite d'accords, qui, quoiqu'on puisse dire, est toujours froide quand la mélodie ne l'anime pas; de sorte que plus on entasse des chants mal à propos, & moins la Musique est agréable & chantante; parce qu'il est impossible à l'oreille de se prêter au même instant à plusieurs mélodies, & que l'une effaçant l'impression de l'autre, il ne résulte du tout que de la confusion & du bruit. Pour qu'une Musique devienne intéressante, pour qu'elle porte à l'ame les sentimens qu'on y veut exciter, il faut que toutes les parties concourent à fortifier l'expression du sujet; que l'harmonie ne serve qu'à le rendre plus énergique; que l'accompagnement l'embellisse, sans le couvrir ni le défigurer; que la Basse, par une marche uniforme & simple, guide en quelque sorte celui qui chante & celui qui écoute, sans que ni l'un ni l'autre s'en apperçoive; il faut, en un mot, que le tout ensemble ne porte à la fois qu'une mélodie à l'oreille & qu'une idée à l'esprit.

Cette unité de mélodie me paroît une

regle indiſpenſable & non moins importante en Muſique, que l'unité d'action dans une Tragédie; car elle eſt fondée ſur le même principe, & dirigée vers le même objet. Auſſi tous les bons Compoſiteurs Italiens s'y conforment-ils avec un ſoin qui dégénere quelquefois en affectation, & pour peu qu'on y réfléchiſſe, on ſent bientôt que c'eſt d'elle que leur Muſique tire ſon principal effet. C'eſt dans cette grande regle qu'il faut chercher la cauſe des fréquens accompagnemens à l'uniſſon qu'on remarque dans la Muſique Italienne, & qui, fortifiant l'idée du chant, en rendent en même-tems les ſons plus moëlleux, plus doux & moins fatigans pour la voix. Ces uniſſons ne ſont point praticables dans notre Muſique, ſi ce n'eſt ſur quelques caracteres d'airs choiſis & tournés exprès pour cela; jamais un air pathétique François ne ſeroit ſupportable accompagné de cette maniere, parce que la Muſique vocale & l'inſtrumentale ayant parmi nous des caracteres différens, on ne peut, ſans pécher contre la mélodie & le goût, appliquer à l'une les mêmes tours qui con-

viennent à l'autre, ſans compter que la meſure étant toujours vague & indéterminée, ſur-tout dans les airs lents, les inſtrumens & la voix ne pourroient jamais s'accorder, & ne marcheroient point aſſez de concert pour produire enſemble un effet agréable. Une beauté qui réſulte encore de ces uniſſons, c'eſt de donner une expreſſion plus ſenſible à la mélodie, tantôt en renforçant tout d'un coup les inſtrumens ſur un paſſage, tantôt en les radouciſſant, tantôt en leur donnant un trait de chant énergique & ſaillant que la voix n'auroit pu faire, & que l'Auditeur adroitement trompé ne laiſſe pas de lui attribuer quand l'Orcheſtre fait le faire ſortir à propos. De-là naît encore cette parfaite correſpondance de la ſymphonie & du chant, qui fait que tous les traits qu'on admire dans l'une, ne ſont que des développemens de l'autre, de ſorte que c'eſt toujours dans la partie vocale qu'il faut chercher la ſource de toutes les beautés de l'accompagnement. Cet accompagnement eſt ſi bien un avec le chant, & ſi exactement relatif aux paroles, qu'il ſemble ſouvent déterminer le jeu & dicter à

l'Acteur le geste qu'il doit faire (*), & tel qui n'auroit pu jouer le rôle sur les paroles seules, le jouera très-juste sur la Musique, parce qu'elle fait bien sa fonction d'interprête.

Au reste, il s'en faut beaucoup que les accompagnemens Italiens soient toujours à l'unisson de la voix. Il y a deux cas assez fréquens où le Musicien les en sépare : l'un quand la voix roulant avec légéreté sur des cordes d'harmonie, fixe assez l'attention pour que l'accompagnement ne puisse la partager, encore alors donne-t-on tant de simplicité à cet accompagnement, que l'oreille, affectée seulement d'accords agréables, n'y sent aucun chant qui puisse la distraire. L'autre cas demande un peu plus de soin pour le faire entendre.

Quand le Musicien saura son art, dit l'Auteur de la Lettre sur les Sourds & les

(*) On en trouve des exemples fréquens dans les Intermedes qui nous ont été donnés cette année, entre autres dans l'air *à un gusto da stordire* du Maître de Musique, dans celui *son Padrone* de la femme orgueilleuse, dans celui *vi sto ben* du Tracollo, dans celui *tu non pensi no signora* de la Bohémienne, & dans presque tous ceux qui demandent du jeu.

Muets, *les parties d'accompagnement concourront ou à fortifier l'expreſſion de la partie chantante, ou à ajouter de nouvelles idées que le ſujet demandoit, & que la partie chantante n'aura pu rendre.* Ce paſſage me paroît renfermer un précepte très-utile, & voici comment je penſe qu'on doit l'entendre.

Si le chant eſt de nature à exiger quelques additions, ou comme diſoient nos anciens Muſiciens, quelques *diminutions* (*) qui ajoutent à l'expreſſion ou à l'agrément ſans détruire en cela l'unité de mélodie, de ſorte que l'oreille, qui blâmeroit peut-être ces additions faites par la voix, les approuve dans l'accompagnement, & s'en laiſſe doucement affecter, ſans ceſſer pour cela d'être attentive au chant : alors l'habile Muſicien, en les ménageant à propos & les employant avec goût, embellira ſon ſujet & le rendra plus expreſſif ſans le rendre moins un; & quoique l'accompagnement n'y ſoit pas exactement ſemblable à la partie

(*) On trouvera le mot *diminution* dans le quatrieme volume de l'Encyclopédie.

chantante, l'un & l'autre ne feront pourtant qu'un chant & qu'une mélodie. Que si le sens des paroles comporte une idée accessoire que le chant n'aura pas pu rendre, le Musicien l'enchâssera dans des silences ou dans des tenues, de maniere qu'il puisse la présenter à l'Auditeur, sans le détourner de celle du chant. L'avantage seroit encore plus grand, si cette idée accessoire pouvoit être rendue par un accompagnement contraint & continu, qui fit plutôt un léger murmure qu'un véritable chant, comme feroit le bruit d'une riviere ou le gazouillement des oiseaux : car alors le Compositeur pourroit séparer tout-à-fait le chant de l'accompagnement, & destinant uniquement ce dernier à rendre l'idée accessoire, il disposera son chant de maniere à donner des jours fréquens à l'Orchestre, en observant avec soin que la symphonie soit toujours dominée par la partie chantante, ce qui dépend encore plus de l'art du Compositeur, que de l'exécution des Instrumens : mais ceci demande une expérience consommée pour éviter la duplicité de mélodie.

Voilà tout ce que la regle de l'unité peut accorder au goût du Musicien, pour parer le chant ou le rendre plus expressif, soit en embellissant le sujet principal, soit en y en ajoutant un autre qui lui reste assujetti. Mais de faire chanter à part des Violons d'un côté, de l'autre des Flûtes, de l'autre des Bassons, chacun sur un dessein particulier, & presque sans rapport entr'eux, & d'appeller tout ce cahos, de la Musique, c'est insulter également l'oreille & le jugement des Auditeurs.

Une autre chose, qui n'est pas moins contraire que la multiplication des parties, à la regle que je viens d'établir, c'est l'abus ou plutôt l'usage des fugues, imitations, doubles desseins, & autres beautés arbitraires & de pure convention, qui n'ont presque de mérite que la difficulté vaincue, & qui toutes ont été inventées dans la naissance de l'Art, pour faire briller le savoir, en attendant qu'il fût question du génie. Je ne dis pas qu'il soit tout-à-fait impossible de conserver l'unité de mélodie dans une fugue, en conduisant habilement l'attention de

l'Auditeur d'une partie à l'autre, à mesure que le sujet y passe; mais ce travail est si pénible, que presque personne n'y réussit, & si ingrat, qu'à peine le succès peut-il dédommager de la fatigue d'un tel ouvrage. Tout cela n'aboutissant qu'à faire du bruit, ainsi que la plupart de nos chœurs si admirés (*), est également indigne d'occuper la plume d'un homme de génie, & l'attention d'un homme de goût. A l'égard des contre-fugues, doubles fugues, fugues renversées, basses contraintes, & autres sottises difficiles que l'oreille ne peut souffrir, & que la raison ne peut justifier, ce sont évidemment des restes de barbarie & de mauvais goût, qui ne subsistent, comme les portails de nos Eglises gothi-

(*) Les Italiens ne sont pas eux-mêmes tout-à-fait revenus de ce préjugé barbare. Ils se piquent encore d'avoir dans leurs Eglises de la Musique bruyante; ils ont souvent des Messes & des Motets à quatre Chœurs, chacun sur un dessein différent; mais les grands Maîtres ne font que rire de tout ce fatras. Je me souviens que Terradeglias me parlant de plusieurs Motets de sa composition où il avoit mis des Chœurs travaillés avec un grand soin, étoit honteux d'en avoir fait de si beaux, & s'en excusoit sur sa jeunesse; autrefois, disoit-il, j'aimois à faire du bruit; à présent je tâche de faire de la Musique.

ques, que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire.

Il a été un tems où l'Italie étoit barbare, & même après la renaiſſance des autres Arts que l'Europe lui doit tous, la Muſique plus tardive n'y a point pris aiſément cette pureté de goût qu'on y voit briller aujourd'hui, & l'on ne peut gueres donner une plus mauvaiſe idée de ce qu'elle étoit alors, qu'en remarquant qu'il n'y a eu pendant long-tems qu'une même Muſique en France & en Italie (*), & que les Muſiciens des deux contrées communiquoient familiérement entr'eux, non pourtant ſans qu'on pût remarquer déjà dans les nôtres le germe de cette jalouſie, qui eſt inſéparable de l'infériorité. Lulli même, alarmé de l'arrivée de Correlli,

(*) L'Abbé du Bos ſe tourmente beaucoup pour faire honneur aux Pays-Bas du renouvellement de la Muſique, & cela pourroit s'admettre, ſi l'on donnoit le nom de Muſique à un continuel rempliſſage d'accords; mais ſi l'harmonie n'eſt que la baſe commune & que la mélodie ſeule conſtitue le caractere, non-ſeulement la Muſique moderne eſt née en Italie, mais il y a quelque apparence que dans toutes nos Langues vivantes, la Muſique Italienne eſt la ſeule qui puiſſe réellement exiſter. Du tems d'Orlande & de Goudimel, on faiſoit de l'harmonie & des ſons, Lulli y a joint un peu de cadence; Correlli, Buononcini, Vinci & Pergoleſe, ſont les premiers qui aient fait de la Muſique.

ſe hâta de le faire chaſſer de France : ce qui lui fut d'autant plus aiſé que Correlli étoit plus grand homme, & par conſéquent moins courtiſan que lui. Dans ces tems où la Muſique naiſſoit à peine, elle avoit en Italie cette ridicule emphaſe de ſcience harmonique, ces pédanteſques prétentions de doctrine qu'elle a chérement conſervées parmi nous, & par leſquelles on diſtingue aujourd'hui cette Muſique méthodique, compaſſée, mais ſans génie, ſans invention & ſans goût, qu'on appelle à Paris, *Muſique écrite* par excellence, & qui, tout au plus, n'eſt bonne, en effet, qu'à écrire & jamais à exécuter.

Depuis même que les Italiens ont rendu l'harmonie plus pure, plus ſimple, & donné tous leurs ſoins à la perfection de la mélodie, je ne nie pas qu'il ne ſoit encore demeuré parmi eux quelques légeres traces des fugues & deſſeins gothiques, & quelquefois de doubles & triples mélodies. C'eſt de quoi je pourrois citer pluſieurs exemples dans les Intermedes qui nous ſont connus, & entr'autre le mauvais quatuor qui eſt à la fin de *la*

Femme orgueilleuse. Mais outre que ces choses sortent du caractere établi, outre qu'on ne trouve jamais rien de semblable dans les Tragédies, & qu'il n'est pas plus juste de juger l'Opéra Italien sur ces farces, que de juger notre Théâtre François sur l'*Impromptu de Campagne*, ou *le Baron de la Crasse* : il faut aussi rendre justice à l'art avec lequel les Compositeurs ont souvent évité dans ces Intermedes les pieges qui leur étoient tendus par les Poëtes, & ont fait tourner au profit de la regle des situations qui sembloient les forcer à l'enfreindre.

De toutes les parties de la Musique, la plus difficile à traiter sans sortir de l'unité de mélodie, est le Duo, & cet article mérite de nous arrêter un moment. L'Auteur de la Lettre sur Omphale a déjà remarqué que les Duo sont hors de la Nature ; car rien n'est moins naturel que de voir deux personnes se parler à la fois durant un certain tems, soit pour dire la même chose, soit pour se contredire, sans jamais s'écouter ni se répondre. Et quand cette supposition pourroit s'admettre en certains cas, il est bien cer-

tain que ce ne feroit jamais dans la Tragédie, où cette indécence n'eſt convenable ni à la dignité des perſonnages qu'on y fait parler, ni à l'éducation qu'on leur ſuppoſe. Or, le meilleur moyen de ſauver cette abſurdité, c'eſt de traiter le plus qu'il eſt poſſible le Duo en Dialogue, & ce premier ſoin regarde le Poëte; ce qui regarde le Muſicien, c'eſt de trouver un chant convenable au ſujet, & diſtribué de telle ſorte, que chacun des Interlocuteurs parlant alternativement, toute la ſuite du Dialogue ne forme qu'une mélodie, qui, ſans changer de ſujet, ou du moins ſans altérer le mouvement, paſſe dans ſon progrès d'une partie à l'autre, ſans ceſſer d'être une, & ſans enjamber. Quand on joint enſemble les deux parties, ce qui doit ſe faire rarement & durer peu; il faut trouver un chant ſuſceptible d'une marche par tierces, ou par ſixtes, dans lequel la ſeconde partie faſſe ſon effet ſans diſtraire l'oreille de la premiere. Il faut garder la dureté des diſſonances, les ſons perçans & renforcés, le fortiſſimo de l'Orcheſtre pour des inſtans de déſordre & de tranſport, où les Acteurs ſemblant

s'oublier eux-mêmes, portent leur égarement dans l'ame de tout Spectateur sensible, & lui font éprouver le pouvoir de l'harmonie sobrement ménagée. Mais ces instans doivent être rares & amenés avec art. Il faut par une Musique douce & affectueuse avoir déjà disposé l'oreille & le cœur à l'émotion, pour que l'un & l'autre se prêtent à ces ébranlemens violens, & il faut qu'ils passent avec la rapidité qui convient à notre foiblesse; car quand l'agitation est trop forte, elle ne sauroit durer, & tout ce qui est au-delà de la Nature ne touche plus.

En disant ce que les Duo doivent être, j'ai dit précisément ce qu'ils sont dans les Opéra Italiens. Si quelqu'un a pu entendre sur un Théâtre d'Italie un Duo tragique chanté par deux bons Acteurs, & accompagné par un véritable Orchestre, sans en être attendri; s'il a pu d'un œil sec assister aux Adieux de Mandane & d'Arbace, je le tiens digne de pleurer à ceux de Lybie & d'Epaphus.

Mais sans insister sur les Duo tragiques, genre de Musique dont on n'a pas même l'idée à Paris, je puis vous citer un Duo

comique qui y est connu de tout le monde ; & je le citerai hardiment comme un modele de chant, d'unité de mélodie, de dialogue & de goût, auquel, selon moi, rien ne manquera, quand il sera bien exécuté, que des Auditeurs qui sachent l'entendre : c'est celui du premier acte de la Serva Padrona, *Lo conosco a quegl' occhietti*, &c. J'avoue que peu de Musiciens François sont en état d'en sentir les beautés, & je dirois volontiers du Pergolese, comme Cicéron disoit d'Homere, que c'est avoir déjà fait beaucoup de progrès dans l'Art, que de se plaire à sa lecture.

J'espere, Monsieur, que vous me pardonnerez la longueur de cet article, en faveur de sa nouveauté, & de l'importance de son objet. J'ai cru devoir m'étendre un peu sur une regle aussi essentielle que celle de l'unité de mélodie ; regle dont aucun Théoricien, que je sache, n'a parlé jusqu'à ce jour ; que les Compositeurs Italiens ont seuls sentie & pratiquée, sans se douter, peut-être, de son existence ; & de laquelle dépendent la douceur du chant, la force de l'expression, & presque tout le charme de la bonne Musique. Avant

que

que de quitter ce ſujet, il me reſte à vous montrer qu'il en réſulte de nouveaux avantages pour l'harmonie même, aux dépens de laquelle je ſemblois accorder tout l'avantage à la mélodie; & que l'expreſſion du chant donne lieu à celle des accords en forçant le Compoſiteur à les ménager.

Vous reſſouvenez-vous, Monſieur, d'avoir entendu quelquefois dans les Intermedes qu'on nous a donnés cette année, le fils de l'Entrepreneur Italien, jeune enfant de dix ans au plus, accompagner quelquefois à l'Opéra. Nous fûmes frappés dès le premier jour, de l'effet que produiſoit ſous ſes petits doigts, l'accompagnement du Clavecin; & tout le ſpectacle s'apperçut à ſon jeu précis & brillant que ce n'étoit pas l'Accompagnateur ordinaire. Je cherchai auſſi-tôt les raiſons de cette différence, car je ne doutois pas que le ſieur Noblet ne fût bon harmoniſte & n'accompagnât très-exactement: mais quelle fut ma ſurpriſe en obſervant les mains du petit bon-homme, de voir qu'il ne rempliſſoit preſque jamais les accords, qu'il ſupprimoit beaucoup de

ſons, & n'employoit très-ſouvent que deux doigts, dont l'un ſonnoit preſque toujours l'octave de la Baſſe! Quoi! diſois-je en moi-même, l'harmonie complette fait moins d'effet que l'harmonie mutilée, & nos Accompagnateurs en rendant tous les accords pleins, ne font qu'un bruit confus, tandis que celui-ci avec moins de ſons fait plus d'harmonie, ou du moins, rend ſon accompagnement plus ſenſible & plus agréable! Ceci fut pour moi un problême inquiétant, & j'en compris encore mieux toute l'importance, quand après d'autres obſervations je vis que les Italiens accompagnoient tous de la même maniere que le petit Bambin, & que, par conſéquent, cette épargne dans leur accompagnement devoit tenir au même principe que celle qu'ils affectent dans leurs partitions.

Je comprenois bien que la Baſſe étant le fondement de toute l'harmonie, doit toujours dominer ſur le reſte, & que quand les autres parties l'étouffent ou la couvrent, il en réſulte une confuſion qui peut rendre l'harmonie plus ſourde; & je m'expliquois ainſi pourquoi les Italiens,

ſi économes de leur main droite dans l'accompagnement, redoublent ordinairement à la gauche l'octave de la Baſſe; pourquoi ils mettent tant de Contre-baſſes dans leurs Orcheſtres; & pourquoi ils ſont ſi ſouvent marcher leurs quintes (*) avec la Baſſe, au lieu de leur donner une autre partie, comme les François ne manquent jamais de faire. Mais ceci, qui pouvoit rendre raiſon de la netteté des accords, n'en rendoit pas de leur énergie, & je vis bientôt qu'il devoit y avoir quelque principe plus caché & plus fin de l'expreſſion que je remarquois dans la ſimplicité de l'harmonie Italienne, tandis que je trouvois la nôtre ſi compoſée, ſi froide & ſi languiſſante.

Je me ſouvins alors d'avoir lu dans quelque ouvrage de M. Rameau, que chaque conſonnance a ſon caractere particulier, c'eſt-à-dire, une maniere d'affecter

(*) On peut remarquer à l'Orcheſtre de notre Opéra, que dans la Muſique Italienne les quintes ne jouent preſque jamais leur partie quand elle eſt à l'octave de la Baſſe; peut-être ne daigne-t-on pas même la copier en pareil cas. Ceux qui conduiſent l'Orcheſtre ignoreroient-ils que ce défaut de liaiſon entre la Baſſe & le deſſus rend l'harmonie trop ſeche?

l'ame qui lui eſt propre ; que l'effet de la tierce n'eſt point le même que celui de la quinte, ni l'effet de la quarte le même que celui de la ſixte. De même les tierces & les ſixtes mineures doivent produire des affections différentes de celles que produiſent les tierces & les ſixtes majeures ; & ces faits une fois accordés, il s'enſuit aſſez évidemment que les diſſonances & tous les intervalles poſſibles ſeront auſſi dans le même cas. Expérience que la raiſon confirme, puiſque toutes les fois que les rapports ſont différens, l'impreſſion ne ſauroit être la même.

Or, me diſois-je à moi-même en raiſonnant d'après cette ſuppoſition, je vois clairement que deux conſonnances ajoutées l'une à l'autre mal-à-propos, quoique ſelon les regles des accords, pourront, même en augmentant l'harmonie, affoiblir mutuellement leur effet, le combattre, ou le partager. Si tout l'effet d'une quinte m'eſt néceſſaire pour l'expreſſion dont j'ai beſoin, je peux riſquer d'affoiblir cette expreſſion par un troiſieme ſon, qui diviſant cette quinte en deux autres intervalles, en modifiera néceſſairement l'effet par ce-

lui des deux tierces dans lesquelles je la résous ; & ces tierces mêmes, quoique le tout ensemble fasse une fort bonne harmonie, étant de différente espece, peuvent encore nuire mutuellement à l'impression l'une de l'autre. De même, si l'impression simultanée de la quinte & des deux tierces m'étoit nécessaire, j'affoiblirois & j'altérerois mal-à-propos cette impression, en retranchant un des trois sons qui en forment l'accord. Ce raisonnement devient encore plus sensible, appliqué à la dissonance. Supposons que j'aie besoin de toute la dureté du triton, ou de toute la fadeur de la fausse-quinte ; opposition, pour le dire en passant, qui prouve combien les divers renversemens des accords en peuvent changer l'effet ; si dans une telle circonstance, au lieu de porter à l'oreille les deux uniques sons qui forment la dissonance, je m'avise de remplir l'accord de tous ceux qui lui conviennent, alors j'ajoute au triton la seconde & la sixte, & à la fausse-quinte la sixte & la tierce, c'est-à-dire, qu'introduisant dans chacun de ces accords une nouvelle dissonance, j'y introduis en même-tems trois consonnan-

ces, qui doivent néceſſairement en tempérer & affoiblir l'effet, en rendant un de ces accords moins fade & l'autre moins dur. C'eſt donc un principe certain & fondé dans la nature, que toute Muſique où l'harmonie eſt ſcrupuleuſement remplie, tout accompagnement où tous les accords ſont complets, doit faire beaucoup de bruit, mais avoir très-peu d'expreſſion : ce qui eſt préciſément le caractere de la Muſique Françoiſe. Il eſt vrai qu'en ménageant les accords & les parties, le choix devient difficile & demande beaucoup d'expérience & de goût pour le faire toujours à propos; mais s'il y a une regle pour aider au Compoſiteur à ſe bien conduire en pareille occaſion, c'eſt certainement celle de l'unité de mélodie que j'ai tâché d'établir; ce qui ſe rapporte au caractere de la Muſique Italienne,& rend raiſon de la douceur du chant jointe à la force d'expreſſion qui y regnent.

Il ſuit de tout ceci, qu'après avoir bien étudié les regles élémentaires de l'harmonie, le Muſicien ne doit point ſe hâter de la prodiguer inconſidérément, ni ſe croire en état de compoſer parce qu'il

fait remplir des accords, mais qu'il doit, avant que de mettre la main à l'œuvre, s'appliquer à l'étude beaucoup plus longue & plus difficile des impressions diverses que les consonnances, les dissonances & tous les accords font sur les oreilles sensibles, & se dire souvent à lui-même, que le grand art du Compositeur ne consiste pas moins à savoir discerner dans l'occasion les sons qu'on doit supprimer, que ceux dont il faut faire usage. C'est en étudiant & feuilletant sans cesse les chefs-d'œuvres de l'Italie qu'il apprendra à faire ce choix exquis, si la nature lui a donné assez de génie & de goût pour en sentir la nécessité; car les difficultés de l'art ne se laissent appercevoir qu'à ceux qui sont faits pour les vaincre, & ceux-là ne s'aviseront pas de compter avec mépris les portées vuides d'une partition, mais voyant la facilité qu'un Ecolier auroit eue à les remplir, ils soupçonneront & chercheront les raisons de cette simplicité trompeuse; d'autant plus admirable, qu'elle cache des prodiges sous une feinte négligence, & que l'*arte che tuttò fà, nulla si scuopre.*

Voilà, à ce qu'il me femble, la caufe des effets furprenans que produit l'harmonie de la Mufique Italienne, quoique beaucoup moins chargée que la nôtre, qui en produit fi peu. Ce qui ne fignifie pas qu'il ne faille jamais remplir l'harmonie, mais qu'il ne faut la remplir qu'avec choix & difcernement; ce n'eft pas non plus à dire que pour ce choix le Muficien foit obligé de faire tous ces raifonnemens, mais qu'il en doit fentir le réfultat. C'eft à lui d'avoir du génie & du goût pour trouver les chofes d'effet; c'eft au Théoricien à en chercher les caufes & à dire pourquoi ce font des chofes d'effet.

Si vous jettez les yeux fur nos compofitions modernes, fur-tout fi vous les écoutez, vous reconnoîtrez bientôt que nos Muficiens ont fi mal compris tout ceci, que, s'efforçant d'arriver au même but, ils ont directement fuivi la route oppofée; & s'il m'eft permis de vous dire naturellement ma penfée, je trouve que plus notre Mufique fe perfectionne en apparence, & plus elle fe gâte en effet. Il étoit peut-être néceffaire qu'elle vînt au point où elle eft, pour accoutumer infen-

ſiblement nos oreilles à rejetter les préjugés de l'habitude, & à goûter d'autres airs que ceux dont nos Nourrices nous ont endormis; mais je prévois que pour la porter au très-médiocre degré de bonté dont elle eſt ſuſceptible, il faudra tôt ou tard commencer par redeſcendre ou remonter au point où Lulli l'avoit miſe. Convenons que l'harmonie de ce célebre Muſicien eſt plus pure & moins renverſée, que ſes Baſſes ſont plus naturelles & marchent plus rondement, que ſon chant eſt mieux ſuivi, que ſes accompagnemens moins chargés naiſſent mieux du ſujet & en ſortent moins, que ſon récitatif eſt beaucoup moins maniéré, & par conſéquent beaucoup meilleur que le nôtre; ce qui ſe confirme par le goût de l'exécution: car l'ancien récitatif étoit rendu par les Acteurs de ce tems-là tout autrement que nous ne faiſons aujourd'hui; il étoit plus vif & moins traînant; on le chantoit moins, & on le déclamoit davantage. (*) Les cadences, les ports de

(*) Cela ſe prouve par la durée des Opéra de Lulli, beaucoup plus grande aujourd'hui que de ſon tems, ſelon le rap-

voix se sont multipliés dans le nôtre; il est devenu encore plus languissant, & l'on n'y trouve presque plus rien qui le distingue de ce qu'il nous plaît d'appeller *air*.

Puisqu'il est question d'airs & de récitatifs, vous voulez bien, Monsieur, que je termine cette Lettre par quelques observations sur l'un & sur l'autre, qui deviendront peut-être des éclaircissemens utiles à la solution du problême dont il s'agit.

On peut juger de l'idée de nos Musiciens sur la constitution d'un Opéra, par la singularité de leur nomenclature. Ces grands morceaux de Musique Italienne qui ravissent; ces chefs-d'œuvres de génie qui arrachent des larmes, qui offrent les tableaux les plus frappans, qui peignent les situations les plus vives, & portent dans l'ame toutes les passions qu'ils expriment, les François les appellent des *Ariettes*. Ils donnent le nom d'*airs* à ces insipides chansonnettes, dont ils entre-mêlent

---

port unanime de tous ceux qui les ont vus anciennement. Aussi toutes les fois qu'on redonne ces Opéra, est-on obligé d'y faire des retranchemens considérables.

les ſcenes de leurs Opéra, & réſervent celui de monologues par excellence à ces traînantes & ennuyeuſes lamentations, à qui il ne manque pour aſſoupir tout le monde, que d'être chantées juſte & ſans cris.

Dans les Opéra Italiens tous les airs ſont en ſituation & ſont partie des ſcenes. Tantôt c'eſt un pere déſeſpéré qui croit voir l'ombre d'un fils qu'il a fait mourir injuſtement, lui reprocher ſa cruauté : tantôt c'eſt un prince débonnaire, qui, forcé de donner un exemple de ſévérité, demande aux Dieux de lui ôter l'empire, ou de lui donner un cœur moins ſenſible. Ici c'eſt une mere tendre qui verſe des larmes en retrouvant ſon fils qu'elle croyoit mort. Là, c'eſt le langage de l'amour, non rempli de ce fade & puérile galimatias de flammes & de chaînes, mais tragique, vif, bouillant, entrecoupé, & tel qu'il convient aux paſſions impétueuſes. C'eſt ſur de telles paroles qu'il ſied bien de déployer toutes les richeſſes d'une Muſique pleine de force & d'expreſſion, & de rencherir ſur l'énergie de la Poéſie par celle de l'harmonie & du chant. Au

contraire, les paroles de nos ariettes, toujours détachées du sujet, ne sont qu'un misérable jargon emmiellé, qu'on est trop heureux de ne pas entendre: c'est une collection faite au hazard du très-petit nombre de mots sonores que notre langue peut fournir, tournés & retournés de toutes les manieres, excepté de celle qui pourroit leur donner du sens. C'est sur ces impertinens amphigouris que nos Musiciens épuisent leur goût & leur savoir, & nos Acteurs leurs gestes & leurs poumons; c'est à ces morceaux extravagans que nos femmes se pâment d'admiration; & la preuve la plus marquée que la Musique Françoise ne sait ni peindre ni parler, c'est qu'elle ne peut développer le peu de beautés dont elle est susceptible, que sur des paroles qui ne signifient rien. Cependant, à entendre les François parler de Musique, on croiroit que c'est dans leurs Opéra qu'elle peint de grands tableaux & de grandes passions, & qu'on ne trouve que des ariettes dans les Opéra Italiens, où le nom même d'ariette & la ridicule chose qu'il exprime sont également inconnus. Il ne faut pas être sur-

pris de la groſſiéreté de ces préjugés: la Muſique Italienne n'a d'ennemis, même parmi nous, que ceux qui n'y connoiſſent rien; & tous les François qui ont tenté de l'étudier dans le ſeul deſſein de la critiquer en connoiſſance de cauſe, ont bientôt été ſes plus zélés admirateurs (*).

Après les ariettes, qui font à Paris le triomphe du goût moderne, viennent les fameux monologues qu'on admire dans nos anciens Opéra. Sur quoi l'on doit remarquer que nos plus beaux airs ſont toujours dans les monologues & jamais dans les ſcenes, parce que nos Acteurs n'ayant aucun jeu muet, & la Muſique n'indiquant aucun geſte & ne peignant aucune ſituation, celui qui garde le ſilence ne ſait que faire de ſa perſonne pendant que l'autre chante.

Le caractere traînant de la langue, le peu de flexibilité de nos voix, & le ton lamentable qui regne perpétuellement

(*) C'eſt un préjugé peu favorable à la Muſique Françoiſe, que ceux qui la mépriſent le plus ſoient préciſément ceux qui la connoiſſent le mieux; car elle eſt auſſi ridicule quand on l'examine, qu'inſupportable quand on l'écoute.

dans notre Opéra, mettent presque tous les monologues François sur un mouvement lent, & comme la mesure ne s'y fait sentir ni dans le chant, ni dans la Basse, ni dans l'accompagnement, rien n'est si traînant, si lâche, si languissant que ces beaux monologues que tout le monde admire en bâillant; ils voudroient être tristes & ne sont qu'ennuyeux; ils voudroient toucher le cœur & ne font qu'affliger les oreilles.

Les Italiens sont plus adroits dans leurs Adagio : car lorsque le chant est si lent qu'il seroit à craindre qu'il ne laissât affoiblir l'idée de la mesure, ils font marcher la basse par notes égales qui marquent le mouvement, & l'accompagnement le marque aussi par des subdivisions de notes, qui soutenant la voix & l'oreille en mesure, ne rendent le chant que plus agréable & sur-tout plus énergique par cette précision. Mais la nature du chant François interdit cette ressource à nos Compositeurs : car dès que l'Acteur seroit forcé d'aller en mesure, il ne pourroit plus développer sa voix ni son jeu, traîner son chant, renfler, prolonger ses

ſons, ni crier à pleine tête, & par conſéquent il ne ſeroit plus applaudi.

Mais ce qui prévient encore plus efficacement la monotonie & l'ennui dans les Tragédies Italiennes, c'eſt l'avantage de pouvoir exprimer tous les ſentimens & peindre tous les caracteres avec telle meſure & tel mouvement qu'il plaît au Compoſiteur. Notre mélodie, qui ne dit rien par elle-même, tire toute ſon expreſſion du mouvement qu'on lui donne; elle eſt forcément triſte ſur une meſure lente, furieuſe ou gaie ſur un mouvement vif, grave ſur un mouvement modéré: le chant n'y fait preſque rien, la meſure ſeule, ou, pour parler plus juſte, le ſeul degré de vîteſſe détermine le caractere. Mais la mélodie Italienne trouve dans chaque mouvement des expreſſions pour tous les caracteres, des tableaux pour tous les objets. Elle eſt, quand il plaît au Muſicien, triſte ſur un mouvement vif, gaie ſur un mouvement lent, & comme je l'ai déjà dit, elle change ſur le même mouvement de caractere au gré du Compoſiteur; ce qui lui donne la facilité des contraſtes, ſans dépendre en

cela du Poëte & sans s'exposer à des contre-sens.

Voilà la source de cette prodigieuse variété que les grands Maîtres d'Italie savent répandre dans leurs Opéra, sans jamais sortir de la nature : variété qui prévient la monotonie, la langueur & l'ennui, & que les Musiciens François ne peuvent imiter, parce que leurs mouvemens sont donnés par le sens des paroles, & qu'ils sont forcés de s'y tenir, s'ils ne veulent tomber dans des contre-sens ridicules.

A l'égard du récitatif, dont il me reste à parler, il me semble que pour en bien juger il faudroit une fois savoir precisément ce que c'est ; car jusqu'ici je ne sache pas que de tous ceux qui en ont disputé, personne se soit avisé de le définir. Je ne sais, Monsieur, quelle idée vous pouvez avoir de ce mot ; quant à moi, j'appelle récitatif une déclamation harmonieuse, c'est-à-dire, une déclamation dont toutes les inflexions se font par intervalles harmoniques. D'où il suit que comme chaque langue a une déclamation qui lui est propre, chaque langue doit

doit aussi avoir son récitatif particulier; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse très-bien comparer un récitatif à un autre, pour savoir lequel des deux est le meilleur, ou celui qui se rapporte le mieux à son objet.

Le récitatif est nécessaire dans les drames lyriques, 1°. Pour lier l'action & rendre le spectacle un. 2°. Pour faire valoir les airs, dont la continuité deviendroit insupportable. 3°. Pour exprimer une multitude de choses qui ne peuvent ou ne doivent point être exprimées par la Musique chantante & cadencée. La simple déclamation ne pouvoit convenir à tout cela dans un ouvrage lyrique, parce que la transition de la parole au chant, & surtout du chant à la parole, a une dureté à laquelle l'oreille se prête difficilement, & forme un contraste choquant qui détruit toute l'illusion, & par conséquent l'intérêt; car il y a une sorte de vraisemblance qu'il faut conserver, même à l'Opéra, en rendant le discours tellement uniforme, que le tout puisse être pris au moins pour une langue hypothétique. Joignez à cela que le secours des accords augmente l'é-

nergie de la déclamation harmonieuſe, & dédommage avantageuſement de ce qu'elle a de moins naturel dans les intonations.

Il eſt évident, d'après ces idées, que le meilleur récitatif, dans quelque Langue que ce ſoit, ſi elle a d'ailleurs les conditions néceſſaires, eſt celui qui approche le plus de la parole; s'il y en avoit un qui en approchât tellement, en conſervant l'harmonie qui lui convient, que l'oreille ou l'eſprit pût s'y tromper, on devroit prononcer hardiment que celui-là auroit atteint toute la perfection dont aucun récitatif puiſſe être ſuſceptible.

Examinons maintenant ſur cette regle ce qu'on appelle en France, récitatif, & dites-moi, je vous prie, quel rapport vous pouvez trouver entre ce récitatif & notre déclamation? Comment concevrez-vous jamais que la Langue Françoiſe dont l'accent eſt ſi uni, ſi ſimple, ſi modeſte, ſi peu chantant, ſoit bien rendue par les bruyantes & criardes intonations de ce récitatif, & qu'il y ait quelque rapport entre les douces inflexions de la parole & ces ſons ſoutenus & renflés, ou

plutôt ces cris éternels qui font le tiſſu de cette partie de notre Muſique encore plus même que des airs ? Faites, par exemple, réciter à quelqu'un qui ſache lire, les quatre premiers vers de la fameuſe reconnoiſſance d'Iphigénie. A peine reconnoîtrez-vous quelques légeres inégalités, quelques foibles inflexions de voix dans un récit tranquille, qui n'a rien de vif ni de paſſionné, rien qui doive engager celle qui le fait à élever ou abaiſſer la voix. Faites enſuite réciter par une de nos Actrices ces mêmes vers ſur la note du Muſicien, & tâchez, ſi vous le pouvez, de ſupporter cette extravagante criaillerie, qui paſſe à chaque inſtant de bas en haut & de haut en bas, parcourt ſans ſujet toute l'étendue de la voix, & ſuſpend le récit hors de propos pour *filer de beaux ſons* ſur des ſyllabes qui ne ſignifient rien, & qui ne forment aucun repos dans le ſens!

Qu'on joigne à cela les frédons, les cadences, les ports-de-voix qui reviennent à chaque inſtant, & qu'on me diſe quelle analogie il peut y avoir entre la parole & toute cette mauſſade pretin-

taille, entre la déclamation & ce prétendu récitatif? qu'on me montre au moins quelque côté par lequel on puiſſe raiſonnablement vanter ce merveilleux récitatif François dont l'invention fait la gloire de Lulli?

C'eſt une choſe aſſez plaiſante que d'entendre les Partiſans de la Muſique Françoiſe ſe retrancher dans le caractere de la Langue, & rejetter ſur elle des défauts dont ils n'oſent accuſer leur idole, tandis qu'il eſt de toute évidence que le meilleur récitatif qui peut convenir à la Langue Françoiſe, doit être oppoſé preſque en tout à celui qui y eſt en uſage : qu'il doit rouler entre de fort petits intervalles, n'élever ni n'abaiſſer beaucoup la voix, peu de ſons ſoutenus, jamais d'éclats, encore moins de cris; rien ſur-tout qui reſſemble au chant, peu d'inégalité dans la durée ou valeur des notes, ainſi que dans leurs degrés. En un mot le vrai récitatif François, s'il peut y en avoir un, ne ſe trouvera que dans une route directement contraire à celle de Lulli & de ſes ſucceſſeurs; dans quelque route nouvelle qu'aſſurément les Compoſiteurs

François, si fiers de leur faux savoir, & par conséquent si éloignés de sentir & d'aimer le véritable, ne s'aviseront pas de chercher si-tôt, & que probablement ils ne trouveront jamais.

Ce seroit ici le lieu de vous montrer par l'exemple du récitatif Italien, que toutes les conditions que j'ai supposées dans un bon récitatif, peuvent en effet s'y trouver; qu'il peut avoir à la fois toute la vivacité de la déclamation, & toute l'énergie de l'harmonie; qu'il peut marcher aussi rapidement que la parole, & être aussi mélodieux qu'un véritable chant; qu'il peut marquer toutes les inflexions dont les passions les plus véhémentes animent le discours, sans forcer la voix du chanteut, ni étourdir les oreilles de ceux qui écoutent. Je pourrois vous montrer comment, à l'aide d'une marche fondamentale particuliere, on peut multiplier les modulations du récitatif d'une maniere qui lui soit propre, & qui contribue à le distinguer des airs, où, pour conserver les graces de la mélodie, il faut changer de ton moins fréquemment; comment sur-tout, quand

on veut donner à la paſſion le tems de déployer tous ſes mouvemens, on peut, à l'aide d'une ſymphonie habilement ménagée, faire exprimer à l'Orcheſtre, par des chants pathétiques & variés, ce que l'Acteur ne doit que réciter : chef d'œuvre de l'art du Muſicien, par lequel il fait, dans un récitatif obligé (*), joindre la mélodie la plus touchante à toute la véhémence de la déclamation, ſans jamais confondre l'une avec l'autre : je pourrois vous déployer les beautés ſans nombre de cet admirable récitatif, dont on fait en France tant de contes auſſi abſurdes que les jugemens qu'on s'y mêle d'en porter ; comme ſi quelqu'un pouvoit prononcer ſur un récitatif, ſans connoître à fond la langue à laquelle il eſt propre. Mais pour entrer dans ces détails il faudroit, pour ainſi dire, créer un nouveau

(*) J'avois eſpéré que le ſieur Caffarelli nous donneroit, au Concert Spirituel, quelque morceau de grand récitatif & de chant pathétique, pour faire entendre une fois aux prétendus Connoiſſeurs ce qu'ils jugent depuis ſi long-tems ; mais ſur ſes raiſons pour n'en rien faire, j'ai trouvé qu'il connoiſſoit encore mieux que moi la portée de ſes Auditeurs.

Dictionnaire, inventer à chaque instant des termes pour offrir aux lecteurs François des idées inconnues parmi eux; & leur tenir des discours qui leur paroîtroient du galimatias. En un mot, pour en être compris il faudroit leur parler un langage qu'ils entendissent, & par conséquent de science & d'arts de tout genre, excepté la seule Musique. Je n'entrerai donc point sur cette matiere dans un détail affecté qui ne serviroit de rien pour l'instruction des Lecteurs, & sur lequel ils pourroient présumer que je ne dois qu'à leur ignorance en cette partie, la force apparente de mes preuves.

Par la même raison je ne tenterai pas non plus le parallele qui a été proposé cet Hiver, dans un Ecrit adressé au Petit Prophête & à ses adversaires, de deux morceaux de Musique, l'un Italien & l'autre François, qui y sont indiqués. La scene Italienne confondue en Italie avec mille autres chefs-d'œuvres égaux ou supérieurs, étant peu connue à Paris, peu de gens pourroient suivre la comparaison, & il se trouveroit que je n'aurois parlé que pour le petit nombre de ceux

qui ſavoient déjà ce que j'avois à leur dire. Mais quant à la ſcene Françoiſe j'en crayonnerai volontiers l'analyſe avec d'autant plus de plaiſir, qu'étant le morceau conſacré dans la Nation par les plus unanimes ſuffrages, je n'aurai pas à craindre qu'on m'accuſe d'avoir mis de la partialité dans le choix, ni d'avoir voulu ſouſtraire mon jugement à celui des Lecteurs par un ſujet peu connu.

Au reſte, comme je ne puis examiner ce morceau ſans en adopter le genre, au moins par hypotheſe, c'eſt rendre à la Muſique Françoiſe tout l'avantage que la raiſon m'a forcé de lui ôter dans le cours de cette Lettre; c'eſt la juger ſur ſes propres regles; de ſorte que quand cette ſcene ſeroit auſſi parfaite qu'on le prétend, on n'en pourroit conclure autre choſe ſinon que c'eſt de la Muſique Françoiſe bien faite, ce qui n'empêcheroit pas que le genre étant démontré mauvais, ce ne fût abſolument de mauvaiſe Muſique; il ne s'agit donc ici que de voir ſi l'on peut l'admettre pour bonne, au moins dans ſon genre.

Je vais pour cela tâcher d'analyſer en

peu de mots ce célebre monologue d'Armide, *enfin il est en ma puissance*, qui passe pour un chef-d'œuvre de déclamation, & que les Maîtres donnent eux-mêmes pour le modele le plus parfait du vrai récitatif François.

Je remarque d'abord que M. Rameau l'a cité avec raison en exemple d'une modulation exacte & très-bien liée : mais cet éloge appliqué au morceau dont il s'agit, devient une véritable satire, & M. Rameau lui-même se seroit bien gardé de mériter une semblable louange en pareil cas : car que peut-on penser de plus mal conçu que cette régularité scholastique dans une scene où l'emportement, la tendresse & le contraste des passions opposées mettent l'Actrice & les Spectateurs dans la plus vive agitation ? Armide furieuse vient poignarder son ennemi. A son aspect, elle hésite, elle se laisse attendrir, le poignard lui tombe des mains; elle oublie tous ses projets de vengeance, & n'oublie pas un seul instant sa modulation. Les réticences, les interruptions, les transitions intellectuelles que le Poëte offroit au Musicien, n'ont pas été une seule fois

faisies par celui-ci. L'Héroïne finit par adorer celui qu'elle vouloit égorger au commencement ; le Musicien finit en *E si mi* comme il avoit commencé, sans avoir jamais quitté les cordes les plus analogues au ton principal, sans avoir mis une seule fois dans la déclamation de l'Actrice la moindre inflexion extraordinaire qui fît foi de l'agitation de son ame, sans avoir donné la moindre expression à l'harmonie : & je défie qui que ce soit d'assigner par la Musique seule, soit dans le ton, soit dans la mélodie, soit dans la déclamation, soit dans l'accompagnement, aucune différence sensible entre le commencement & la fin de cette scene, par où le Spectateur puisse juger du changement prodigieux qui s'est fait dans le cœur d'Armide.

Observez cette Basse-continue : que de croches ! que de petites notes passageres pour courir après la succession harmonique ! Est-ce ainsi que marche la Basse d'un bon récitatif, où l'on ne doit entendre que de grosses notes, de loin en loin, le plus rarement qu'il est possible, & seulement pour empêcher la voix du

récitant & l'oreille du Spectateur de s'égarer?

Mais voyons comment ſont rendus les beaux vers de ce monologue, qui peut paſſer en effet pour un chef-d'œuvre de Poéſie.

Enfin il eſt en ma puiſſance.

Voilà un *trille* (*), &, qui pis eſt, un repos abſolu dès le premier vers, tandis que le ſens n'eſt achevé qu'au ſecond. J'avoue que le Poëte eût peut-être mieux fait d'omettre ce ſecond vers, & de laiſſer aux Spectateurs le plaiſir d'en lire le ſens dans l'ame de l'Actrice; mais puiſqu'il l'a employé, c'étoit au Muſicien de le rendre.

Ce fatal ennemi, ce ſuperbe vainqueur!

Je pardonnerois peut-être au Muſicien d'avoir mis ce ſecond vers dans un autre ton que le premier, s'il ſe permettoit un

(*) Je ſuis contraint de franciſer ce mot pour exprimer le battement de goſier que les Italiens appellent ainſi, parce que me trouvant à chaque inſtant dans la néceſſité de me ſervir du mot de *cadence* dans une autre acception, il ne m'étoit pas poſſible d'éviter autrement des équivoques continuelles.

peu plus d'en changer dans les occaſions néceſſaires.

Le charme du ſommeil le livre à ma vengeance.

Les mots de *charme* & de *ſommeil* ont été pour le Muſicien un piege inévitable; il a oublié la fureur d'Armide, pour faire ici un petit ſomme, dont il ſe réveillera au mot *percer*. Si vous croyez que c'eſt par hazard qu'il a employé des ſons doux ſur le premier hémiſtiche, vous n'avez qu'à écouter la Baſſe: Lulli n'étoit pas homme à employer de ces dièſes pour rien.

Je vais percer ſon invincible cœur.

Que cette cadence finale eſt ridicule dans un mouvement auſſi impétueux! Que ce trille eſt froid & de mauvaiſe grace! Qu'il eſt mal placé ſur une ſyllabe breve, dans un récitatif qui devroit voler, & au milieu d'un tranſport violent!

Par lui tous mes Captifs ſont ſortis d'eſclavage.
Qu'il éprouve toute ma rage!

On voit qu'il y a ici une adroite réticence du Poëte. Armide, après avoir dit qu'elle va percer l'invincible cœur de Re-

naut, ſent dans le ſien les premiers mouvemens de la pitié, ou plutôt de l'amour; elle cherche des raiſons pour ſe raffermir, & cette tranſition intellectuelle amene fort bien ces deux vers, qui ſans cela ſe lieroient mal avec les précédens, & deviendroient une répétition tout-à-fait ſuperflue de ce qui n'eſt ignoré ni de l'Actrice ni des Spectateurs.

Voyons, maintenant, comment le Muſicien a exprimé cette marche ſecrete du cœur d'Armide. Il a bien vu qu'il falloit mettre un intervalle entre ces deux vers & les précédens, & il a fait un ſilence qu'il n'a rempli de rien, dans un moment où Armide avoit tant de choſes à ſentir, & par conſéquent l'orcheſtre à exprimer. Après cette pauſe, il recommence exactement dans le même ton, ſur le même accord, ſur la même note par où il vient de finir, paſſe ſucceſſivement par tous les ſons de l'accord durant une meſure entiere, & quitte enfin avec peine & dans un moment où cela n'eſt plus néceſſaire, le ton autour duquel il vient de tourner ſi mal-à-propos.

Quel trouble me ſaiſit ? Qui me fait héſiter ?

Autre ſilence, & puis c'eſt tout. Ce vers eſt dans le même to n, preſque dans le même accord que le précédent. Pas une altération qui puiſſe indiquer le changement prodigieux qui ſe fait dans l'ame & dans les diſcours d'Armide. La tonique, il eſt vrai, devient dominante par un mouvement de Baſſe. Eh Dieux! il eſt bien queſtion de tonique & de dominante dans un inſtant où toute liaiſon harmonique doit être interrompue, où tout doit peindre le déſordre & l'agitation! D'ailleurs, une légere altération qui n'eſt que dans la Baſſe, peut donner plus d'énergie aux inflexions de la voix, mais jamais y ſuppléer. Dans ce vers, le cœur, les yeux, le viſage, le geſte d'Armide, tout eſt changé, hormis ſa voix : elle parle plus bas, mais elle garde le même ton.

Qu'eſt-ce qu'en ſa faveur la pitié me veut dire ?
Frappons.

Comme ce vers peut être pris en deux ſens différens, je ne veux pas chicaner Lulli pour n'avoir pas préféré celui que j'aurois choiſi. Cependant il eſt incompa-

rablement plus vif, plus animé, & fait mieux valoir ce qui ſuit. Armide, comme Lulli la fait parler, continue à s'attendrir en s'en demandant la cauſe à elle-même :

Qu'eſt-ce qu'en ſa faveur la pitié me veut dire?

Puis tout d'un coup elle revient à ſa fureur par ce ſeul mot :

Frappons.

Armide, indignée comme je la conçois, après avoir héſité, rejette avec précipitation ſa vaine pitié, & prononce vivement & tout d'une haleine en levant le poignard.

Qu'eſt-ce qu'en ſa faveur la pitié me veut dire ? Frappons.

Peut-être Lulli même a-t-il entendu ainſi ce vers, quoiqu'il l'ait rendu autrement : car ſa note décide ſi peu la déclamation, qu'on lui peut donner ſans riſque le ſens que l'on aime mieux.

..... Ciel ! qui peut m'arrêter ?
Achevons.... je frémis ! vengeons-nous.... je ſoupire.

Voilà certainement le moment le plus violent de toute la ſcene. C'eſt ici que ſe fait le plus grand combat dans le cœur

d'Armide. Qui croiroit que le Musicien a laissé toute cette agitation dans le même ton, sans la moindre transition intellectuelle, sans le moindre écart harmonique, d'une maniere si insipide, avec une mélodie si peu caractérisée & une si inconcevable mal-adresse, qu'au lieu du dernier vers que dit le Poëte.

Achevons; je frémis. Vengeons-nous; je soupire.

le Musicien dit exactement celui-ci.

Achevons; achevons. Vengeons-nous; vengeons-nous.

Les *trilles* font sur-tout un bel effet sur de telles paroles, & c'est une chose bien trouvée que la cadence parfaite sur le mot soupire!

Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui?
Ma colere s'éteint quand j'approche de lui.

Ces deux vers seroient bien déclamés s'il y avoit plus d'intervalle entre eux, & que le second ne finît pas par une cadence parfaite. Ces cadences parfaites sont toujours la mort de l'expression, sur-tout dans le récitatif François où elles tombent si lourdement.

Plus

Plus je le vois, plus ma vengeance est vaine.

Toute personne qui sentira la véritable déclamation de ce vers, jugera que le second hémistiche est à contre-sens; la voix doit s'élever sur *ma vengeance*, & retomber doucement sur *vaine.*

Mon bras tremblant se refuse à ma haine.

Mauvaise cadence parfaite! d'autant plus qu'elle est accompagnée d'un trille.

Ah! quelle cruauté de lui ravir le jour!

Faites déclamer ce vers à Mlle. Dumesnil, & vous trouverez que le mot *cruauté* sera le plus élevé, & que la voix ira toujours en baissant jusqu'à la fin du vers : mais, le moyen de ne pas faire poindre *le jour*! je reconnois là le Musicien.

Je passe, pour abréger, le reste de cette scene, qui n'a plus rien d'intéressant ni de remarquable, que les contre-sens ordinaires & des trilles continuels, & je finis par le vers qui la termine.

Que, s'il se peut, je le haïsse.

Cette parenthese, *s'il se peut*, me semble une épreuve suffisante du talent du Musicien; quand on la trouve sur le

même ton, ſur les mêmes notes que *je le haïſſe*, il eſt bien difficile de ne pas ſentir combien Lulli étoit peu capable de mettre de la Muſique ſur les paroles du grand homme qu'il tenoit à ſes gages.

A l'égard du petit air de guinguette qui eſt à la fin de ce monologue, je veux bien conſentir à n'en rien dire, & s'il y a quelques amateurs de la Muſique Françoiſe qui connoiſſent la ſcene Italienne qu'on a miſe en parallele avec celle-ci, & ſur-tout l'air impétueux, pathétique & tragique qui la termine, ils me ſauront gré ſans doute de ce ſilence.

Pour réſumer en peu de mots mon ſentiment ſur le célebre monologue, je dis que ſi on l'enviſage comme du chant, on n'y trouve ni meſure, ni caractere, ni mélodie : ſi l'on veut que ce ſoit du récitatif, on n'y trouve ni naturel ni expreſſion, quelque nom qu'on veuille lui donner, on le trouve rempli de ſons filés, de trilles & autres ornemens du chant bien plus ridicules encore dans une pareille ſituation qu'ils ne le ſont communément dans la Muſique Françoiſe. La modulation en eſt réguliere, mais puérile par cela même,

ſcholaſtique, ſans énergie, ſans affection ſenſible. L'accompagnement s'y borne à la Baſſe-continue, dans une ſituation où toutes les puiſſances de la Muſique doivent être déployées; & cette Baſſe eſt plutôt celle qu'on feroit mettre à un Ecolier ſous ſa leçon de Muſique, que l'accompagnement d'une vive ſcene d'Opéra, dont l'harmonie doit être choiſie & appliquée avec un diſcernement exquis pour rendre la déclamation plus ſenſible & l'expreſſion plus vive. En un mot, ſi l'on s'aviſoit d'exécuter la Muſique de cette ſcene ſans y joindre les paroles, ſans crier ni geſticuler, il ne feroit pas poſſible d'y rien démêler d'analogue à la ſituation qu'elle veut peindre & aux ſentimens qu'elle veut exprimer, & tout cela ne paroîtroit qu'une ennuyeuſe ſuite de ſons modulée au hazard & ſeulement pour la faire durer.

Cependant ce monologue a toujours fait, & je ne doute pas qu'il ne fît encore un grand effet au théâtre, parce que les vers en ſont admirables & la ſituation vive & intéreſſante. Mais ſans les bras & le jeu de l'Actrice, je ſuis perſuadé que

personne n'en pourroit souffrir le récitatif, & qu'une pareille Musique a grand besoin du secours des yeux pour être supportable aux oreilles.

Je crois avoir fait voir qu'il n'y a ni mesure ni mélodie dans la Musique Françoise, parce que la langue n'en est pas susceptible; que le chant François n'est qu'un aboyement continuel, insupportable à toute oreille non prévenue; que l'harmonie en est brute, sans expression & sentant uniquement son remplissage d'Écolier; que les airs François ne sont point des airs; que le récitatif François n'est point du récitatif. D'où je conclus que les François n'ont point de Musique & n'en peuvent avoir; (*) ou que si

(*) Je n'appelle pas avoir une Musique que d'emprunter celle d'une autre langue pour tâcher de l'appliquer à la sienne, & j'aimerois mieux que nous gardassions notre maussade & ridicule chant, que d'associer encore plus ridiculement la mélodie Italienne à la langue Françoise. Ce dégoûtant assemblage, qui peut-être sera désormais l'étude de nos Musiciens, est trop monstrueux pour être admis, & le caractere de notre langue ne s'y prêtera jamais. Tout au plus quelques pieces comiques pourront-elles passer en faveur de la symphonie; mais je prédis hardiment que le genre tragique ne sera pas même tenté. On a applaudi cet été à l'Opéra comique, l'ouvrage d'un homme de talent qui

jamais ils en ont une, ce ſera tant pis pour eux.

Je ſuis, &c.

---

paroît avoir écouté la bonne Muſique avec de bonnes oreilles, & qui en a traduit le genre en François d'auſſi près qu'il étoit poſſible; ſes accompagnemens ſont bien imités ſans être copiés, & s'il n'a point fait de chant, c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible d'en faire. Jeunes Muſiciens qui vous ſentez du talent, continuez de mépriſer en public la Muſique Italienne, je ſens bien que votre intérêt préſent l'exige; mais hâtez-vous d'étudier en particulier cette langue & cette Muſique, ſi vous voulez pouvoir tourner un jour contre vos Camarades le dédain que vous affectez aujourd'hui contre vos Maîtres.

LETTRE

D' UN

SYMPHONISTE

De l'Académie Royale de Musique,

A SES CAMARADES DE L'ORCHESTRE.

ENFIN, mes chers Camarades, nous triomphons; les bouffons sont renvoyés: nous allons briller de nouveau dans les symphonies de M. de Lulli, nous n'aurons plus si chaud à l'Opéra, ni tant de fatigue à l'Orchestre. Convenez, Messieurs, que c'étoit un métier pénible que celui de jouer cette chienne de Musique, où la mesure alloit sans miséricorde, & n'attendoit jamais que nous puissions la suivre. Pour moi quand je me sentois observé par quelqu'un de ces maudits Habitans du coin de la Reine, & qu'un reste de mauvaise honte m'obligeoit de jouer à peu près ce qui étoit sur ma partie, je me trouvois le plus embarrassé du monde, & au bout d'une ligne ou

deux ne ſachant plus où j'en étois, je feignois de compter des pauſes, ou bien je me tirois d'affaire, en ſortant pour aller piſſer.

Vous ne ſauriez croire quel tort nous a fait cette Muſique qui va ſi vîte, ni juſqu'où s'étendoit déjà la réputation d'ignorance que quelques prétendus connoiſſeurs oſoient nous donner. Pour ſes quarante ſols, le moindre poliçon ſe croyoit en droit de murmurer, lorſque nous jouyons faux, ce qui troubloit très-frequemment l'attention des Spectateurs. Il n'y avoit pas juſqu'à certaines gens qu'on appelle, je crois, des Philoſophes, qui ſans le moindre reſpect pour une Académie Royale n'euſſent l'inſolence de critiquer effrontément des perſonnes de notre ſorte. Enfin, j'ai vu le moment qu'enfreignant ſans pudeur nos antiques & reſpectables privileges, on alloit obliger les Officiers du Roi à ſavoir la Muſique, & à jouer tout de bon de l'inſtrument pour lequel ils ſont payés.

Hélas! Qu'eſt devenu le tems heureux de notre gloire? Que ſont devenus ces jours fortunés, où d'une voix unanime

nous paſſions parmi les anciens de la Chambre des Comptes & les meilleurs Bourgeois de la rue Saint Denis pour le premier Orcheſtre de l'Europe, où l'on ſe pâmoit à cette célebre ouverture d'Iſis, à cette belle tempête d'Alcyone, à cette brillante Logiſtille de Roland, & où le bruit de notre premier coup d'archet s'élevoit juſqu'au Ciel avec les acclamations du Parterre. Maintenant chacun ſe mêle impudemment de contrôler notre exécution, & parce que nous ne jouons pas trop juſte & que nous n'allons gueres bien enſemble, on nous traite ſans façon de racleurs de boyau, & l'on nous chaſſeroit volontiers du Spectacle, ſi les ſentinelles, qui ſont ainſi que nous au ſervice du Roi, & par conſéquent d'honnêtes gens & du bon parti, ne maintenoient un peu la ſubordination : mais, mes chers Camarades, qu'ai-je beſoin, pour exciter votre juſte colere, de vous rappeller notre antique ſplendeur, & les affronts qui nous en ont fait déchoir ? Ils ſont tous préſens à votre mémoire, ces affronts cruels, & vous avez montré par votre ardeur à en éteindre l'odieuſe

cauſe, combien vous êtes peu diſpoſés à les endurer. Oui, Meſſieurs, c'eſt cette dangereuſe Muſique étrangere qui, ſans autre ſecours que ſes propres charmes, dans un pays où tout étoit contre elle, a failli détruire la nôtre qu'on joue ſi à ſon aiſe. C'eſt elle qui nous perd d'honneur, & c'eſt contre elle que nous devons tous reſter unis juſqu'au dernier ſoupir.

Je me ſouviens qu'avertis du danger par les premiers ſuccès de la Serva Padrona, & nous étant aſſemblés en ſecret pour chercher les moyens d'eſtropier cette Muſique enchantereſſe, le plus qu'il feroit poſſible, l'un de nous, que j'ai reconnu depuis pour un faux frere (*),

(*) Il y a quelques jours que poliçonnant avec lui à l'Opéra, comme nous avons tous accoutumé de faire, je ſurpris dans ſa poche un papier qui contenoit cette ſcandaleuſe Epigramme ;

O Pergoleſe inimitable,
Quand notre Orcheſtre impitoyable
Te fait crier ſous ſon lourd Violon,
Je crois qu'au rebours de la Fable
Marſyas écorche Apollon.

Ils ſont comme cela deux ou trois dans l'Orcheſtre qui s'aviſent de blâmer vos cabales, qui oſent publiquement ap-

s'avisa de dire d'un ton moitié goguenard, que nous n'avions que faire de tant délibérer, & qu'il falloit hardiment la jouer tout de notre mieux : jugez de ce qu'il en seroit arrivé si nous eussions eu la mal-adroite modestie de suivre cet avis, puisque tous nos soins, joints à nos grands talens pour laisser aux ouvrages que nous exécutons tout le mérite du plaisir qu'ils peuvent donner, ont eu peine à empêcher le Public de sentir les beautés de la Musique Italienne livrée à nos archets. Nous avons donc écorché & cette Musique, & les oreilles des Spectateurs avec une intrépidité sans exemple, & capable de rebuter les plus déterminés Bouffonistes. Il est vrai que l'entreprise étoit hazardeuse, & que partout ailleurs la moitié de notre bande se seroit fait mettre vingt fois au cachot ; mais nous connoissons nos droits, & nous en usons. C'est le Public, s'il se plaint, qui sera mis au cachot.

---

prouver la Musique Italienne, & qui sans égards pour le Corps, veulent se mêler de faire leur devoir & d'être d'honnêtes gens. Mais nous comptons les faire bientôt déguerpir à force d'avanies, & nous ne voulons souffrir que des Camarades qui fassent cause commune avec nous.

Non contens de cela, nous avons joint l'intrigue à l'ignorance & à la mauvaiſe volonté ; nous n'avons pas oublié de dire autant de mal des Acteurs que nous en faiſions à leur Muſique, & le bruit du traitement qu'ils ont reçu de nous a opéré un très-bon effet, en dégoûtant de venir à Paris, pour y recevoir des affronts, tous les bons ſujets que Bambini a tâché d'attirer. Réunis par un puiſſant intérêt commun, & par le deſir de venger la gloire de notre archet, il ne nous a pas été difficile d'écraſer de pauvres Etrangers, qui ignorant les myſteres de la boutique, n'avoient d'autres protecteurs que leurs talens, d'autres partiſans que les oreilles ſenſibles & équitables, ni d'autre cabale que le plaiſir qu'ils s'efforçoient de faire aux Spectateurs. Ils ne ſavoient pas, les bonnes Gens, que ce plaiſir même aggravoit leur crime & accéléroit leur punition. Ils ſont prêts à la recevoir enfin, ſans même qu'ils s'en doutent, car pour qu'ils la ſentent davantage, nous aurons la ſatisfaction de les voir congédiés bruſquement, ſans être avertis, ni payés, & ſans

qu'ils aient eu le tems de chercher quelque asyle où il leur soit permis de plaire impunément au Public.

Nous espérons aussi, pour la consolation des vrais Citoyens, & sur-tout des gens de goût qui fréquentent notre Théâtre, que les Comédiens François, délaissés de tout le monde & surchargés d'affronts, seront bientôt obligés à fermer le leur, ce qui nous sera d'autant plus de plaisir que le coin de la Reine est composé de leurs plus ardens partisans, dignes admirateurs des farces de Corneille, Racine & Voltaire, ainsi que de celles des Intermedes. C'est ainsi que les Etrangers, qui ont tous la grossiéreté de rechercher la Comédie Françoise & l'Opéra Italien, ne trouvant plus à Paris que la Comédie Italienne & l'Opéra François monumens précieux du goût de la Nation, cesseront d'y accourir avec tant d'empressement; ce qui sera un grand avantage pour le Royaume, attendu qu'il y sera meilleur vivre, & que les loyers n'y seront plus si chers.

Tout ce que nous avons fait est quelque chose, & ce n'est pas encore assez,

J'ai découvert un fait, fur lequel il eft bon que vous foyez tous prévenus, afin de concerter la conduite qu'il faut tenir en cette occafion; c'eft que le Sieur Bambini, encouragé par le fuccès de la Bohémienne, prépare un nouvel Intermede qui pourroit bien paroître encore avant fon départ. Je ne puis comprendre où diable il prend tant d'Intermedes, car nous affurions tous qu'il n'y en avoit que trois ou quatre dans toute l'Italie. Je crois, pour moi, que ces maudits Intermedes tombent du Ciel tout faits par les Anges, exprès pour nous faire damner.

Il s'agit donc, Meffieurs, de nous bien réunir dans ce moment pour empêcher que celui-ci ne foit mis au Théâtre, ou du moins pour l'y faire tomber avec éclat, fur-tout s'il eft bon, afin que les Bouffons s'en aillent chargés de la haine publique, & que tout Paris apprenne par cet exemple, à craindre notre autorité & à refpecter nos décifions. Dans cette vue, je me fuis adroitement infinué chez le Sieur Bambini, fous prétexte d'amitié; & comme le bon-homme ne fe défioit de rien, car il n'a pas feulement l'efprit

de voir les tours que nous lui jouons, il m'a fans myftere montré fon Intermede. Le titre en eft, l'*Oifeleufe Angloife*, & l'Auteur de la Mufique eft un certain *Jommelli*. Or vous faurez que ce *Jommelli* eft un de ces ignorans d'Italiens qui ne favent rien, & qui font, on ne fait comment, de la Mufique raviffante que nous avons quelquefois beaucoup de peine à défigurer. Pour en méditer à loifir les moyens, j'ai examiné la partition avec autant de foin qu'il m'a été poffible; malheureufement, je ne fuis pas, non-plus que les autres, fort habile à déchiffrer, mais j'en ai vu fuffifamment pour connoître que cette fymphonie femble faite exprès pour favorifer nos projets: elle eft fort coupée, fort variée, pleine de petits jours, de petites réponfes de divers inftrumens qui entrent les uns après les autres; en un mot, elle demande une précifion finguliere dans l'exécution. Jugez de la facilité que nous aurons à brouiller tout cela fans affectation & d'un air tout-à-fait naturel: pour peu que nous voulions nous entendre, nous allons faire un charivari de tous les Diables; cela fera

délicieux. Voici donc un projet de réglement que nous avons médité avec nos illustres Chefs, & entr'autres avec M. l'Abbé & M. Caraffe, qui en toute occasion ont si bien mérité du bon parti, & fait tant de mal à la bonne Musique.

I.

On ne suivra point en cette occasion la méthode ordinaire, employée avec succès dans les autres Intermedes : mais avant que de mal parler de celui-ci, on attendra de le connoître dans les répétitions. Si la Musique en est médiocre nous en parlerons avec admiration ; nous affecterons tous unanimement de l'élever jusqu'aux nues, afin qu'on attende des prodiges & qu'on se trouve plus loin de compte à la premiere représentation. Si malheureusement la Musique se trouve bonne, comme il n'y a que trop lieu de le craindre, nous en parlerons avec dédain, avec un mépris outré, comme de la plus misérable chose qui ait été faite; notre jugement séduira les sots qui ne se rétractent jamais que quand ils ont eu

raiſon, & le plus grand nombre ſera pour nous.

II.

Il faudra jouer de notre mieux aux répétitions, pour diſculper les chefs à qui l'on reprocheroit ſans cela de n'avoir pas réitéré les répétitions juſqu'à ce que le tout allât bien. Ces répétitions ne feront pas pour cela à pure perte, car c'eſt-là que nous concerterons entre nous les moyens d'être aux repréſentations le plus diſcordans qu'il ſera poſſible.

III.

L'accord ſe prendra, ſelon la regle, ſur l'avis du premier Violon, attendu qu'il eſt ſourd.

IV.

Les Violons ſe diſtribueront en trois bandes dont la premiere jouera un quart-de-ton trop haut, la deuxieme un quart-de-ton trop bas, & la troiſieme jouera le plus juſte qu'il lui ſera poſſible. Cette cacophonie ſe pratiquera facilement, en hauſſant

haussant ou baissant subtilement le ton de l'Instrument durant l'exécution. A l'égard des Hautbois, il n'y a rien à leur dire & d'eux-mêmes ils iront à souhait.

V.

On en usera pour la mesure à-peu-près comme pour le ton, un tiers la suivra, un tiers l'anticipera, & un autre tiers ira après tous les autres. Dans toutes les entrées les Violons se garderont sur-tout d'être ensemble; mais partant successivement; & les uns après les autres, ils feront des manieres de petites fugues ou d'imitations qui produiront un très-grand effet. A l'égard des Violoncelles ils sont exhortés d'imiter l'exemple édifiant de l'un d'entr'eux qui se pique avec une juste fierté, de n'avoir jamais accompagné un Intermede Italien dans le ton, & de jouer toujours majeur quand le mode est mineur, & mineur quand il est majeur.

V I.

On aura grand soin d'adoucir les *forts* & de renforcer les *doux*, principalement

fous le chant; il faudra fur-tout racler à tour de bras quand la Tonelli chantera, car il eft fur-tout d'une grande importance d'empêcher qu'elle ne foit entendue.

VII.

Une autre précaution qu'il ne faut pas oublier, c'eft de forcer les feconds autant qu'il fera poffible, & d'adoucir les premiers afin qu'on n'entende par-tout que la mélodie du fecond deffus; il faudra auffi engager Durand à ne pas fe donner la peine de copier les parties de quintes toutes les fois qu'elles font à l'octave de la Baffe, afin que ce défaut de liaifon entre les Baffes & les deffus rende l'harmonie plus féche.

VIII.

On recommande aux jeunes Racleurs de ne pas manquer de prendre l'octave, de miauler fur le chevalet, & de doubler & défigurer leur partie, fur-tout lorfqu'ils ne pourront pas jouer le fimple, afin de donner le change fur leur maladreffe, de barbouiller toute la Mufique,

& de montrer qu'ils ſont au-deſſus des loix de tous les Orcheſtres du monde.

I X.

Comme le Public pourroit à la fin s'impatienter de tout ce charivari, ſi nous nous appercevons qu'il nous obſerve de trop près, il faudra changer de méthode pour prévenir les caquets: Alors, tandis que trois ou quatre Violons joueront comme ils ſavent, tous les autres ſe mettront à s'accorder durant les airs, & auront ſoin de racler de toute leur force, & de faire un bruit de diable avec leurs cordes à vuides précisément dans les endroits les plus doux. Par ce moyen nous gâterons la plus belle Muſique ſans qu'on ait rien à nous dire, car encore faut-il bien s'accorder. Que ſi l'on nous reprenoit là-deſſus, nous aurions le plus beau prétexte du monde de jouer auſſi faux qu'il nous plairoit. Ainſi ſoit qu'on nous permette d'accorder, ſoit qu'on nous en empêche, nous trouverons toujours le moyen de n'être jamais d'accord.

X.

Nous continuerons de crier tous au ſcandale & à la profanation ; nous nous plaindrons hautement qu'on déshonore le ſéjour des Dieux par des Bateleurs ; nous tâcherons de prouver que nos Acteurs ne ſont pas des Bateleurs comme les autres, attendu qu'ils chantent & geſticulent tout au plus, mais qu'ils ne jouent point, que la petite Tonelli ſe ſert de ſes bras pour faire ſon rôle avec une intelligence & une gentilleſſe ignominieuſe, au lieu que l'Illuſtre Mlle. Chevalier ne ſe ſert des ſiens que pour aider à l'effort de ſes poumons, ce qui eſt beaucoup plus décent ; qu'au ſurplus il n'y a que le talent qui déroge & que nos Acteurs n'ont jamais dérogé. Nous ferons voir auſſi que la Muſique Italienne déshonore notre Théâtre, par la raiſon qu'une Académie Royale de Muſique doit ſe ſoutenir avec la ſeule pompe de ſon titre & ſon privilege, & qu'il n'eſt pas de ſa dignité d'avoir beſoin pour cela de bonne Muſique.

X I.

La plus eſſentielle précaution que nous avons à prendre en cette occaſion, eſt de tenir nos délibérations ſecretes. De ſi grands intérêts ne doivent point être expoſés aux yeux d'un vulgaire ſtupide, qui s'imagine follement que nous ſommes payés pour le ſervir. Les Spectateurs ſont d'une telle arrogance, que ſi cette Lettre venoit à ſe divulguer par l'indiſcrétion de quelqu'un de vous, ils ſe croiroient en droit d'obſerver de plus près notre conduite, ce qui ne laiſſeroit pas d'avoir ſon incommodité; car enfin, quelque ſupérieur qu'on puiſſe être au Public, il n'eſt point agréable d'en eſſuyer les clabauderies.

Voilà, Meſſieurs, quelques articles préliminaires, ſur leſquels il nous paroît convenable de ſe concerter d'avance; à l'égard des diſcours particuliers que nous tiendrons quand l'ouvrage en queſtion ſera en train, comme ils doivent être modifiés ſur la maniere dont on le recevra, il eſt à propos de réſerver à ce

tems-là d'en convenir. Chacun de nous, à quelques-uns près, s'eſt juſqu'ici comporté ſi convenablement à l'intérêt commun, qu'il n'y a pas d'apparence que nul ſe démente là-deſſus au moment de couronner l'œuvre; & nous eſpérons que ſi l'on nous reproche de manquer de talent, ce ne ſera pas au moins de celui de bien cabaler.

C'eſt ainſi qu'après avoir expulſé avec ignominie toute cette engeance Italienne, nous allons nous établir un tribunal redoutable; bientôt le ſuccès, ou du moins la chûte des pieces dépendra de nous ſeuls; les Auteurs ſaiſis d'une juſte crainte viendront en tremblant rendre hommage à l'archet qui peut les écorcher, & d'une bande de miſérables racleurs pour laquelle on nous prend maintenant, nous deviendrons un jour les Juges ſuprêmes de l'Opéra François, & les arbitres ſouverains de la chaconne & du rigaudon.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect, mes chers Camarades, &c.

FIN.

TABLE*

DES DIFFERENTES PIECES

contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.

* Table *in*-8°. *Théâtre & Poésies.*